

- Revue de presse -

Faire paysan



éditions Zoé— 2023

RADIO

« **La Librairie francophone** », RTS, RTBF, France Inter, Radio Canada, 25 mars 2023:

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/la-librairie-francophone/la-librairie-francophone-du-samedi-25-mars-2023-1775610>

RTBF (Radio belge francophone), 31 mars 2023

<https://www.rtbf.be/article/faire-paysan-cest-travailler-plus-que-tout-le-monde-gagner-moins-que-tout-le-monde-pour-nourrir-des-gens-qui-croient-quon-les-empoisonne-11196025>

« **Qwertz** », RTS, 9 mars 2023, par Ellen Ichters.

: <https://www.rts.ch/info/culture/livres/13845109-faire-paysan-la-campagne-de-lecrivain-vaudois-blaise-hofmann.html>

« **Good Morning Valais** », Rhône FM, 10 mars 2023, par Martine Schmid

<https://www.rhonefm.ch/actualites/faire-paysan-le-nouveau-livre-de-blaise-hofmann-notre-invite-dans-good-morning-valais>

Radio Fribourg, 11 mai 2023

<https://www.radiofr.ch/fribourg/podcasts/19651>

« **Tribu** », RTS, 3 mai 2023, par Julien Magnollay.

<https://www.rts.ch/audio-podcast/2023/audio/le-monde-paysan-incompris-26123681.html>

« **Médialogue** », RTS, 10 mai 2023, par Antoine Droux :

<https://www.rts.ch/audio-podcast/2023/audio/mediatiser-le-monde-paysan-26126011.html>

« **Haute fréquence** », RTS, 11 février 2024, par Gabrielle Desarzens

<https://www.rts.ch/audio-podcast/2024/audio/ressources-spirituelles-face-a-l-agribashing-28399255.html>

« **The swiss box in conversation** », podcast, 7 février 2024, par Antoine André

<https://theswissbox.org/2024/02/nos-agriculteurs-en-peril-avec-blaise-hofmann/>

« **Hub des possibles** », podcast, juillet 2024, par Noémie Desazens

<https://hubdespossibles.org/podcast-2040-jy-suis-emission-speciale-lagriculture-en-2040/>

Télévision

19.30, RTS 1, 24 avril 2023

<https://www.rts.ch/play/tv/19h30/video/lagriculture-attire-de-plus-en-plus-de-jeunes-les-commentaires-de-blaise-hofmann?urn=urn:rts:video:13967246>

« Librairie francophone TV », TV5 Monde, RTS 1, RTBF, 25 avril 2023

<https://europe.tv5monde.com/fr/guide-tv/divertissement/la-librairie-francophone/blaise-hofmann-daniel-auteuil-kossi-efoui-1>

« Agriculture durable », La Télé, 31 mars 2023

<https://www.youtube.com/watch?v=EjTRE6cKzQo>

« Suisse en scène », TV5 Monde, 11 juin 2023

<https://www.tv5monde.com/emissions/episode/suisse-en-scene-blaise-hofmann>

« Céline, ses livres », Léman bleu, juin 2023

<https://www.lemanbleu.ch/fr/Emissions/200108-Celine--ses-livres.html>

« À bon entendeur », RTS 1, août 2023

<https://www.rts.ch/play/tv/a-bon-entendeur/video/bientot-du-steak-de-culture-dans-nos-assiettes-?urn=urn:rts:video:14273557>

« Couleurs locales », RTS 1, 23 octobre 2023

<https://www.rts.ch/play/tv/couleurs-locales/video/entretien-avec-lecrivain-romand-blaise-hofmann-sur-le-monde-agricole-et-son-dernier-livre-faire-paysan?urn=urn:rts:video:14413589>

« La Culture », La Télé, 15 février 2024

<https://www.facebook.com/watch/?v=951806289673842>

« Ramdam », RTS, 20 mars 2024

<https://www.rts.ch/play/tv/ramdam/video/dans-son-livre-blaise-hofmann-decrit-sa-vision-des-paysans-daujourd'hui?urn=urn:rts:video:14782575>

« Journal », Canal 9, 18 avril 2024

<https://canal9.ch/fr/blaise-hofmann-lecrivain-voyageur-aux-racines-ancrees-dans-le-monde-agricole/>

« Mystères de l'UNIL », conférence, juin 2024

https://www.youtube.com/watch?v=Liv1_NGj7_8

« Coup de projo », La Télé, 15 février 2024

<https://latele.ch/emissions/info-vaud/info-vaud-s-2024-e-32>

Presse

Le Matin Dimanche, 5 mars 2023, par Ariane Dayer

Le Matin Dimanche Dimanche 5 mars 2023

Profils

Dicodéurs Laurence Bisang fait ses adieux à l'émission après 23 ans aux manettes 17
Corée du Nord La fille de Kim Jong-un, un outil utile pour la survie du régime 18
Charles III Le monarque prévient: en politique, il ne fera pas comme sa mère 20



● Fils et petit-fils de paysans, Blaise Hofmann s'émue de la rupture entre villes et campagnes. Pour réconcilier les deux mondes, son rêve, il a écrit un livre.

TEXTES: ARIANE DAYER
ariane.dayer@lematindimanche.ch
PHOTOS: YVAIN GENEVAY

Vous avez lancé ce livre en 2021, après les votations sur les pesticides. Pour vous, ça a été le signal de la rupture entre villes et campagnes?
Pendant la campagne, les deux mondes n'ont pas seulement échoué à se convaincre. Ils ont montré qu'ils ne parlaient plus la même langue.

Les échanges de caricatures étaient à leur apogée. D'un côté, on traitait les paysans d'empoisonneurs, de tumeurs d'abeilles, on parlait d'"holocauste agricole". Les paysans sont les boucs émissaires de tous les maux. Pourtant, ça fait trente ans qu'ils comprennent qu'il faut préserver les sols, qui sont leur outil de travail principal et le patrimoine qu'ils vont transmettre.

De l'autre côté, les citadins en prenaient aussi pour leur grade. Ils étaient traités de protecteurs de la nature hypocrites, fous d'Easyjet, bourrés de médicaments antistress et d'antimoustique? Ce qu'on entendait sur les terrasses en ville était complètement coupé des préoccupations quotidiennes des paysans. Ils se posaient des questions légitimes, mais donnaient des réponses hors sol, simplistes.

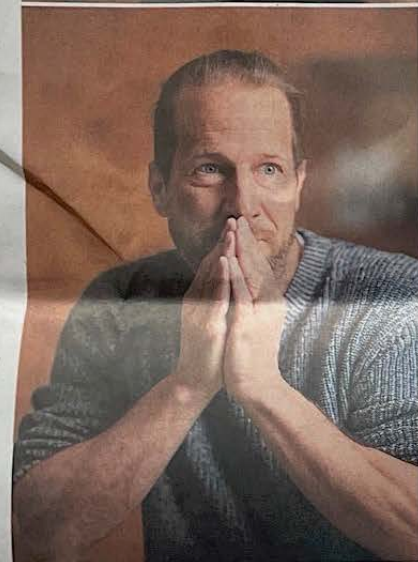
Pourquoi les citadins sont-ils déconnectés dans un petit pays comme le nôtre, qui se dit pourtant proche de la nature?
C'est vrai que c'est étonnant puisqu'on a tous un lien avec le monde agricole: des souvenirs d'enfance, de vacances. On a tous des aïeux paysans. Une partie de la coupure de ce lien vient du fait que le produit vendu dans les étals des supermarchés n'a pas d'histoire, il ne peut pas raconter comment il a été cultivé. C'est ce qu'étaient de proposer les marchés à la ferme.

On vit dans une société victimaire, qui met en lumière ceux qui souffrent. Les paysans ont un taux de suicide de 40% plus élevé que la moyenne: comment se fait-il qu'ils ne déclenchent pas une sympathie immédiate?
Tout est fait pour nous désunir. Les médias ne parlent que de maltraitance, de pollution. Les réseaux sociaux évitent toute confrontation. Il faut que les gens prennent le temps de se rencontrer. Il faut surtout de l'émotion, que l'agriculture ait un visage, une voix, un récit de vie. On ne peut pas l'expliquer qu'avec des documentaires, des pourcentages et des chiffres.

Vous rappelez aussi que les paysans suisses sont les plus endettés d'Europe? Ce sont les conséquences de choix politiques. Plus on a de surfaces, plus on

«Les paysans sont les boucs émissaires de tous les maux»

La famille de Blaise Hofmann a gardé le tracteur du grand-père, un Vogel construit à Aubonne en 1954.



Ecrivain prolifique, Blaise Hofmann avait co-écrit le livret de la Fête des Vignerons de 2019.

→ touche de paiements directs. Grandir pour ne pas mourir. Manger pour ne pas être mangé. Le développement de la technologie a aussi joué un rôle. Les machines coûtent toujours plus cher. Je ne suis pas antitechnologie mais le fait est qu'elle a isolé le paysan. On ne fait plus les récoltes à vingt, on travaille seul sur sa machine comme un conducteur de poids lourds.

Vous dites carrément que les paysans «agonisent»?
Les chiffres le montrent: trois ou quatre exploitations disparaissent par jour, entre 1000 et 1500 par an. Il n'y a plus que 2% de la population suisse qui cultive la terre, contre 20% en 1950. Et cela alors que 2,8 milliards de francs de paiements directs sont versés chaque année. Quand on met ces chiffres en relation, on voit bien qu'il y a un problème.

«**Comme un père indigne, l'État n'est vraiment présent que lorsqu'il y a une catastrophe naturelle.**»

Pourtant, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, avec le plan Wahlen, les paysans étaient nos héros nourriciers?
Dans les années 90, le Sommet de Rio a permis une heureuse prise de conscience écologique. Le monde agricole a fait d'énormes progrès depuis mais on a tendance aujourd'hui à ne le regarder que sous ce prisme vert, en oubliant les deux autres piliers: l'économie et l'humain. C'est aussi important de pouvoir gagner sa vie et d'être fier de son métier, de jouir d'une forme de reconnaissance, de dignité.

Vous dites que la bascule s'est faite en 1996, avec la nouvelle loi agricole et les paiements directs: la paysannerie ne doit plus seulement nourrir mais entretenir le paysage?
1996, c'est aussi l'épizootie de la vache folle et une immense manifestation paysanne sévèrement réprimée par la police à Berne. L'image de l'agriculture était salement écornée. Cette même année, on choisit le système des paiements directs, qui ont eu des effets pervers. Il y a la surcharge de paperasse. Mais surtout, le paysan devient un fonctionnaire à mi-temps, un assisté. On le dépouille de sa liberté d'entreprendre. Il craint désormais moins les caprices de la météo que les décisions de Berne.

Ça veut dire qu'il faut abolir les paiements directs?
Non. Et ce livre ne donne pas de solutions. Je n'en ai ni les moyens, ni l'envie. J'ai écouté mes racines paysannes, je me suis documenté, j'ai rencontré des tas de gens, mais je n'ai pas d'enseignements à donner. Je pose juste des questions et fais des constats. Ce que je vois, c'est que l'État a toujours un temps de retard, il manque de vision d'avenir et peine à réunir tous les visages actuels de l'agriculture, de la microferme en permaculture à la grosse exploitation ultratechnologique. Comme un père indigne, il donne de l'argent de poche, mais n'est vraiment présent que lorsqu'il y a une catastrophe naturelle... ou une votation antipaysans.

Au fond, quand la société a pris conscience du problème du climat, elle a tout mis sur le dos des paysans?
Oui. On oublie la complexité du système. Il y a des acteurs autrement plus sorniois. Chez Coop et Migros, on pratique par

exemple des marges scandaleuses et on met en avant des produits qui ont un coût écologique et humain désastreux. Chez les géants de l'agrochimie, comme le suisse Syngenta, on préfère logiquement s'enrichir avec les pesticides plutôt qu'investir dans la recherche d'alternatives.

Vous dénoncez le phénomène d'invisibilité des agriculteurs traditionnels. Les médias préfèrent montrer un éleveur d'alpagas?
C'est plus simple de décrire une communauté qui fait des paniers de légumes ou du parrainage d'animaux que d'enquêter deux mois pour comprendre les enjeux économiques de l'agriculture. Il y a une attention démesurée pour les niches. Ces initiatives particulières sont audacieuses, ce sont des laboratoires pour l'agriculture de demain, mais elles riment trop souvent avec pénibilité, pauvreté, bénévolat. Beaucoup de jeunes se cassent la figure parce qu'ils répondent à un discours mais pas à une demande économique.

Vous regrettez que les paysans, échaudés, renoncent souvent à communiquer?
Il y a déjà ce tempérament timide, taiseux, méfiant, mais le pire, c'est que, quand on critique leur métier, ils ont l'impression qu'on critique leur personne, leur vie, leurs aïeux. Ça les touche au cœur. Ils ont développé au fil des ans une hypersusceptibilité.

Vous les défendez beaucoup mais il en reste quand même qui se fichent de polluer?
Ce sont des exceptions qui ont presque toujours plus de 50 ans.

Pourquoi continuent-ils à utiliser des pesticides?
Pour les mêmes raisons qu'on utilise encore des médicaments. Quand on leur donnera les moyens de faire autrement, ils feront tous autrement. La situation évolue. La liste des produits homologués se restreint chaque année, les dosages aussi. Je crois vraiment que l'agriculture suisse sera 100% bio dans vingt ans. Il faut simplement accepter que ça prenne du temps.

Vous aimez bien vous payer les citadins: vous les campez en bobos qui «visionnent sur YouTube des tutoriels faisant l'apologie du purin d'orties»?
On a tous des amis qui ne jurent que par les vins nature et le lait d'avoine, mais il y a un fossé entre le discours et les habitudes d'achat. Regardez la littérature sur l'agroécologie, on ne trouve plus que ça dans les librairies, et pourtant, la société ne change pas. Si les consommateurs prenaient conscience de leur pouvoir. S'ils n'achetaient plus de la merde, il n'y aurait plus de merde dans les supermarchés.

«**Siles consommateurs n'achetaient plus de la merde, il n'y aurait plus de merde dans les supermarchés.**»

Quoi faire alors avec ces citadins qui veulent révolutionner l'agriculture sans les agriculteurs? Les forcer à venir donner des coups de pelle dans le purin deux jours par an?
Il faudrait qu'ils ne consomment plus la campagne seulement pour les distractions ou le sport mais qu'ils prennent le temps

de s'arrêter, d'adresser la parole aux paysans. Quand on voyage, on adore aller rencontrer les cultivateurs des Andes ou du Vietnam, pourquoi ne le fait-on pas ici? Leur adresser la parole, boire un verre. L'alchimie du chasselas donne de sacrés résultats!

En 2021, le système de paiement direct a amené chaque contribuable à payer 560 francs pour soutenir l'agriculture qu'il soutient déjà en faisant ses courses. Est-ce tenable?
Il me semble qu'il suffirait de payer le prix juste aux producteurs pour les faire vivre. Le consommateur ne consacre que 7% de son budget à l'alimentation, il pourrait mettre plus pour manger selon ses convictions. Il faudrait surtout imposer des marges maximales à la grande distribution et remettre un peu de sens dans les importations.

Les marges des grands distributeurs suisses sont le double qu'en France?
C'est une enquête du «Temps» et de «Heidi.news» qui l'a montré l'an dernier. Et de plus, plus le produit est suisse, bio et de saison, plus la marge est élevée. C'est insensé. Des gens s'enrichissent sur le dos des producteurs... et des contribuables qui paient pour les paiements directs!

À la campagne, on vous traite de citadin, à la ville vous n'êtes pas vraiment urbain, du coup vous êtes quoi?
Une passerelle, un entre-deux, c'est ce qui me rend heureux. C'est ce que je fais aussi dans mes récits de voyages, créer des liens. Mon livre n'est pas une thèse sur le monde agricole, ce n'est qu'une tentative de renouer le dialogue.

«**On ne fait plus les récoltes à vingt, on travaille seul sur sa machine comme un conducteur de poids lourds.**»

Votre livre est quand même un cri d'amour à la paysannerie, pourquoi ne pas avoir fait le métier de vos ancêtres?
C'est un engagement exclusif, auquel il faut consacrer une vie. Moi, j'ai aimé faire plusieurs métiers, et surtout celui d'écrivain. Cela dit, j'exploite quand même depuis cinq ans un hectare de vigne, c'est ma mise à terre.

Votre idéal de réconcilier les deux mondes n'est-il pas un peu bobo citadin, angélique?
Je ne crois pas. La ville ne veut plus être conciliante, à l'écoute, elle dénonce, elle porte plainte, elle pétitionne, elle demande d'interdire.

Tout de même, il y a peu de signes de réconciliation?
Il me semble que c'est en train de tourner. Des voix, comme celle de la géographe française Sylvie Brunel, essaient de redonner au paysan son rôle essentiel: nourrir. C'est important parce que la rupture est aussi venue de ça, d'une société qui ne connaissait plus le manque. La pandémie, la guerre en Ukraine ont accru le sentiment de fragilité, le besoin d'un retour à la terre. Quelque chose est en train de se déclencher qui va nous rappeler que les agriculteurs ne sont pas la seulelement pour entretenir le paysage.

Des odeurs et des hommes

Il va de ferme en ferme et tape la discussion. On lui sort une bouteille, de chasselas, de Doral ou de Château de Châtagné, et les échanges coulent. Un récit construit en cercles concentriques: au milieu il y a la région des hauts de Yens, la famille proche, sur lesquelles Blaise Hofmann prend appui pour partir plus loin, rencontrer d'autres gens, lire plein de livres et d'études.

Fils et petit-fils de paysan, l'écrivain est parti vivre quinze ans à Lausanne. Parfois, vingt petits kilomètres de distance suffisent à déraciner un peu. Il n'est plus un homme des champs mais pas non plus un rat des villes. C'est sûrement ce qui a développé sa sensibilité devant cette plaine suisse, de plus en plus manifeste au fil des votations: la rupture entre villes et campagnes. Il rêve

d'une réconciliation et donne envie d'y croire parce que son livre est vrai, tendre, poétique, ancré dans la terre. À l'écoute de personnes qu'il préfère appeler paysans plutôt qu'exploitants agricoles. «Faire paysan», comme disent ceux qui ont les pieds dedans, c'est beaucoup plus qu'un métier, c'est une manière de respirer. Dans le livre, l'un d'eux, Alexandre, décrit

l'odeur qu'il préfère au monde: «Celle de la pluie après le sec.»

À LIRE
«Faire paysan», Blaise Hofmann. Éditions Zoé, 215 p.

10 Grande interview

«Les paysans suisses serrent les poings, ressassent, ruminent»

BLAISE HOFMANN L'écrivain vaudois a fait un véritable carton avec son livre, pourtant intimiste, «Faire paysan». En prenant un peu de hauteur, il décrypte le phénomène du mouvement agricole, regrette les blocages institutionnels et parle d'un métier qui a besoin d'être revalorisé

PROPOS RECUEILLIS PAR RAPHAËL JOTTERAND
X @Raph_Jott

Depuis la semaine dernière, un vent souffle sur les braises de la révolte, partout en Europe, pour dénoncer les conditions de travail des paysans et le peu de considération de la part des gouvernements, accusés de les noyer sous les taxes et un excès de bureaucratie. Avec leurs tracteurs, les agriculteurs français, belges ou allemands se sont rendus jusqu'à leur capitale respective pour faire part de leur désarroi, n'hésitant pas à remverser des camions étrangers remplis de vin ou à saccager des enseignes de la grande distribution.

En Suisse, les agriculteurs n'échappent pas au mouvement, à tel point que la population a parfois l'impression que la profession tend à se victimiser. Pourtant, les paysans de nos campagnes sont constamment confrontés à l'avis du peuple, qui remet leurs méthodes de travail en question lors de fréquentes votations. En mars 2023, l'écrivain Blaise Hofmann a publié *Faire paysan*, ouvrage à l'incroyable succès qui évoque justement ce métier pas comme les autres. Le portrait d'une agriculture suisse qui nourrit autant d'espoirs que de doutes.

En France et ailleurs en Europe, les paysans défilent dans les rues avec leur tracteur. Pourquoi cette révolte maintenant? Ces derniers mois, j'ai pu présenter *Faire paysan* à Colmar, Saint-Malo, Toulouse, Montpellier, dans le Jura français ou à Bruxelles: je me suis rendu compte que la crise agricole touche toute l'Europe, Suisse comprise. Le lexique change, mais les problèmes sont les mêmes, depuis des années: disparition des exploitations, complexité administrative, hausse des coûts de production, diminution des revenus, manque de considération.

Pourquoi les paysans de nos villages ne sont pas sur des barrages, devant les préfectures ou dans les rues? Rappelons que les Français ont aussi commencé par retourner les panneaux de leurs villages en novembre dernier... mais en effet, je doute que la situation s'embrase de la même manière en Suisse. Chaque fois que je demandais à des paysans pourquoi ils ne se révoltaient pas plus, ils me répondaient: «On n'a pas le temps!» Une réponse qui cachait évidemment d'autres raisons. Il leur est difficile de s'en prendre à ceux qui achètent leurs produits, même à très bas prix; les dernières grèves du lait n'ont rien donné; les blocages ne font pas partie de notre culture. On peut aussi évoquer un manque de solidarité dans la profession, une tendance à la victimisation passive, à l'interiorisation de cette colère. En Suisse, on serre les poings, on ressasse, on rumine. La colère

devient, hélas, parfois solitude, dépression, suicide.

Y a-t-il un conflit interne, par exemple, entre les agriculteurs conventionnels et bios? On l'a vu en 2021, certains paysans bios qui auraient voulu installer des affiches «OUI» aux initiatives anti-pesticides n'ont pas osé le faire par peur des réactions des collègues. Il y a des désaccords entre bios et conventionnels, mais aussi entre petits et grands exploitants, entre plaine et montagne, etc. Il existe autant d'agricultures qu'il existe d'exploitations. C'est pour cela qu'il n'est pas simple de s'entendre sur une seule et même politique agricole.

En Suisse, la population reproche parfois aux paysans de se plaindre de tout. Pourtant, beaucoup de politiciens sont élus dans les parlements cantonaux mais aussi à Berne. Pourquoi rien ne change? Depuis les dernières élections fédérales, les paysans représentent 10% du Conseil national (pour seulement

«On atteint un seuil limite. C'est le dernier moment pour agir si on veut conserver une agriculture de proximité, à taille humaine»

2% de la population). Seulement voilà, pour agir, et surtout pour légiférer, il ne suffit pas de siéger, il faut que ces parlementaires maîtrisent parfaitement l'allemand, aient un solide réseau (hors agriculture), une compréhension juridique du système, du charisme, qu'ils soient capables de dialoguer avec la gauche, qu'ils ne siègent pas en même temps dans des conseils d'administration agro-industriels... Bref, ce n'est pas gagné.

Ils sont donc mal organisés au sein de la profession? Mardi, l'Union suisse des paysans (USP) a surfé sur la vague contestataire pour publier un communiqué, revendiquant des mesures très prudentes et lançant une pétition en ligne qui aura l'effet qu'on attendait: les pétitions en ligne: aucun. Il faut se souvenir que l'an dernier, l'USP s'est alliée à Economiesuisse, l'Union suisse des arts et métiers et l'Union patronale suisse, appuyant ainsi tous les accords de libre-échange, considérant aussi que l'agriculture est un business comme un autre. Dans sa pétition, l'USP souhaite une hausse

de 5 à 10% des prix aux producteurs... mais ne parle ni d'un possible observatoire des marges, ni de lois contraignantes pour la grande distribution.

Que ce soit en France avec le Rassemblement national ou en Suisse avec l'UDC, cette thématique est laissée à la droite souverainiste. Pourquoi personne d'autre ne s'en préoccupe? L'es-père que les paysans du groupe Facebook «Révolte agricole suisse» sauront éviter les récupérations politiques. C'est là ma grande tristesse. J'ai eu l'occasion de présenter mon livre au Groupe agricole du Grand Conseil vaudois, et j'ai été témoin de l'absence totale de communication possible entre Les Verts et l'UDC. Pourtant ces deux partis revendiquent une agriculture «durable», économiquement, socialement, écologiquement. Il est question de nourriture, de transmission, de paysage. Peut-être qu'une politique alimentaire, plutôt qu'une politique agricole, serait plus rassembleuse.

Dans votre livre, vous citez Fernand Cuhe, ex-leader syndical de l'Union des producteurs suisses, qui dénonce le fait que les paysans «n'ont plus envie de se battre». Y a-t-il une forme de fatalité? Fernand Cuhe s'enflammait en me racontant les blocages à la frontière, devant le siège de Migros ou dans les supermarchés. Ces événements se font rares ces dernières années. Il faut dire aussi que depuis trente ans, l'Etat bride le monde agricole avec ses paiements directs. Un agriculteur est souvent à moitié fonctionnaire, puisque 40 à 70% de son gagne-pain vient de l'Etat. Voilà aussi pourquoi depuis une semaine, le soulèvement des agriculteurs fait du bien. C'est un acte d'indépendance, de dignité.

Sans révolte, est-il possible que le peuple comprenne l'importance de l'agriculture pour la société? On peut critiquer la timidité des actions, mais cela a déjà suffi à créer des discussions, et surtout, j'espère, à rapprocher consommateurs et producteurs.

Vous insistez dans votre livre sur le fait que les enfants – y compris à la campagne – ne voient plus ni vaches, ni tracteurs au quotidien, ce qui a brisé le lien du cœur avec la paysannerie. Un retour en arrière est-il possible ou ce lien est-il rompu définitivement? En 1950, un Suisse sur cinq était paysan, alors que ces derniers ne représentent plus aujourd'hui que 2% de la population. Malgré ces chiffres, il me semble qu'une forme de sensibilité paysanne subsiste. Chez nous, les villes sont trop petites. Je l'ai vu avec mon livre, tant de gens m'ont raconté leur lien avec le monde agricole, des souvenirs d'enfance, des vacances à la ferme, etc.

PROFIL

1978 Naissance dans une ferme à Villars-sous-Yens (VD).

2001 Licence en lettres (histoire, français, psychologie) à Lausanne.

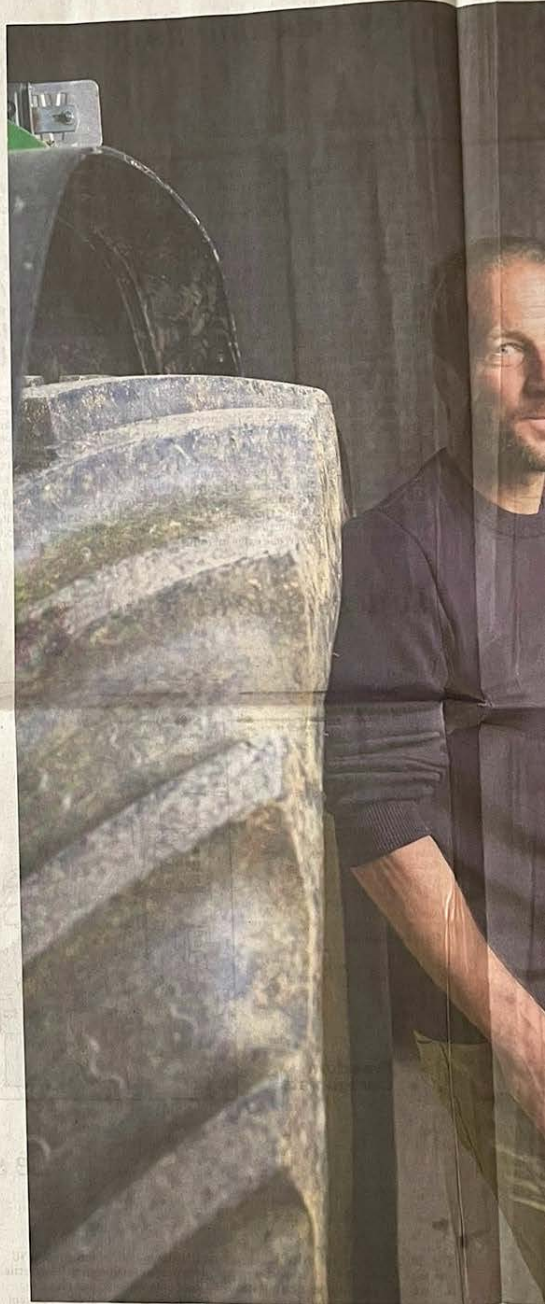
2004 Premier livre, «Billet aller simple».

2008 Prix Nicolas Bouvier pour «Estive».

2016 et 2017 Naissance de ses deux filles, Eve et Alice.

2018 Reprise d'un hectare de vignes familiales.

2024 Traduction allemande de «Faire paysan» (en mars), parution poche aux Editions Zoé (en avril). Sortie des «Mystères du Léman», aux Editions La Joie de lire (en mai).



Chaque année, la Suisse perd près de 1000 paysans. A qui la faute? Il y a une immense hypocrisie à dénoncer cette évolution quand on sait que tout le système tend vers ce but. Les paiements directs sont par exemple distribués en fonction du nombre d'hectares; on pousse donc les exploitations à grandir, à absorber les plus petites. Ce darwinisme rural est une volonté politique. Il suffirait pourtant que ces paiements tiennent compte du nombre de personnes actives sur la ferme, au lieu d'être limités à la surface.

Sans oublier le rôle de la grande distribution... La situation est connue depuis

juin 2022, grâce à l'enquête du Temps et de Heidi.news. Des marges scandaleuses, deux fois plus grandes qu'en France, une absence totale de transparence alors que du côté français, un observatoire des marges existe depuis quinze ans. Ces révélations ont eu des conséquences. Pour la population, Migros et Coop ne sont plus du tout sympathiques! Le duopole a beau investir des millions en propagande publicitaire pour clamer le soutien à une agriculture de proximité, la population sait qu'il est le fossoyeur de l'agriculture suisse. C'est maintenant aux parlementaires d'être plus déterminés, d'imposer des prix d'achat correspon-



LE QUESTIONNAIRE DE PROUST

Plutôt boire ou manger?
Chasselas ET gruyère.

Plutôt bio ou conventionnel?
Local, de saison, et si possible bio.

Le temps, c'est de l'argent?
Pas forcément en écriture.

Le cliché qui vous agace le plus?
Les Suisses sont riches.

Mais être auteur, ce n'est pas un vrai métier?
«C'est une bonne situation, ça, scribe?».

La seule chose que vous emmèneriez sur une île déserte?
«Le Temps», évidemment.

La dernière fois que vous avez songé à tout quitter pour enfiler les bottes?
Hier en allant tailler ma vigne.

La classe de Federer ou la hargne de Wawrinka?
Plutôt Bacsinzsky, Bencic ou Golubic.

Blaise Hofmann:
«Aujourd'hui, nos 2,8 milliards annuels de paiements directs servent surtout à enrichir les intermédiaires»
(REVEROLLE, 27 AVRIL 2023/
EDDY MOTTAZ/
LE TEMPS)

dant aux coûts de production (90 ct/l de lait, par exemple), de mettre fin à l'importation de fruits et légumes hors saison et de faire enfin passer l'initiative parlementaire. Pour un observatoire des prix efficace dans les filières agroalimentaires qui piétine depuis septembre 2022!

En plus de Coop et Migros, vous êtes encore plus dur avec Fenaco-Landi, une structure méconnue du grand public et aux mains des agriculteurs. Etes-vous en train de dire que les paysans se tirent une balle dans le pied en s'en remettant à leur propre entité? La Fenaco n'a de «coopérative» plus que le nom. Elle

est devenue trop grande. On parle toujours de l'hydre à deux têtes Coop-Migros, mais il y a une troisième tête, plus petite, la Fenaco, avec tout de même 8 milliards de chiffre d'affaires. On ne pourrait plus aujourd'hui s'en passer mais j'ai souhaité réfléchir aux ravages que génère cette concentration de pouvoir entre trois acteurs. La Fenaco a par exemple avalé presque toutes les coopératives cantonales, elle est devenue l'interlocutrice incontournable des paysans. C'est une structure verticale qui va de la vente des semences à l'achat des récoltes, en passant par la transformation et la



Dans les vignes avec son père Walti, 2022.
VILLARS-SOUS-YENS/VINCENT GUIGNET



Voyage en famille de sept mois en Asie, qui a inspiré «Deux petites maitresses zèbre» (BIRMANIE 2019-2020) (DR)



Avec des amis au Soudan, lors du voyage d'un an et demi duquel a découlé son premier livre, «Billet aller simple» (KHARTOUM, 2002) (DR)

distribution des produits par ses antennes Volg et Landi. Il y a une maîtrise totale de la chaîne (prix, calibre, quantité, etc.) au détriment de l'indépendance des paysans.

En tant que fils d'agriculteurs, quel regard portez-vous sur l'évolution du métier? Allez, un point positif. Quand j'avais 10 ans, le mot «paysan» était une insulte qui résonnait comme «péouais» ou «péquenot». Aujourd'hui, il est amusant d'entendre des politiciens se valoriser en revendiquant des racines paysannes: c'est devenu un gage d'équilibre, de stabilité. Depuis la pandémie et la guerre en Ukraine, il y a une revalorisation du métier, une volonté de retour à la terre. On le constate par l'engouement des jeunes pour les écoles d'agriculture. On le voit aussi dans le traitement médiatique: on ne parle plus uniquement de coopératives participatives écoresponsables, on se passionne désormais pour l'agriculture majoritaire.

L'agriculture a besoin de soutien mais doit-elle aussi faire sa propre autocritique? Bien sûr. Les années 1960-1990 ont été catastrophiques pour l'écologie. On rencontre dans les campagnes beaucoup de paysans trop convaincus, surtout chez les plus de 50 ans. Trop susceptibles aussi. Quand on ques-

tionne leur pratique agricole, ils ont l'impression qu'on les critique, eux, leur métier, leur famille, leurs aïeux. Mais ce questionnement est légitime.

Quelle direction l'agriculture va-t-elle prendre ses prochaines années? La seule certitude que j'ai acquise durant mon enquête, c'est que ceux qui proposent des solutions simples se trompent. Ce sujet est si complexe. Mon livre n'est pas un manuel, je ne donne pas de réponses, j'ai simplement donné la parole à des gens du métier. Ce que je constate toutefois, c'est qu'on arrive à un moment charnière. On atteint un seuil limite. C'est le dernier moment pour agir si on veut conserver une agriculture de proximité, à taille humaine.

Pourtant en Suisse, on a quand même l'impression d'être loin de ce qu'il se passe ailleurs... Oui, il y a des paysans qui s'en sortent bien. Avec des exploitations qui n'ont pas trop de dettes, qui ont de grandes surfaces en zone «colline», avec plus de paiements directs, un label AOP qui permet une bonne rémunération, etc. Mais rappelons quelques chiffres. En Suisse, les paysans gagnent en moyenne 17 francs de l'heure. Leurs coûts de production ont augmenté de 14% en 2022. Le lait, qui était payé 1,07 franc le litre en 1991, ne

vaut plus que 60 centimes. Aujourd'hui, nos 2,8 milliards annuels de paiements directs servent surtout à enrichir les intermédiaires.

Est-ce qu'un jour on pourrait se séparer de ce système? A quand une initiative populaire pour abolir les paiements directs (rire)? C'est un sport national chez les agriculteurs de critiquer ces paiements mais si on leur enlève 1% de prestations, ils s'insurgent. Idéalement, une rémunération juste remplacerait avantageusement ces paiements, mais en attendant, il n'y a pas de meilleures solutions. Il faut rappeler aussi deux avantages: ils tombent directement dans la poche des producteurs et ils ont permis à la Suisse de prendre une longueur d'avance en matière d'écologie il y a vingt ans.

Finalement, votre livre «Faire paysan» avait tout pour rester très confidentiel. Comment expliquer un tel carton sur un sujet a priori loin des habitudes de lecture? Ce livre est simplement arrivé au bon moment. La société est mûre pour prendre en main cette thématique. Dans les villes, il y a une énorme curiosité pour ce qui se passe dans les fermes. Et dans les campagnes, une fois qu'ils s'y mettent, les paysans ont un plaisir immense à raconter leur métier! ■



Die Kindheit auf einem Bauernhof war für ihn ein Glück: Der Schriftsteller und Winzer Blaise Hofmann.

Erde und Demut

Warum sind die Bauern wütend? Der Schriftsteller und Winzer Blaise Hofmann hat Antworten. Sein Buch «Faire paysan» ist in der Romandie das Buch der Stunde.

Von Martina Läubli

Die Schweizer Bauern mucken auf. Für den Samstag waren an verschiedenen Orten Kundgebungen angesagt. Letzte Woche waren die Bauern im ganzen Land mit Traktoren auf Autobahnbrücken gefahren, davor hatten sie in der Romandie aus Protest Ortschaften umgedreht. Doch woher kommt ihre Wut - wo sie doch so hohe Direktzahlungen und verbilligten Diesel erhalten? Antworten darauf findet man derzeit nicht in der Politik, sondern in der Literatur.

Als Blaise Hofmann ein Kind war, war das Wort «Bauern» eine Beleidigung. Aber für ihn war die Kindheit auf dem Hof oberhalb von Morges ein Glück. Ein Glück, das darin bestand, die raue Zunge eines Kalbs auf der Hand zu spüren, den Geruch von Diesel zu riechen und im Sommer auf die Bäume zu steigen und Kirschen zu ernten, statt ins Schwimmbad zu gehen. Er sei immer ein bisschen der Bauernsohn geblieben, sagt der Schriftsteller in seinem Haus in Reverolle, einem kleinen Dorf oberhalb des Genfersees. Vielleicht deshalb war es ihm möglich, ein Buch über Landwirtschaft zu schreiben, wie man es noch nicht gelesen hat.

Hofmanns Essay «Faire paysan» wurde 2023 zum Überraschungserfolg. Das Buch verkaufte sich 12 000 Mal, eine für die

«Für die Leute in den Städten und Agglomerationen ist Landwirtschaft etwas sehr Abstraktes.»

Romandie sensationelle Auflage, im März erscheint es auf Deutsch. Mit seiner literarischen Erkundung eines urschweizerischen Themas hat der 45-jährige Autor einen Nerv getroffen. Und seit die Bauern europaweit auf die Strasse gehen, ist «Faire paysan» erst recht das Buch der Stunde.

Die Proteste hält Hofmann für nötig. «Es ist wichtig, dass die Bauern nicht in ihrer Ecke bleiben, sondern reden.» Die Ignoranz gegenüber ihrer Arbeit sei gross, es fehle die Anerkennung: «Für die Leute in den Städten und Agglomerationen ist Landwirtschaft etwas sehr Abstraktes.» Als Schriftsteller will er das Abstrakte konkret machen. Dafür spricht er mit den Menschen - und hört ihnen zu. Er besucht Bäuerinnen und Bauern, innovative, alternative oder traditionelle, befragt den Bauern-Seelsorger Pierre-André Schütz, einen Dozenten an der Agrarhochschule Zollikofen, Nachbarn, seine Cousins und seinen Vater, der nie etwas anderes sein wollte als Bauer. «Es ist auch ein intimes Buch. Ich hatte beim Schreiben immer das Gefühl, meine vier Grosseltern schauten mir über die Schulter.»

«Die Bauern sterben aus»

Viele Gläser Weisswein sind in dieses Buch geflossen», sagt der Autor. Die Gespräche brauchten Zeit, vor allem mit Menschen, die das Schweigen mehr gewohnt sind als das Reden. Zudem war sich Hofmann bewusst, dass ihn manche seiner Gesprächspartner als Städter, als «zweifelhafte und faule Horsol-Wesen» betrachteten, schliesslich hatte er Literatur studiert und in Lausanne gelebt, bevor er seiner Kinder wegen zurück aufs Land gezogen ist. Auch Hofmann öffnet zum Schluss eine Flasche Chasselas, es ist sein eigener Wein. Seit fünf Jahren bewirtschaftet er eine Hektare Rebem, die er von seinen Eltern geerbt hat, und produziert jährlich 9000 Flaschen. Ein echter Bauer ist er damit zwar noch lange nicht, aber einer, der den Boden kultiviert und sich dabei die Hände schmutzig macht, bevor er an den Schreibtisch zurückkehrt. «Es ist eigentlich seltsam, dass ich in der Welt der Literatur gelandet bin. Ich komme aus einem Milieu, in dem Worte und Bücher keine Rolle spielen.» Heute bewegt sich Hofmann spielend zwischen den Welten, ist ein kommunikativer Jongleur verschiedener Perspektiven: des Journalisten, des Bauernsohns, des Intellektuellen, der die Gesellschaft verstehen will, des Literaten, der nach sprachlicher Verdichtung strebt, und des Winzers, der beim Rebenschneiden Literatur-Podcasts hört.

Seit «Faire paysan» erschienen ist, verbringt er viel Zeit im Austausch mit Leserinnen und Lesern. Er könnte drei weitere Bücher mit den Geschichten füllen, die ihm als Reaktion auf sein Buch erzählt wurden. «Es ist viel vom Stadt-Land-Graben die Rede, aber existiert er wirklich? In der Schweiz sind die Städte klein, viele Leute haben eine Verbindung zum Land. Sei es, dass die Grosseltern Bauern waren oder dass man auf einem Hof in den Ferien war.»

Blaise Hofmann weigert sich, sich im Streit um die Landwirtschaft zu positionieren. Stattdessen zeichnet er einen «Zickzack der Positionen», beleuchtet verschiedene Seiten eines komplexen und, wie er findet, intransparenten Systems, zu dem längst nicht nur die Bauern, Behörden und Politiker gehören, sondern auch eine Bevölkerung, die Idealvorstellungen von Ökologie hegt, ohne zu wissen, was ein Pestizidverbot wirklich bedeutet, und die Riesen der Nahrungsmittelindustrie, die Grossverteiler Migros und

Coop mit ihren enormen Margen auf landwirtschaftlichen Produkten, das Firmenkonglomerat Fenaco, zu dem Landi und Volg gehören, und die agrochemische Industrie. Vor allem aber erzählt Hofmann vom Alltag der Bauern. Es geht nicht darum, jemanden anzuklagen, sondern darum, das Gespräch zu suchen. «Es gibt keine einfachen Lösungen. Das ist die einzige Gewissheit, die ich zur Landwirtschaft gewonnen habe.»

Doch dass man an einem Wendepunkt angekommen sei, sei offensichtlich: «Die Bauern sterben aus.» Jeden Tag gehen in der Schweiz drei Betriebe auf, tausend Bauernhöfe pro Jahr gehen ein. Der Lohn ist niedrig, die bürokratischen Vorgaben sind immens, die Arbeitstage lang. Die Selbstmordrate unter Bauern ist um vierzig Prozent höher als bei der Durchschnittsbevölkerung. «Das Aussterben der Bauern ist politisch gewollt», sagt der Autor. Zwar sind die Bauern im nationalen Parlament überrepräsentiert und entsprechend mächtig, aber die Politik verfolgt einen «ländlichen Darwinismus». Direktzahlungen werden hauptsächlich nach der Anzahl der bewirtschafteten Hektaren zugeteilt, was grosse Betriebe fördert. Es stelle sich die Frage nach der Zukunft: «Wollen wir eine Grossindustrie oder eine Landwirtschaft mit menschlichen Dimensionen?» Hofmann sieht keineswegs nur schwarz, so steige etwa die Zahl der Absolventen der Landwirtschaftsschulen wieder.

Nicht den Rechten überlassen

Hinter der politischen Diskussion liegen tiefere Fragen: Welche Landschaften wollen wir? Welche Rolle spielt die Landwirtschaft bei der Klimaerwärmung? Und welche die Klimaerwärmung für die Landwirtschaft? Und vor allem: Wovon leben wir? «Die Landwirtschaft ernährt uns. Das sollten wir anerkennen», sagt Hofmann. Heute geben Schweizerinnen nur noch sieben Prozent ihres Budgets für Lebensmittel aus. Dabei hat Nahrung eine ebenso existenzielle wie kulturelle Bedeutung. Aus dem Kultivieren des Bodens entsteht Kultur, es entstehen Traditionen, und die sieht der weitgereiste Autor durchaus positiv: «Wir sollten die ländlichen Traditionen nicht den Rechten überlassen.» Für die Fête des Vignerons 2019 in Vevey hat er die Liedtexte mitverfasst. Bei der Mitarbeit an diesem Spektakel erlebte er, wie lebendig Volkskultur sein kann.

Spricht Hofmann über das Bauern, fällt oft das Wort «Würde». Der Begriff verweist auf den Kern, der dem Beruf innewohnt, der aber gelegentlich wird, wenn man Bauern als Umweltverschmutzer, Tierquälerei oder blasse Empfänger von Steuergeldern betrachtet. «Ich glaube, das Bauern ist ein Beruf, der der Gesellschaft guttut.» Die Sprache trage dieses Wissen in sich: «Auf Französisch haben *humanité, homme, humus* und *humilité* dieselbe Wurzel.» Der Mensch, die Erde und die Demut gehören zusammen. «Wenn man mit der Natur arbeiten will, muss man sie erst einmal beobachten, ohne gleich eine Meinung zu haben. Ich mag die Menschen auf dem Land, die machen, statt zu reden.» Von der Demut, welche die bäuerliche Welt kennzeichnet, könnte die virtuelle, schnelllebige Gegenwart profitieren. «Bauern haben eine andere Beziehung zur Zeit. Man folgt dem Rhythmus der Jahreszeiten und des Wetters und nicht dem rasenden Puls des Kapitalismus. Das ist schon fast subversiv.»

Und da ist noch die Sache mit den Kühen, mit Heidi und dem SVP-Sünneli. Das Naturkind auf der Alp, die grünen Wiesen und die Tiere müssen für allerlei herhalten. Werbung, Tourismus und Parteien bedienen sich des Bildes der Bauern, um das Image von Swissness zu konstruieren und dieses auch für politische Ziele einzusetzen. Auf dem Mythos des Hirten- und Bauernvolkes beruht gar die nationale Identität. Mit der Realität haben diese Bilder wenig zu tun: Nur noch zwei Prozent der Bevölkerung arbeiten in der Landwirtschaft - und deren Alltag sieht nicht so aus wie in den Werbefilmen von Coop und Migros. «Das Hirtenmädchen Heidi wurde von einer depressiven Städterin erfunden.»

Das Bild der Bauern sei von Klischees und Wunschvorstellungen geprägt, sagt Hofmann. Ihm macht es Spass, an Klischees zu kratzen. Als Schriftsteller interessiert ihn nicht so sehr die Erfindung, sondern eine «Literatur des Realen». In seinem Buch führt dies zu einer anregenden Mischung von Reportage, Analyse und persönlicher Erinnerung und zur Erkenntnis: Den typischen Bauern, die typische Bäuerin gibt es nicht.

Essay zur Landwirtschaft

«Die Kuh im Dorf lassen»

Blaise Hofmann ist mit Reiseliteratur bekannt geworden, mit seinem neusten Buch bleibt er nun in der Schweiz. «Faire paysan» ist eine literarische Reportage über Landwirtschaft als Lebensform. Der Autor verbindet seine Begegnungen mit Bäuerinnen und Bauern, Erinnerungen an seine Kindheit in Villars-sous-Yens und politische und historische Analyse zu einem erhellenden Essay. In der Romandie ein Bestseller, erscheint das Buch am 20. März bei Atlantis Literatur unter dem Titel «Die Kuh im Dorf lassen». (lbu.)

Der schreibende Bauernsohn hält seiner Zunft den Spiegel vor

Bestseller «Faire paysan» Einst hat Blaise Hofmann dem Land den Rücken gekehrt, um in der Stadt zu schreiben. Jetzt hat er das Buch der Stunde zur Landwirtschaft publiziert – und ein Feuer entfacht.

Moritz Marthaler

Ein Besuch in Reverolle, hoch über dem Léman, es deutet sich ein sonniger Tag an, die ersten Kirschbäume blühen. Von einem Frühling der anderen Art zeugen einige der Ortschaften, die noch immer auf dem Kopf stehen: Die Schweizer Bauern begehrten auf Anfang Jahr, führen mit ihren Traktoren vor, in der Romandie, im Bernbiet, im Toggenburg – aber gesittet im Vergleich zu den wilden Protesten im Ausland.

Blaise Hofmann tritt zu Tisch. Seit seinem Buch «Faire paysan» gilt der Westschweizer Schriftsteller als Bauernvertreher: Auf dem Land fühlt man sich von ihm gehört, in der Stadt im positiven Sinne belehrt. In diesen Tagen erscheint das Buch auf Deutsch, in der Romandie ist Hofmann damit noch immer auf Tour, die Proteste haben ihm neuen Schub verliehen.

Hofmann besucht Bauern, Parteien, Versammlungen, und obwohl er sich nie als ein solcher verstehen würde, ist er in diesen Zeiten auch ein Vermittler zwischen zwei Welten, die er von seiner Hochebene aus beide im Blick hat: die urbane Ballung am See zur einen, die Gefühle der grossen Bauernkantone Waadt und Jura zur anderen Seite.

Die Faust im Sack statt das Herz auf der Zunge

In der Deutschschweiz ist Hofmann ein Unbekannter. «Faire paysan» ist erst sein zweites aus über einem Dutzend Werken, das übersetzt wird (auf Deutsch trägt es den etwas umständlichen Titel «Die Kuh im Dorf lassen»). Dabei schreibt der 45-Jährige seit seinem Studium, seit mehr als zehn Jahren lebt er davon, hat daneben noch eine Hektare Weingut, von dem er etwa 8000 Flaschen pro Jahr verkauft. Zu wenig, um nur Winzer zu sein, «und genug, um mir damit die Welt der Landwirtschaft zu erschliessen».

Sein Resümee der Schweizer Agrikultur ist so detailliert wie schonungslos gerat, alle bekommen sie dabei den Spiegel vorgehalten: die gierigen Grossvertrieber, die ihre Margen schamlos hoch halten, die Scheinvertreter der Landwirtschaft im Parlament, die Bauern in der Opferrolle, die allzu oft die Faust im Sack ballen, anstatt das Herz auf der Zunge zu tragen. Hofmann

schaute dafür beim Grossbauern genauso vorbei wie beim technikverliebten Smart Farmer, liess sich die Unterschiede zwischen Bio-, Demeter- und herkömmlichem Anbau genau erklären. «Es ist ein Buch geworden, das mir gleicht», sagt er, «ich habe keine festen Überzeugungen, habe mich immer zu Stadt und Land hingezogen gefühlt.»

Natürlich hat dem Bauernsohn Hofmann die eigene Vita Zugang zur Materie verschafft. Dennoch hätte er sich vor über zwanzig Jahren, als er den Hof seiner Eltern in Villars-sous-Yens Richtung Lausanne und Universität verliess, nie vorstellen können, einmal ein Buch über die Landwirtschaft zu schreiben. Ihn interessierte alles andere, die Stadt, die Literatur, der Journalismus, die weite Welt. Auf ausgedehnten Reisen stellte Hofmann fest, wie viel mehr die Ernährung in anderen Kulturen ausmacht, im Budget, im Arbeits-

wesen, im Alltag. Schweizer Haushalte planen gerade mal noch sieben Prozent ihrer Ausgaben für Lebensmittel ein. Und welchen Stellenwert räumt man da der Landwirtschaft ein?

Die Entwicklung des Bauerntums, dieser Imagewechsel von nationalen Identität stiftenden Ernährern in Kriegzeiten über einen stolzen, florierenden Berufsstand in den 70er-Jahren bis zu Dienstleistern eines konventionierenden Staates, zeichnet Hofmann gekonnt nach und markiert als Wendepunkt das Jahr 1996. Die grösste Bauerndemo der Geschichte mit 15'000 Teilnehmern und Scharmützeln in Bern, BSE und Rinderwahn, Not-schlachtungen – und schliesslich die Einführung der Direktzahlungen. Von einem Tag auf den nächsten wurden die Bauern von stolzen Alleinunternehmern zu streng kontrollierten Bundesangestellten. Landwirtschaft als Service public, «das kennen wir

doch von irgendwoher», sagt Hofmann, lacht und setzt an zu einem kaufmännischen Impromptu über die Schriftstellerreife: 2.50 Franken sieht er als Autor von einem Buch, das 25 Franken kostet, was ihn an die Milch im Supermarkt erinnert.

Mit «Faire paysan» landete Hofmann den grossen Wurf. Noch nie hatte er auf eines seiner Werke so grosses Echo, und er sieht sich plötzlich auch als «porte-parole» vereinnahmt, als Sprachrohr. Es sei, so steht es im Buch, beim Schreiben gewesen, als hätten sie ihm alle über die Schulter geschaut: Eltern, Grosseltern und Cousins, all die landwirtschaftlichen Verwandten, deren Soziologie er sich aufmachte zu erkunden.

Das ist ihm meisterhaft gelungen. Von seiner Hochwarte über dem Genfersee hat Hof-

mann einen unverstellten Blick auf den Patienten Schweizer Bauer, bei seiner Annäherung setzt er vor allem im Kopf an.

«Die Bauern müssen sich ausdrücken»

Den bäuerlichen Habitus zeichnet für ihn eine stolze Unabhängigkeit aus, ein unbändiger Freiheitsdrang auch, «doch eigentlich ist der Schweizer Bauer ein Funktionär, alimentiert vom Staat». Bei älteren Bauern beobachtet Hofmann eine passive Opferhaltung, ein Stillstand, in dem man sich höchstens noch für die Beschwerden gegen aussen richtet, alles andere fresse sich nach innen und führe in den schlimmsten Fällen zu den bekannten Auswüch-

Auf dem Kopf: Feine Protestnote in Westschweizer Orten Anfang Jahr. Foto: Adrian Moser

sen im landwirtschaftlichen Berufsfeld: Depression, Burn-out, Suizid. Deswegen begrüsst Hofmann die Revolten bis zu einem gewissen Grad. «Die Wut muss raus, die Bauern müssen sich ausdrücken.»

Hofmann war mit seinem Buch schon in Paris, Toulouse, Montpellier, in Belgien. Das Interesse ist ungebrochen, an diesem Abend nach dem Interview fährt Hofmann noch nach Saïgnelégier, tief im Jura, im Gepäck wie immer: Bücher, aber auch Wein. «Manchmal hilft es, bin ich nicht nur der Schreiber.»

Seine Lesungen vergleicht er mit einem Tribunal

Vor allem aber ist Hofmann ein guter Zuhörer. Eine Stunde dauern seine Lesungen, die Diskussionen danach dann zwei, auch mal drei Stunden, «es ist ein kleines Tribunal». Man konfrontiert ihn mit seinen Beobachtungen, er könne kontern – und am Ende sei da mehr Verständnis als zuvor. Steriler gerieten seine Begegnungen mit Politikern. Der Grosse Rat des Kantons Waadt lud ihn zur landwirtschaftlichen Debatte, «da hätte ich mir das Feuer aus den Lesungen gewünscht».

Es ist erstaunlich, was der kleine Schriftsteller Hofmann in der politisch mächtigen Welt der Landwirtschaft bewegt hat. So wird im Buch etwa das Geschäftsmodell der Fenaco, der grössten Agrargenossenschaft des Landes mit acht Milliarden Franken Umsatz und der Kontrolle über Saat- und Düngemittel, genau beleuchtet. Prompt ist Hofmann zum Essen mit einer Direktorin eingeladen worden. Ebenso landete er im Rotary Club Lausanne an einem Tisch mit dem Chef von Migros Vaud und diskutierte mit ihm über die Lebensmittelmargen.

So wirklich schwarz für die Schweizer Landwirtschaft sieht Hofmann nicht. Zwar fehle ihr ein einheitlicher Zukunftsplan, doch den Graben zwischen Stadt und Land sieht er weniger tief, als viele ihn beschwören. «Es gibt eine Neugier», sagt Hofmann. «Man fragt sich: Was essen wir? Wie funktioniert dies, wie das? Es bewegt sich etwas, im Bauernfrühling.»

Blaise Hofmann: Die Kuh im Dorf lassen. Atlantis 2024. 192 S., 25 Fr.



Hat einen tiefen Einblick in den Zustand der Schweizer Bauernseele bekommen: Blaise Hofmann (45) in Reverolle VD. Foto: Dom Simaz



«Ich habe eine erdverbundene Seite und eine universitäre, journalistische, schriftstellerische und städtische», sagt der Autor über sich. (Hans-Martin Christ)

«Die ständige Kritik ist hart für die Bauern»

Gesellschaft Blaise Hofmann ist Bauernsohn und Autor. Er plädiert im Gespräch und in seinem Buch «Die Kuh im Dorf lassen» für mehr Dialog zwischen Bauern und urbaner Bevölkerung.

Woran krankt die Schweizer Landwirtschaft aus Ihrer Sicht?
Blaise Hofmann: Die Bauern demonstrieren Anfang Jahr forderten weniger bürokratischen Aufwand und eine gerechtere Entlohnung. Es wird uns jedes Jahr aufs Neue gesagt: Jeden Tag verschwinden zwei bis drei landwirtschaftliche Betriebe. Nur zwei Prozent der Bevölkerung sind noch Bauern. 1950 waren es noch deren 20. In meinem Buch geht es jedoch vor allem um die menschliche Seite. Ich hinterfrage den Sinn des Berufs, die Darstellung der bäuerlichen Welt in der Gesellschaft, Fragen der Würde und der Anerkennung. Mich interessierte, wie die Leute die Bauern sehen, warum diese immer kritisiert werden und wie sie reagieren.

Die Zeit vor der Abstimmung über die Pestizid- und Trinkwasser-Initiative hat Sie zum Buch inspiriert. Damals herrschte eine gehässige Stimmung zwischen den Bauern und dem Rest der Bevölkerung. Ich weiss nicht, ob es eine Inspiration, ein Schock oder ein Unwohlsein war. Ich komme aus der landwirtschaftlichen Welt, meine vier Grosseltern, meine Eltern und Cousins sind Bauern, und ich wuchs als Bauernkind auf. Ich habe eine erdverbundene Seite und eine universitäre, journalistische, schriftstellerische und städtische, die mich von der ersten Seite entfernt hat. Darum hatte ich 2021 Bauchschmerzen, wenn ich den Diskussionen über die Initiativen zuhörte. Das Buch entstand aus diesen Empfindungen. Es geht darum, zu verstehen, dass die Landwirtschaft wesentlich ist, sie ist unsere Nahrung. Zu erkennen, dass dieser Dialog völlig abgeschnitten war, war hart.

Warum, glauben Sie, verstehen die Stadtmenschen und die Bauern einander nicht?
Es gibt viele Gründe. Es gibt immer weniger Bauern. Dann ist da auch der Charakter der Bauern: introvertiert und eher wortkarg. Derzeit gibt es meiner Meinung nach aber Anzeichen, dass sich die beiden Sphären wieder annähern. Ich finde, die jungen Leute aus der bäuerlichen Welt kommunizieren besser. Es gibt mehr Frauen, mehr Leute, die bereits einen anderen Beruf ausgeübt haben, die aufgeschlossener sind. Die Landwirtschaftsschulen haben sich verändert, die Praktiken auch. Die Pandemie hat – wenn auch nur kurzzeitig – dazu geführt, dass viele Menschen den Direktverkauf für sich entdeckt und ihre Hände in die Erde gesteckt haben und so lernten, wie anspruchsvoll diese Aufgabe ist. Schliesslich hat der Angriffskrieg gegen die Ukraine Dinge verändert und Fragen zur Ernährung aufgeworfen: Soll man importieren oder selbst produzieren? Ich habe das Gefühl, dass sich in Sachen Dialog etwas bewegt, und das ist schön.

Sie verteidigen die nachhaltige Landwirtschaft, zeigen aber auch ihre Grenzen auf und sagen, dass sie in einem neoliberalen System nicht funktioniert. Es reicht nicht, Bio zu konsumieren. Es gibt Bio, das von sehr weit her importiert wird, soiches, das Hors-sol oder im Winter im Gewächshaus angebaut wird, und Bio, das quasi industriell hergestellt wird. Wenn ich dieses Jahr meinen Weinberg auf Bio umstelle, verdiene ich als Schriftsteller nicht genug Geld, um stets Bio-Lebensmittel zu kaufen. Mein Buch gibt keine Ratschläge, sondern stellt Fragen. Mir geht es um Nachhaltigkeit im allgemeinen Sinn: ökologische, aber auch wirtschaftliche und menschliche Nachhaltigkeit. Es ist ein Hocker mit drei Beinen. Wenn man nur das ökologische Bein berücksichtigt, geht der Hocker kaputt. Vielleicht wird es in Bauernfamilien mehr Scheidungen oder gar Suizide geben, wenn man nur auf das wirtschaftliche Bein schaut.

Sie schreiben, wie hoch die Standards für Nachhaltigkeit und Tierschutz in der Schweiz im Vergleich zum Ausland sind, und halten fest, dass viele Leute dennoch harte Kritik an den Produktionsmethoden üben. Finden Sie die Ansprüche überzogen und vermissen den Blick für die Errungenschaften?
Ich finde es normal, dass die Landwirtschaft kritisiert wird, sie ist bei Weitem nicht perfekt. Aber es gibt ein Kommunikationsproblem. Erst heute wird versucht zu kommunizieren, was bereits seit zehn oder fünfzehn Jahren getan wird: Es sind immer weniger Pflanzenschutzmittel zugelassen, es wird auf Bodenbedeckung, Flächen mit Biodiversität, resistente Sorten und Nützlinge zurückgegriffen. Es ist hart für die Landwirte, ständig kritisiert zu werden, obwohl sie sich jedes Jahr mehr anstrengen und um ihr wirtschaftliches Überleben kämpfen müssen. Jedes Jahr werden ihnen Pflanzenschutzmittel entzogen, und der Beruf wird komplizierter. Gleichzeitig nimmt die Kritik weiterhin zu.

Sie schreiben in Ihrem Buch, dass diejenigen, die über die Landwirtschaft entscheiden, ihre Konzepte und Modelle ohne Rücksicht auf Stolz, Ehre und Sensibilität der Landwirte entwickeln. Was würde sich ändern, wenn es anders wäre?
Wäre die menschliche Seite wichtiger, hätte man verstanden, dass der Bauer mit den Direktzahlungen nicht mehr derjenige ist, der «ernährt», sondern derjenige, der «pflegt»: die Landschaft, die Biodiversität und eine ländliche Lebensform. Ich bin mir nicht sicher, ob man 1996, als die Direktzahlungen eingeführt wurden, verstanden hat, dass man den Beruf völlig verändern und den Bauern auch ein Stück weit ihren Stolz und ihre Würde nehmen würde.



Über die Ernährung sind alle Menschen mit dem fruchtbaren Boden verbunden.

Fotos: owik2/Adobe Stock/photocase.de

Blaise Hofmann, 46
Der Bauernsohn, Winzer, Journalist und Autor ist in Villars-sous-Yens VD auf dem Obst- und Weingut seiner Eltern aufgewachsen. Er verfasste bislang rund 15 Romane und Reiseberichte, dazu auch Theaterstücke und Kinderliteratur. Sein Buch «Die Kuh im Dorf lassen» (Atlantis, 2024) fand sowohl in der Romandie als auch in der Deutschschweiz viel Beachtung.



Foto: zvg

«Wir müssen verstehen, dass die Landwirtschaft wesentlich ist.»

Sie plädieren für mehr Wohlwollen und weniger Vorurteile zwischen Produzierenden und Konsumierenden. Und für mehr Begegnungen. Es gibt sie bereits. Überall auf dem Land gibt es Lehrpfade, Schulen auf dem Bauernhof und Agrotourismus. Oder die 1.-August-Brunchs auf den Bauernhöfen. Das sind kleine Dinge, aber sie sind wichtig. Der Direktverkauf bewirkt viel, wie ich selbst als Weinproduzent sehe. Ich weiss, wer meinen Wein trinkt, und kann der Kundschaft dessen Geschichte erzählen. Viele Junglandwirte ergreifen die Initiative und erklären ihre Arbeit in sozialen Netzwerken. Beide Seiten müssen sich um eine andere Einstellung bemühen. Die Bauern sollen lernen, Kritik anzunehmen, die Stadtmenschen, weniger arrogant zu sein und neugieriger auf das, was auf den Höfen passiert.

Wie sähe die Landwirtschaft im Jahr 2040 idealerweise aus?
Ökologisch und ökonomisch sowie menschlich nachhaltig. Das es genauso viele Männer wie Frauen gibt, die stolz darauf sind, ihren Beruf für eine dankbare Bevölkerung auszuüben. Die Betriebe haben eine humane Grösse, und mit der Stadtbewölkerung findet ein Austausch statt. Und dass es noch junge Leute gibt, die diesen Beruf ausüben wollen, stimmt mich zuversichtlich.
Interview: Isabelle Berger, «reformiert», Jeanne Göllner, «Bauernzeitung»

Le goût de la terre

L'écrivain suisse Blaise Hofmann mène l'enquête dans un monde dont il est issu : celui de l'agriculture.

★★★ **Faire paysan** *Récit* De Blaise Hofmann, Zoé, 215 pp. **Prix** 18 €, version numérique 11 €

Est-ce l'expérience de l'ailleurs qui a rendu nécessaire ce texte illustrant une réalité qui lui est toute proche? Toujours est-il que pour



écrire *Faire paysan*, Blaise Hofmann (Morges, 1978) est allé à la rencontre d'un monde dont il est issu : celui de l'agriculture. Après *Deux petites maîtresses zen*, dans lequel l'écrivain voyageur retraçait sept mois d'un périple à travers sept pays d'Asie, il est parti à la rencontre de différentes personnalités, témoignant d'autant de réalités. Balayant les clichés et les idées reçues, il nous entraîne à sa suite à la rencontre d'un monde plus complexe qu'il y paraît.

"Ce livre est l'expression d'un malaise, un questionnement, un constat douloureux, pas mal d'espoirs aussi", écrit dans les ultimes pages celui

qui, beaucoup plus tôt, avait avoué que "grandir dans une ferme est un cadeau et ce livre n'est peut-être finalement qu'une tentative de rendre un peu de ce qui m'a été donné".

Pour autant, Blaise Hofmann ne livre ici ni un plaidoyer aveugle, ni une élégie nostalgique d'un monde révolu. Posant les faits et la parole recueillie carnet de notes en main, il éclaire pour nous les contradictions, décortique les enjeux, pointe nos responsabilités collectives autant qu'individuelles.

"Les mots 'humus' et 'humilité' ont la même racine latine." Au fil de son enquête, il a dû braver la discrétion, un peu de méfiance parfois. Car s'il a passé tous les étés de son enfance à récolter des cerises pour le kirsch ou à empiler des

bottes de paille, il évolue désormais dans un autre camp. "La différence se mesure à ma manière de parler, de serrer la main, de marcher, de m'asseoir, de tenir mon verre." La question de la légitimité n'est pas loin. "J'entends déjà les commentaires: Qu'est-ce qu'il nous prépare, le fils Hofmann? Un bouquin sur les paysans alors qu'il ne sait ni traire, ni semer, ni faucher?"

Nuances et vérités

Le rôle déterminant des politiques agricoles et donc des votations, les incertitudes quant à l'avenir, l'opposition entre les villes et les campagnes, le travail administratif toujours plus envahissant et contraignant, les suicides, les tensions suscitées par la réintroduction du loup, l'évolution technologique qui libère du travail physique mais asservit les esprits, la dégringolade des prix payés aux producteurs quand les marges de l'industrie agroalimentaire et de la grande distribution sont toujours plus importantes, les limites du bio, les produits interdits qui réapparaissent via les fourrages exportés, la discrète et ingrate place des femmes, les démarches inventives et raisonnées, la détermination de certains... C'est un large panorama de la réalité agricole contemporaine qui se déploie dans ces pages. Tout en cultivant l'art de la nuance, Blaise Hofmann ne craint ni d'assener certaines vérités, ni de laisser poindre quelques élans d'indignation.

Pour conclure ce livre où l'enquête entre en résonance avec une sensibilité plus intime – celle de fils et de petits-fils de paysan autant que celle de citoyen –, l'auteur d'*Estive* suggère qu'il serait plus constructif de parler de "politique alimentaire" plutôt que "politique agricole". Et de partager non pas un souhait, mais un rêve: que les citadins et les

paysans, s'ils ne parlent plus le même langage, puissent au moins parler de la même chose.

Geneviève Simon

*"Comment
réconcilier
mes aspirations
artistiques et mes
racines viticoles?"*

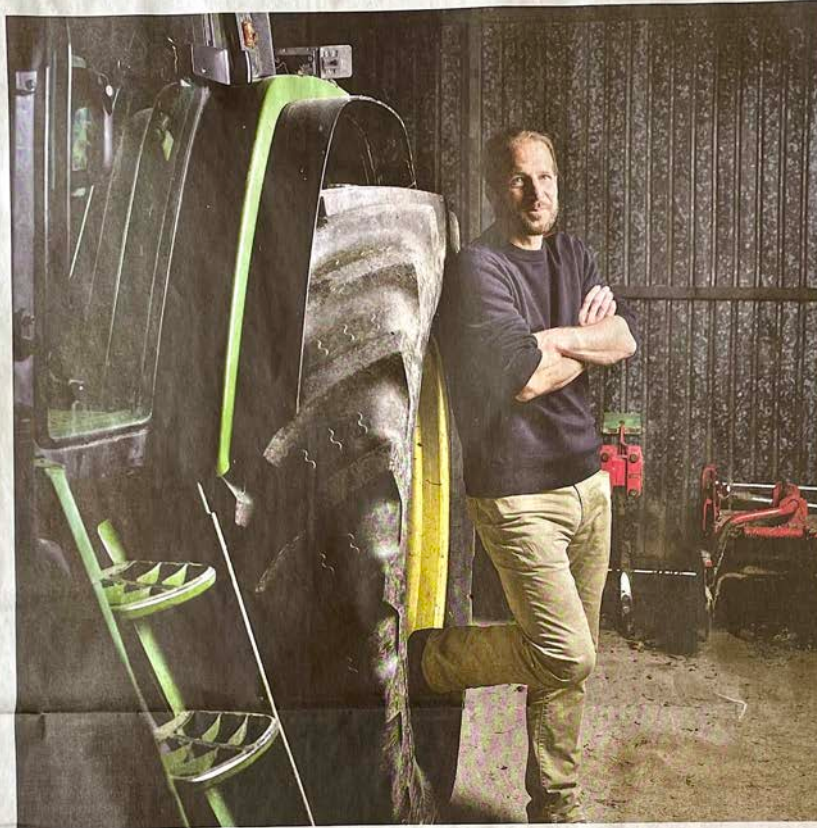
Extrait

→ À la Foire du livre : "Faire paysan", rencontre avec Blaise Hofmann le vendredi 31 mars, à 20h, scène Terremar.



En Suisse, les agriculteurs sont aussi rémunérés pour l'entretien des paysages.

«Les citadins prônent une agriculture sans pesticides tout en restant accros aux compagnies low cost, à leurs antidépresseurs et leurs anti-moustiques»



Il commence par une métaphore de circonstance. «Trop ancré dans l'actualité, le journalisme n'était pas fait pour moi, qui suis un ruminant». Blaise Hofmann est donc devenu écrivain et vigneron. Il signe un très beau portrait de l'agriculture suisse à l'enseigne de *Faire paysan*, paru aux Editions Zoé.

Avec sa famille, il habite dans une ancienne ferme à Heverolle, un petit village vaudois qui surplombe le lac Léman. Dans cette contrée agricole et viticole, le paysage est paradisiaque, mais le quotidien des paysans, qui triment quinze heures par jour pour un salaire parfois dérisoire, l'est moins. Ceux-ci ont été secoués comme jamais par plusieurs initiatives populaires. Entre eux et les citadins, on se dénigre plutôt que de se parler: le divorce semble consommé.

«Paysan, c'est trop la honte!»

Irrémédiablement? Non! Blaise Hofmann refuse de s'y résigner. A vrai dire, il est idéalement placé pour bâtir une passerelle entre ces deux mondes qui ne se comprennent plus. Depuis dix ans, il vit de sa plume à 80% et de son hectare de vigne, où il a planté des cépages de gamay, de chasselas et de garanoir. Très contrastées, ces deux activités le combient tant elles se complètent: un peu intellectuelles et un peu manuelles, tantôt à l'intérieur, tantôt à l'extérieur. L'écrivain évolue parfois hors-sol, mais le vigneron est toujours rattrapé par la terre de ses ancêtres.

Entre ville et campagne, les clichés ont la vie dure. «Paysan, c'est trop la honte», lance un jour un enfant de 13 ans revenu de l'école à sa maman agricultrice. Pour les urbains qui endossent volontiers les habits du procureur, les paysans sont «rustres, lour-

dauds, réactionnaires, pollueurs de rivières et tortionnaires d'animaux». Le problème réside dans le fait que les agriculteurs plaident souvent mal leur cause. Ils sont introvertis, discrets et surtout très susceptibles. «Lorsqu'il est attaqué, le paysan se referme ou se met en colère», regrette Blaise Hofmann. En fin de compte, c'est encore celui-ci qui les défend le mieux, en s'amusant des contradictions des «bobos urbains»: «Les citadins prônent une agriculture sans pesticides tout en restant accros aux compagnies low cost et à leur chimie de ville, leurs antibiotiques, leurs antidépresseurs et leurs anti-moustiques.»

Blaise Hofmann s'applique donc à balayer ces a priori mutuels pour se plonger dans l'histoire de l'agriculture helvétique. Durant la guerre, les paysans sont les héros nourriciers de la nation. Mais après les «trente années glorieuses» qui font oublier «cette

Ecrivain vigneron

BLAISE HOFMANN

Entre les citadins et les paysans, rien ne va plus. Les uns et les autres se dénigrent plutôt que de se parler. Dans son dernier livre en forme de dictionnaire amoureux de l'agriculture, il tente de les réconcilier

MICHEL GUILLAUME
@mfguillaume

PROFIL

1978 Naissance à Morges.

2001-2003 Grand voyage en solitaire en Asie et en Afrique.

2008 Prix Nicolas-Bouvier pour «Estive».

2016-2017 Naissance de ses filles Eve et Alix.

2018 Reprise d'un hectare de vigne familiale à Villars-sous-Yens.

mann. Et s'ils s'énervent, c'est parce que ces ignares de citadins n'ont aucune idée du nombre de normes écologiques qu'ils ont appris à respecter. Les vrais écologues, ce sont eux!

En écrivant ce livre, l'écrivain vigneron s'est longtemps demandé s'il n'était pas un imposteur. Quelle légitimité a-t-il pour parler d'agriculture, lui l'ancien étudiant en lettres et enseignant, lui le grand voyageur dans la tradition de Nicolas Bouvier?

Qu'il se rassure: son livre est une sorte de dictionnaire amoureux de cette profession. A sa lecture, on passe des larmes à l'espoir. La tristesse lorsque l'auteur aborde le douloureux destin de ces 450 paysans qui se sont suicidés ces vingt-cinq dernières années. Mais aussi l'espoir lorsqu'il brosse le portrait d'un paysan épanoui, Nicolas Pavillard, qui lui affirme que «la productivité ne s'oppose pas à la durabilité».

Le syndrome de Stockholm

C'est la force de Blaise Hofmann: plutôt que de vouloir imposer ses convictions, il livre des faits et laisse le ou la lectrice trancher. D'une part, il déplore ainsi le «syndrome de Stockholm» qui frappe les agriculteurs, eux qui s'accrochent au système et qui refusent de s'en prendre à leurs trois bourreaux: «la grande distribution (Coop et Migros) qui leur prend des marges exorbitantes, l'agroalimentaire (Fenaco et Nestlé) et l'agrochimie». Mais d'autre part, il se fait la voix de l'agriculture traditionnelle lorsqu'il écrit que «l'élevage intensif n'existe pas en Suisse».

C'est la seule leçon qu'il tire: «Producteurs et consommateurs citadins sont dans le même bateau». Il ne tient qu'à eux de se rencontrer et de partager plus de temps ensemble, pour enfin se réconcilier. ■

peur de manquer» dont étaient hantés nos grands-parents, tout change: 1996 s'affiche comme une année charnière: le scandale de la vache folle, lors duquel 2300000 bêtes ont dû être abattues, brise la confiance du peuple dans ses paysans. Lors d'une votation, le souverain leur confie une nouvelle mission: «Soyez multifonctionnels!», leur intime-t-il.

Le paysan doit désormais aussi se soucier de la protection de l'environnement. A cet effet, la Confédération ne lésine pas sur les moyens. Elle introduit des paiements directs: 2,8 milliards de francs par an, soit 4800 francs par mois et par exploitation!

Ce n'est pas rien. Cela représente entre 40 et 75% du revenu de la ferme. Mais dans l'opération, les paysans ont perdu leur dignité. «Ils sont devenus des assistés dépendants de l'argent public, eux qui étaient fiers de leur liberté entrepreneuriale», constate Blaise Hof-

France Ouest, Le Télégramme, avril 2024.

Plénée-Jugon

Blaise Hoffman présente son nouveau livre, *Faire paysan*

La médiathèque accueille, samedi, de 10 h à 12 h, l'écrivain suisse, Blaise Hofmann, pour son livre, *Faire paysan*.

Fils et petit-fils de paysans, il s'émue de la rupture entre villes et campagnes. Enfant de la ferme passé par l'université, l'auteur vaudois plaide dans son nouveau livre pour la revalorisation du travail de la terre à l'heure où les débats sur l'usage de produits phytosanitaires dans l'agriculture défraient la chronique. Avec *Faire paysan*, Blaise Hofmann signe un livre entre enquête journalistique et souvenirs de son enfance à la campagne dans lequel il part à la rencontre de paysans pour recueillir leurs témoignages et porter leurs voix.

Porté par ses racines paysannes, Blaise Hofmann a décidé, au tournant de la quarantaine, de revenir vivre à la campagne et de devenir vigneron. Né en 1978, il est l'auteur d'une douzaine de livres, dont *Estive* (Zoé, 2007, Zoé Poche, 2011) qui remporte le Prix Nicolas Bouvier 2008 au festival Étonnants Voyageurs de Saint-Malo, et plus récemment *Deux petites maîtresses zen* (Zoé, 2021), dernier récit de voyage avant la pandémie de coronavirus.

Samedi, de 10 h à 12 h, à la médiathèque.



Blaise Hoffman. PHOTO : QUEST-FRANCE

Le Télégramme | 7

CHEZ VOUS

QUINTIN

« Faire paysan » : Blaise Hofmann au Marque-Page ce vendredi

Après la venue de Nicolas Legendre et Samuel Lewis, la Librairie Le Marque-Page continue d'explorer les mondes paysans, à travers son rendez-vous « rencontre » du vendredi. Blaise Hofmann, l'auteur de « Faire paysan », paru l'an dernier chez Zoé édition, effectue un retour à la campagne, en ce temps de crise entre une population rurale qui aspire à une autre relation à la nature, et un monde paysan qui a mauvaise presse. Qu'est-ce que faire paysan quand 71 % des terres agricoles européennes sont destinées à nourrir du bétail et échappent à la production de fruits, légumes, légumes secs ou céréales destinés à la population ? Intensification et la surproduction de protéines animales ont modifié l'agriculture européenne, entraînant une surconsommation des sols pour le bétail et une baisse drastique du nombre de fermes. Premier bénéficiaire en 2022 des aides de la PAC, la France reçoit près de dix milliards d'aides, répartis sur des critères précis et orientés. Les paysans vont-ils sauver le monde ? Grandir à la campagne relève-t-il du romantisme ?

Pratique
Rencontre avec Blaise Hofmann autour de son ouvrage « Faire paysan » édité chez Zoé édition, vendredi 5 avril à 18 h à la Librairie Le Marque-Page. Entrée libre.



Blaise Hofmann, auteur de « Faire paysan », est l'invité de la librairie Le Marque-Page à Quintin ce vendredi 5 avril. Zoé édition/Captain

de Crèden, ce jeudi. Il s'agit de la 21^e édition. Cet événement a été créé par Saint-Lormel en raison de travaux dans la salle des fêtes. Chacun des 50 membres de l'atelier a pu exposer au moins une pièce. Les visiteurs ont pu admirer une cinquantaine de créations. Les membres de l'atelier se réunissent tous les jeudis après-midi, de janvier à mars. Le reste de l'année, ils se consacrent au ramassage et au stockage de l'osier. Renseignements à la mairie de Saint-Lormel, 1, rue Saint-Pierre, tél. 02 96 84 14 80.

ERQUY

L'auteur Blaise Hofmann a discuté avec les lecteurs de la bibliothèque

● Jeudi 4 avril, à la bibliothèque, Blaise Hofmann, originaire de la région de Lausanne, en Suisse, est venu présenter aux Réginiens son livre « Faire Paysan ».

« Je suis écrivain mais aussi viticulteur en Suisse. Je viens de ce monde paysan et suis à la fois urbain. Suite au violent débat en 2021, en Suisse sur l'interdiction des pesticides, je me suis rendu compte qu'il y avait un fossé. Ce livre est une rencontre entre ces deux mondes », explique l'auteur. Et de poursuivre : « J'ai choisi le titre « Faire paysan » car, pour moi, c'est le plus vieux métier du monde qui nous nourrit. Je l'ai commencé en tant que journaliste et je l'ai fini en tant qu'écrivain. »

Dans son ouvrage, Blaise Hofmann livre un reportage littéraire intime. Pour lui, « même si la mentalité évolue, le système agricole est très violent. Il faut trouver des alternatives et des nuances en ce qui concerne les pesticides. Je pense qu'il y a une prise de conscience des consommateurs depuis qu'il y a eu des révoltes. Pour mon livre, c'est une seconde vie. Je souhaite à travers cette rencontre ajouter de l'humain. »

Pratique
Blaise Hofmann propose trois nouvelles rencontres en Côtes-d'Armor : ce vendredi 5 avril, à Quintin, à la librairie « Le Marque-Page », à 18 h ; ce samedi 6 avril, à 10 h, à la bibliothèque de Plénée-Jugon, et l'après-midi, à 17 h, à Montcontour, à la librairie « L'abri des temps ».



Dans un temps fort consacré à la paysannerie, Blaise Hofmann (au centre) est venu pour une discussion autour de son livre « Faire paysan ».

SAINT-CAST-LE-GUILDO

06/03/23

LA CÔTE
www.lacote.ch

RÉGION

5

Un hymne pour réconcilier paysans et citadins

REVEROLLE L'écrivain Blaise Hofmann publie son nouvel ouvrage «Faire paysan». Un récit intime enrichi de reportages auprès de celles et ceux qui exercent le métier ancestral.

PAR LIANA.MENETREY@LACOTE.CH

« Il y a comme une impossibilité de parler entre le monde agricole et le monde urbain. C'est à travers l'écriture que Blaise Hofmann tente de combler ce fossé qui sépare les paysans et les citadins. »

Dans son nouvel ouvrage «Faire paysan», qui est paru le 3 mars aux éditions Zoé, l'écrivain-vigneron part à la rencontre de paysans pour recueillir leurs témoignages et porter leurs voix.

Auteur d'une dizaine de romans et de récits de voyage, Blaise Hofmann grandit dans une famille paysanne. Il naît à Villars-sous-Yens, un village qui à l'époque ne comptait qu'une quarantaine d'habitants. Lorsqu'il quitte la campagne pour la ville, aux yeux de son entourage, c'est une trahison.

Il n'est plus des leurs, il est «de l'autre camp». «Rien à voir avec mes opinions. La différence se mesure à ma manière de parler, de serrer la main, de marcher, de m'asseoir, de tenir mon verre», écrit-il. Il vivra quinze ans en ville, à Lausanne.

Tiraillé, il est condamné à rester «à jamais entre deux mondes, les fesses entre une chaise et un botte-cul». Ce sentiment lui fait «se sentir étranger dans les deux mondes». Mais il relativise: «C'est sûrement grâce à ce statut que l'on peut devenir passeur». Tout naturellement, il retrouve sa campagne et s'installe à quelques kilomètres de son village natal avec sa conjointe pour donner naissance à leur première fille, il y a six ans.

Paysan et fier

Quand on lui demande pourquoi avoir choisi ce titre, il répond: «Rien que le terme pay-



Auteur d'une dizaine de romans et de récits de voyage, Blaise Hofmann est fier de ses racines paysannes. SIGFREDO HARO

san, il est déjà très fort. Maintenant, on l'a remplacé par de nouvelles formules, des euphémismes, on parle d'exploitant agricole. Se dire paysan et en être fier, c'est aussi donner envie de faire paysan.» Il espère que la nouvelle génération de paysans soit fière de l'être.

Il est chagriné de constater qu'un grand nombre d'agriculteurs souffrent d'un complexe d'infériorité. «On a perdu ce regard sur le paysan comme étant une profession noble et des plus essentielles. C'est quand même eux qui nous

nourrissent.» Selon lui, ce complexe provient en partie du regard que porte, ces dernières années, la population suisse sur la paysannerie. «Si tu tapes «agriculture suisse» sur Google, il y a que des histoires d'empoisonnement, de maltraitance. C'est ce nouveau regard sur la paysannerie que je trouve douloureux. L'image en une génération a totalement basculé.» Malgré toute l'admiration qu'il a pour le métier, il ne cache pas son mépris pour «toutes les erreurs qui ont été commises dans l'agriculture entre les années cinquante et huitante.»

Des initiatives clivantes

Les tensions engendrées par les deux initiatives de 2021 sur l'interdiction des pesticides ont été l'élément déclencheur pour l'écriture de ce livre. «Les six mois de campagne, je les avais trouvés très troublants. Je ne savais pas comment me positionner. Ces initiatives ont été révélatrices de ce fossé qui se creuse.»

Dans son livre, il décrit le paysan comme victime du syndrome de Stockholm, capable d'aimer son propre bourreau. Lui qui n'attaque jamais directement ses fossoyeurs, les

grandes entreprises de phytosanitaires. «On voit comment ils ont défendu ces pesticides. Ils préfèrent s'en prendre à ceux qui leur donnent de l'argent, la Confédération et les consommateurs, plutôt qu'à ceux qui s'enrichissent sur leur dos, ceux qui les exposent à des substances toxiques.»

Pour l'écrivain-vigneron, le monde agricole ne peut pas changer en une décision politique. «À la campagne, c'est très lent, ça évolue au même rythme que la terre, tout prend du temps.»

En 1905, 30% de la population

suisse travaillait dans l'agriculture. En 2021, ils ne sont plus que 2%. «Ce n'est pas un livre de solution, je constate un monde qui disparaît.»

Il poursuit: «Ça me touche de voir la disparition des fermes et de tout un savoir-faire et un savoir-être. On aurait tout intérêt à être à leur écoute. Il y a des messages qui pourraient nous faire du bien, nous ancrer. Échanger avec des paysans, c'est comme une mise à terre.» L'auteur aborde notamment l'évolution du métier et sa mécanisation. Avec, selon Blaise Hofmann, l'endettement et l'isolement des agriculteurs pour conséquences. «Je crois qu'on est allé trop loin avec la technologie. Aujourd'hui, les paysans travaillent la terre seuls, dans une cabine insonorisée. Cette mécanisation leur a fait perdre de l'autonomie.»

Retrouver un dialogue perdu

«Les paysans ont un effort de communication à faire, laisser leur pudeur et leur orgueil de côté. Et de l'autre, les citadins doivent délaissé une certaine arrogance à avoir un avis sur l'agriculture.» Afin de sortir de la contestation et du débat, l'écrivain prêche pour raconter la paysannerie à travers les émotions, le ressenti.

Quant à l'avenir, l'auteur demeure un éternel optimiste et espère voir le métier de paysan à nouveau valorisé. «Le plus grand plaisir que pourrait me donner ce livre, c'est de servir de liant et réconcilier le monde agricole et le monde urbain.»

«Faire paysan», de Blaise Hofmann, éditions Zoé, 224 pp. Disponible depuis le 3 mars en librairie



24 heures | Vendredi 10 mars 2023

Un livre enraciné

Le paysan moderne selon Blaise Hofmann

Enfant de la ferme passé par l'Université, l'auteur vaudois plaide dans son nouveau livre pour la revalorisation du travail de la terre. Rencontre.

Caroline Rieder

Après «Estive» ou «Monde animal», Blaise Hofmann se penche une nouvelle fois sur un sujet proche de la terre avec «Faire paysan». Elevé à la ferme, l'écrivain vaudois a gardé ce lien avec cette campagne où il est revenu habiter. De son salon, dans ce village non loin de Morges, il aperçoit le lac par beau temps, mais sa vue directe plonge sur les champs.

Le colporteur de la dernière Fête des Vignerons produit également son propre vin, ce qui l'a confronté aux aléas de la nature: «En 2021 il y a eu le mildiou, en 2022 la sécheresse.» Jusqu'à un impact plus récent: l'explosion du prix des étiquettes sur les bouteilles. Mais il souligne aussi que «ça fait du bien, après des heures passées derrière l'ordinateur, d'aller travailler à la vigne».

Dans «Estive», où l'auteur racontait son été comme berger dans les Alpes vaudoises, on lisait

la protestation amusée du grand-père maternel: «Lui payer l'université et le voilà qui finit moutonnier!» Or, c'est justement ce qui fait que Blaise Hofmann est devenu un observateur privilégié du fossé ville-campagne. Avec, en détonateur, les mois houleux précédant la votation sur les initiatives antipesticides en 2021. Entre le récit intimiste d'un fils et petit-fils de paysan, l'essai littéraire et l'enquête de terrain, l'écrivain s'interroge sur cette rupture de dialogue entre citadins et paysans.

Dans des chapitres thématiques, il évoque la raréfaction des exploitations de vaches laitières à la suite de l'effondrement du prix du lait, la pénibilité du «plus vieux métier du monde», avec ses horaires à rallonge et ses vacances inexistantes, ou l'histoire des subventions agricoles et leurs conséquences, notamment la papérasse exponentielle et la perte de dignité de paysans sou-

vent vus comme des assistés. Sans compter que, comme dit le fils d'une des agricultrices interrogées, faire paysan, «c'est trop la honte».

Contact avec la terre

Blaise Hofmann montre au contraire que les paysans sont peut-être les derniers à savoir «lire» un paysage, les derniers à être vraiment en contact avec la terre. Sans taire les figures bour- rues rencontrées ici et là, sans oc-

«Le monde actuel est culpabilisant pour les paysans.»

Blaise Hofmann, écrivain

culturer le débat sur le bien-fondé d'une agriculture subventionnée, il raconte surtout ces jeunes qui se lancent. On découvre leurs idées, leurs envies, leurs doutes aussi, à l'image de celui qui a

pleuré lorsque son premier veau est parti à l'abattoir. Car les vœux bien souvent tiraillés entre la tradition familiale et l'envie de tracer leur sillon. «Le monde actuel est culpabilisant pour les paysans. On est dans une société qui s'échappe par le haut, dans le virtuel. J'ai voulu redonner de la dignité à ces «gens du pays» selon l'étymologie du mot «paysan.» Il se refuse d'ailleurs à les appeler des «exploitants agricoles», comme certains ont choisi de se renommer.

La fierté du tas de fumier

D'entrée, il invite à regarder autrement un tas de fumier. Le livre s'ouvre avec celui du grand-père Hofmann, «un véritable fumier à la bernoise», avec quatre faces bien droites, régulières, irréprochables qui trônait à une époque à Villars-sous-Yens. Au-delà de l'odeur, il écrit la fierté d'une tour bien faite. «On parle toujours des paysans sous l'angle économique

ou écologique. J'ai voulu y réinjecter le côté humain, aider à se mettre dans la peau d'un paysan qui gagne peu, et n'a de surcroît pas de reconnaissance.»

L'auteur vaudois ne s'en cache pas: lui rêve de cultures sans produits chimiques. «Tous les agriculteurs savent qu'on y va, c'est une question de temps, mais il faudrait se donner les moyens de le faire, par exemple que les produits bios ne soient plus réservés à une élite, notamment à cause des marges énormes des distributeurs.» Il n'est cependant pas de ceux qui plaident pour un retour à l'agriculture d'avant-guerre: «On oublie souvent que la nature était certes belle, verte et propre, mais que la tâche était harassante, et les paysans très pauvres.» Comment faire alors? «Je constate, je ne donne pas de solutions.»

Parmi ces constats, on apprend que technologie peut rimer avec écologie, notamment avec des machines - onéreuses - qui permettent de réduire autant que possible les zones à traiter. Mais Blaise Hofmann le rappelle aussi: le progrès a amené à une plus grande solitude du paysan, seul dans son tracteur des heures durant à écouter la radio. Cet isolement même qui a conduit à de nombreux suicides dans le monde agricole.

Un livre optimiste

«Faire paysan» se veut néanmoins un livre optimiste: «Avec la pandémie et cette fragilité qu'on vit maintenant, il y a une envie de retour à la terre. La nouvelle génération d'agriculteurs est née avec des préoccupations écologiques, il faut leur donner les moyens de leurs ambitions et leur faire confiance.»

Lui, aurait-il voulu «faire paysan»? «Non, c'est un métier qui prend toute la vie. J'aime trop faire différents métiers, voyager, écrire.» De ses périples, il a tiré les textes «Marquises» ou «Deux petites maîtresses zen». Le voilà aujourd'hui étiqueté alternativement «écrivain voyageur» et «écrivain du terroir». Il s'en amuse et ça lui convient: jamais ici ou là, toujours dans l'entre-deux.

«Faire paysan»

Blaise Hofmann
Éd. Zoé, 224 p.

Blaise Hofmann sera en rencontre et en dédicace au Salon du livre de Genève les 24 et 26 mars.

www.salondulivre.ch



Blaise Hofmann est écrivain et vigneron. Dans son dernier livre, il invite dans le quotidien des paysans d'aujourd'hui.

«A jamais, les fesses entre une chaise et un botte-cul»

/// Un livre peut-il à nouveau faire dialoguer la ville et la campagne autour de l'agriculture?

/// C'est le pari pris par Blaise Hofmann qui vient de signer un traité fort pertinent, intitulé *Faire paysan*.

/// L'auteur vaudois dédicacera son ouvrage samedi à Rossinière, lors de la journée consacrée à l'agriculture et à l'alimentation durables.

PHILIPPE HUWILER

AGRICULTURE. «Que l'on soit d'un camp ou de l'autre, on est toujours seul à avoir raison. On se dénigre réciproquement, on ne se parle plus.» Le constat dressé par Blaise Hofmann sur le fossé entre ville et campagne en matière de vision de l'agriculture est cru. Implacable. Pourtant, dans son dernier ouvrage *Faire paysan*, paroux

résonnait avec mes tensions à l'intérieur: gamin de ferme, fils et frère de paysan avec mon côté citadin, voyageur dans l'âme.

Un mot qui enflamme le débat à la ville comme à la campagne, c'est glyphosate?

Oui. J'avais invité des amis, père et fils de Villars-sous-Yens. On s'est vraiment en- guêlé sur cette question au-

«Plutôt que de parler de politique agricole, il faudrait mettre sur pied une politique alimentaire.» **BLAISE HOFMANN**

éditions Zoé, l'auteur tente un rapprochement entre les deux extrêmes (lire ci-dessous).

A 44 ans, Blaise Hofmann a les pieds bien ancrés dans la terre de ses ancêtres, puisqu'il exploite un hectare de vigne du côté de la ferme familiale à Villars-sous-Yens. Mais l'écrivain, librettiste de la dernière Fête des vigneron, a également enseigné et beaucoup voyagé. C'est peut-être ce qui lui donne la légitimité de tenter l'exercice. Lui qui se dit: «A jamais entre deux mondes, les fesses entre une chaise et un botte-cul.»

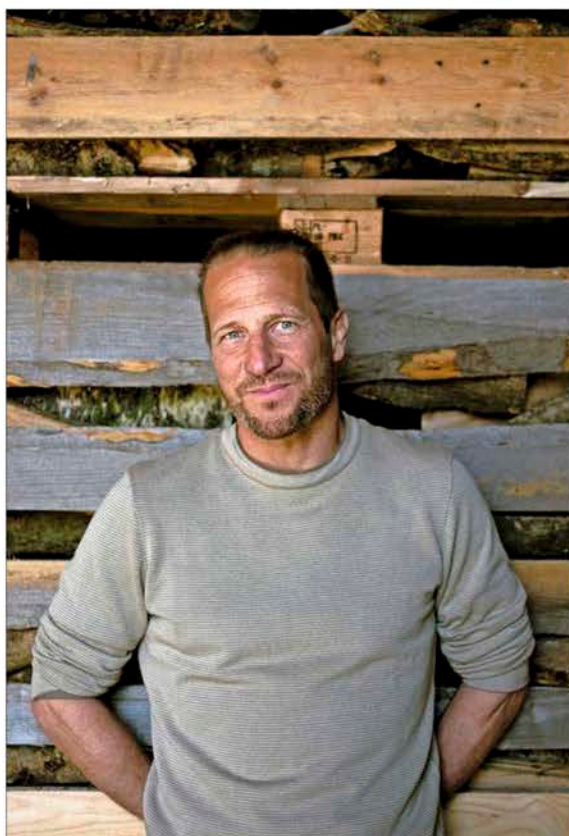
La genèse de ce livre est-elle à chercher dans la votation sur les initiatives contre les pesticides en 2021?

Blaise Hofmann. Oui, c'était le déclencheur. Même si l'intuition est née bien avant. Ce que j'ai trouvé très déprimant, c'est cette colère. On ne parle plus le même langage dans les champs et dans les rues. Cette incompréhension extérieure

tour de cette table. On s'est en- guêlé à la vaudoise (rire). Aujourd'hui, il m'a écrit un mot à la main. Il espère qu'un maximum de personnes lira ce livre. Je trouve cool que ce bouquin ait nourri autant des agriculteurs de Villars-sous-Yens que les éditions Zoé qui représentent plutôt des citadins d'un certain niveau intellectuel et social. Le but de ce livre est bien de servir de passerelle entre ces deux mondes.

Comment expliquer ce dogme paysan pour ces produits nocifs?

Pour les gens comme pour les médias, c'est beaucoup plus simple d'accuser le petit producteur. Et d'oublier tout le système autour: décisions politiques, choix de l'agrochimie ou de la grande distribution, des coopératives, etc. Cette hypocrisie de la critique des paysans est assez folle. Car ça fait vingt ans que l'agriculture évolue, trop lentement, mais ça évolue. C'est mieux de conti-



Blaise Hofmann signe *Faire paysan*: «Le but de ce livre est de servir de passerelle entre deux mondes, entre la ville et la campagne.» ROMAN LUSSEN

nuer à utiliser certains produits deux ou trois ans, plutôt que de voir disparaître les paysans tout de suite. Il n'y a pas que l'écologie à prendre en compte. Il y a aussi l'économie, payer le prix juste, et le social, montrer une certaine reconnaissance envers les paysans qui nous nourrissent.

Les paiements directs ne sont-ils pas distribués au détriment de la fonction nourricière du paysan?

Plutôt que de parler de politique agricole, il faudrait mettre sur pied une politique alimentaire. Pour remettre le verbe se nourrir au centre. J'ai quand même l'impression que

les gens comprennent aujourd'hui que la part de leurs impôts votée à l'agriculture ne va pas dans la poche du paysan. Tout cet argent grossit surtout les grands distributeurs (Migros, et Coop) ou de l'agrochimie. Aujourd'hui, seulement 7% du budget de chaque ménage va à l'alimentation. Ce n'est pas grand-chose. Mais si on supprime les paiements directs, il n'y a plus de paysans. L'urgence est d'abord d'avoir une transparence dans les marges de la grande distribution, quelque chose de facile à faire.

Mais plus difficile à imposer?

La Suisse est une exception. Partout en Europe, la grande distribution est contrainte d'être transparente. On s'aperçoit aujourd'hui que les marges de Migros et Coop sont le double qu'ailleurs. Si ces marges étaient répercutées sur le producteur, on arriverait presque, pour le lait par exemple, à un prix juste. J'ai l'impression que ce qui manque aujourd'hui, c'est savoir dire non, comme l'affirme Fernand Cuche. C'est d'aller

Le programme

Le Parc naturel régional Gruyère Pays-d'Enhaut organise ce samedi 18 mars une journée consacrée à l'agriculture et l'alimentation durables. Elle se déroulera dans la ferme de la famille de Jean-Sam et Nicole Marmillod, à Rossinière, de 10 h à 17 h, avec des animations, des jeux, des découvertes, des expositions et des dégustations.

11 h et 13 h 30: activité. Ecole à la ferme.

11 h et 13 h 30: gestion des engrais de ferme.

12 h 30: dédicace de Blaise Hofmann.

15 h: table ronde autour du thème «agriculture et transition, quelles attentes pour nos vallées».

avec une fourche dans un supermarché et percer les briques de lait. Cela ne fait pas grand mal et la vidéo fera parler.

La solution ne viendrait-elle pas de nouveaux modèles d'agriculture qui émergent aujourd'hui?

Je trouve génial toutes ces propositions d'agriculture audacieuses et humanistes. Mais je constate aussi que beaucoup de jeunes se cassent la gueule, parce que le discours de la ville ne correspond pas aux actes de consommation. Tout le monde est pour le bio, l'écologie, le *low-tech*, la permaculture, le respect des animaux, mais on continue à acheter de la merde bon marché.

Des fermes disparaissent chaque année, alors que les surfaces agricoles se maintiennent... N'y a-t-il pas un risque d'industrialisation de l'agriculture?

C'est normal que l'agriculture soit passée de 20% de la population il y a septante ans, à 2% aujourd'hui. Mais si on va au-delà, on risque de basculer dans quelque chose de plus industriel. On pourrait alors perdre ce lien: terre-homme-animal-végétal.

Pourquoi citadins et paysans n'arrivent plus à se parler?

Peut-être parce que 98% de la population n'est pas paysanne. D'un côté, les paysans sont très susceptibles. Quand on critique l'agriculteur, on le critique lui, ses aïeux et le sens de sa vie. Les paysans sont tellement à fleur de peau qu'ils réagissent soit par la colère, soit par le silence. De l'autre côté, il y a de l'arrogance, l'illusion d'avoir tout compris avec un documentaire ou un livre de Pierre Rabhi (figure de l'agroécologie en France, n.d.l.r.)

La solution c'est l'humus. C'est ce que pronent tous les bios urbains. L'humus est la chose la plus importante pour cultiver en se passant de chimie. C'est aussi la racine du mot humilité. Les paysans ont plein de défauts, mais l'humilité est quand même un de leurs traits de caractère. ■

Le récit d'un imposteur qui bouscule le lecteur

Faire paysan est un ouvrage qui se mérite. Non pas qu'il soit difficile d'accès, bien au contraire, mais parce qu'il interroge et déstabilise le lecteur par rapport à sa propre vision de l'agriculture. Quel que soit votre point de vue, certaines de vos certitudes en seront ébranlées. «Il faut écrire en gros que ce livre n'apporte pas de solution», annonce son auteur Blaise Hofmann.

Cet essai sur l'agriculture oscille entre rencontres, constats chiffrés et anecdotes savamment distillées... Pourtant, on pourrait croire, dès la première page, qu'il s'agit d'une ode à la paysannerie: «Il trônait devant la ferme sur son piédestal de béton, juste en face de la porte à double battant de l'étable. A la fin de l'hiver, il allait jusqu'à deux mètres de haut et faisait la fierté du grand-père. Un véritable

fumier "à la bernoise" avec quatre faces bien droites, régulières, irréprochables.» Derrière cette image d'Épinal, le fumier qui symbolise le «levain de la terre», l'auteur juxtapose la vision de certains clients de l'épicerie voisine qui «se pincèrent le nez, ignorant la noblesse de l'édifice.»

Rendre un peu de ce qui a été donné

Toute l'histoire et l'intelligence de ce livre résident dans la tentative de renouer le dialogue entre ville et campagne. En portant un regard sans concession tant sur les erreurs de l'agriculture que sur l'arrogance urbaine. Sautant de l'intime à la froide analyse, en passant par le reportage, *Faire paysan* laisse aussi la place aux émotions, à commencer par celle de son auteur. «J'ai un sentiment d'impos-

ture: de quel droit je me permets d'écrire un livre là-dessus? Je n'ai jamais pratiqué le métier. Mon père m'a formé sur le tas. Au final, ce sentiment d'imposture a été un moteur qui m'a évité peut-être d'aller dans l'arrogance. J'essaie de présenter un avis, puis un autre. Et surtout, je doute.»

La conclusion est autant celle du fils de paysan que de l'auteur: «Grandir dans une ferme est un cadeau. Et ce livre n'est peut-être finalement qu'une tentative de rendre un peu de ce qui m'a été donné.» PH



Faire paysan, Blaise Hofmann, Éditions Zoé, 224 pages

RENCONTRE Dans son dernier ouvrage *Faire paysan*, le Vaudois Blaise Hofmann plaide pour une revalorisation du métier d'agriculteur. Ce sujet le touche tout particulièrement depuis qu'il cultive une partie du vignoble familial.

L'écrivain fait de son livre un symbole de paix entre ville et campagne

Comme vous pouvez l'imaginer, ses dernières semaines ont été particulièrement chargées. En pleine promotion de son nouvel ouvrage, Blaise Hofmann a enchaîné les interviews, séances de dédicace et rendez-vous littéraires, serrant des mains et signant des exemplaires avec le sourire, comme à son habitude. Mais une autre tâche a occupé son début d'année, loin des micros et des caméras. Depuis cinq ans, l'écrivain vaudois cultive un hectare de chasselas, gamay et garanoir à Villars-sous-Yens (VD). «J'y vois une certaine parenté avec l'écriture. Que ce soit lors de la taille ou l'effeuillage, il s'agit de donner une direction et de faire fructifier avec maîtrise, afin de ne garder que le meilleur», image-t-il en nous accueillant sur sa parcelle, qu'il entretient avec son père. À côté de la maison qui l'a vu grandir, la ferme – habitée par la famille de son cousin –, est toujours en



J'essaie d'être honnête, sans donner de leçon. Je n'ai pas la prétention d'apporter des solutions, mais de la nuance.

activité. C'est ce décor qu'il a choisi de décrire dans les premières phrases de son livre paru en ce mois de mars. Baptisé *Faire paysan*, il revalorise le travail de la terre et pointe la mécompréhension entre citadins et ruraux, à la croisée du journal intime, du reportage et du manifeste. Dans l'ancienne écurie réaménagée en bureau, ce petit-fils et fils d'agriculteurs a couché sur papier son cri du cœur, tiraillé entre ses origines et son vécu – ou pour reprendre ses mots, «les fesses entre une chaise et un botte-cul».

Une envie d'évasion

Si Blaise Hofmann a prêté main-forte sur le domaine étant jeune, participant volontiers aux moissons et à la cueillette des cerises, l'envie d'ailleurs a rapidement pris le dessus. Bien que doué en maths, l'adolescent tombe amoureux de la littérature et part à Lausanne où il se lance dans des études de lettres. «Je n'avais jamais lu un livre avant 17 ans, alors je suis devenu boulimique pour rattraper mon retard», se rappelle-t-il en citant Blaise Cendrars et Anton Tchekhov. Vient ensuite l'appel du large, après un séjour au Bénin. Dès lors, le jeune homme décide de voyager seul, toujours plus loin et plus longtemps, finançant ses expéditions avec des petits jobs d'aide-infirmier, animateur et enseignant. Préférant les carnets de notes aux appareils photo, il publie son premier récit de voyage en 2004, retraçant ses aventures en Asie et en Afrique. Et le folklore helvétique dans tout ça? «Ce n'était pas du tout mon truc! D'ailleurs, j'étais en Iran pendant la Fête des vigneronnes de 1999. Je ne savais pas encore que cet événement deviendrait si important pour moi», confie celui qui a officié comme colibrettiste durant l'édition de 2019. Son roman *Estive*, dans lequel il raconte un été passé comme berger, marque toutefois les prémices de son retour aux sources. Ses douze ouvrages suivants seront à l'image de son parcours: un va-et-vient entre exotisme et terroir, dépaysement et «repayement». «Il faut partir de chez soi pour mieux l'apprécier», aime-t-il répéter. Après de longues années à sillonner les routes du monde et les ruelles lausannoises, le quadragénaire emménagé à Reverolle (VD) peu de temps avant le lancement des initiatives populaires sur les pesticides et l'eau potable, en 2021.



© FRANÇOIS WAREL/UNO 13

Le climat délétère entre initiés et opposants est un choc, faisant écho à son propre malaise sur ces questions. «Il y avait une absence totale de communication entre paysans et citadins, qui campaient sur leur position. Le débat était stérile, autant en politique que dans ma famille. C'était frustrant.»

Chercher l'apaisement

Le Vaudois décide alors de recueillir des témoignages, d'éplucher des rapports et de prendre le pouls des campagnes, pour redorer le blason des agriculteurs «qu'on accuse d'empoisonner la terre». Son but: faciliter la réconciliation, en pointant tout autant le manque de vision de l'État et «l'arrogance des bobos urbains» que «l'hypersensibilité des gens de la terre», sans se réclamer de l'un ou l'autre des camps. «J'essaie d'être honnête, sans donner de leçon. Je n'ai pas la prétention d'apporter des solutions, mais de la nuance», assure-t-il, attablé dans la cuisine avec ses parents. Son père, Walti, acquiesce: «Il résume bien le mécontentement général, même si je ne suis pas très objectif.» Les autres lecteurs semblent plutôt d'accord. «Je reçois beaucoup de messages de gens ravis qui me

SON UNIVERS

UN LIVRE

«*Petite brume*», de Jean-Pierre Rochat
«Le seul véritable écrivain paysan en Romandie.»

UN PLAT

Saucisson vaudois et gratin de patates
«Avec celles de mon cousin agriculteur, il vient de nous les livrer.»

UN MUSICIEN

Stéphane Blok
«Ce poète vaudois était mon colibrettiste à la Fête des vigneronnes.»

UNE SÉRIE

«*Neumatt*», de Marianne Wendt
«Même si elle est parfois un peu cliché, elle décrit bien les enjeux du monde agricole.»

racontent leur lien, même ténu, avec la paysannerie. C'est bon signe», ajoute l'écrivain. Devenu le visage d'une société qui souhaite renouer avec la terre sans trop savoir comment s'y prendre, Blaise Hofmann est invité à des tables rondes sur l'alimentation durable et à des réunions d'agriculteurs, quand il n'organise pas des dégustations de son vin en marge de rencontres littéraires. «Une fois toute cette agitation passée, j'aimerais publier un livre pour les jeunes afin de vulgariser ces questions. Je réfléchis aussi à enquêter plus en profondeur sur certaines thématiques, comme les marges des grands distributeurs et l'impact des paiements directs. Un travail de fond est nécessaire pour avancer dans la bonne direction.» En attendant, il prévoit de s'évader cinq mois en Amérique du Sud avec sa compagne Virginie, devenue coach de vie après une carrière dans les ressources humaines, et leurs deux filles Alice et Eve. En somme, partir loin des campagnes suisses et de leurs tourments, afin de mieux les défendre en rentrant.

LILA ERARD ■

♦ D'INFOS *Faire paysan*, Blaise Hofmann, Éditions Zoé, 224 pp., 25 fr. – L'auteur sera présent au Salon du livre de Genève les 24 et 26 mars.

«Plus j'étais nomade, plus j'étais sédentaire»

Blaise Hofmann. Chez lui, l'écriture s'est affirmée avec le voyage. Et c'est en s'éloignant de ses terres d'origine que ce Vaudois de 45 ans a ressenti, avec le plus de force, ses racines. Écrivain et vigneron, il raccommode la ville avec la campagne dans *Faire paysan*, son tout nouveau succès de librairie.



Tout petit, déjà, les crayons semblent inspirer celui qui fera de l'écriture l'un de ses métiers.



Blaise, bébé, est dans les bras de sa grand-mère. Ici, il est avec ses grands-parents, sa sœur et ses cousins.

Sans ce ciel couleur pollen, on verrait le lac depuis la terrasse de Blaise Hofmann, au-delà des champs culturels qui descendent en pente douce vers Vuiffens et la découpe si reconnaissable de son châteauneuf. C'est à courte portée de vélo d'ici, à Villars-sous-Yens, dans les hauteurs de Morges, que cet homme de plume fouille ses racines terriennes.

Fils et petit-fils de paysan, parti à la ville, puis sur les routes du vaste monde, il cultive la vigne. Un hectare familial repris à son compte en 2018 : « En mars dernier, mon père et moi avons remplacé les vieilles souiches. Le parallèle avec l'écriture est assez joli, sachant que la durée de vie d'une vigne va de 20 à 40 ans. Il en va de même avec l'écriture. Elle aussi m'occupe en profondeur, c'est un travail sur le long terme. »

Avec une constance dans la qualité littéraire, Blaise Hofmann ancre ses livres dans ses expériences de vie qui sont multiples : après une enfance dans un domaine arboricole et viticole, il sera tour à tour, quand ce n'est pas tout à la fois, étudiant en lettres, voyageur au long cours, aide-infirmier en soins palliatifs, berger, journaliste, enseignant au gymnase, co-librettiste d'une Fête des Vignerons. Aujourd'hui, il est aussi père de deux filles : Eve 7 ans, Alice, 6 ans. La maman s'appelle Virginie : « Elle a ouvert un espace de soins énergétiques, de coaching pour les adolescents, organise des week-ends de féminisme sacré et va créer très prochainement un centre pour les jeunes à Apples, le village voisin. »

Plutôt du genre « introverti », selon ses dires, Blaise Hofmann s'affirme plus volontiers « à travers un livre que de vive voix. » Son dernier ouvrage, *Faire paysan*, un succès de librairie, le voit toutefois multiplier les prises de paroles. Avec force conviction, il livre ses réflexions, fines, indrôles, jamais doctrinaires, sur ce monde agricole trop souvent proche du divorce avec celui des citadins.

Quitter à « courir dans tous les sens », Blaise Hofmann peut heureusement compter sur le soutien de son père de 81 ans : « Très pédagogue, il continue de m'apprendre le métier, la taille, les travaux de la feuille et il me donne un gros coup de main. C'est un plaisir, je ne ressens pas le choc des générations, il n'y a pas de critiques. »

Transmission réussie

Et de rappeler combien, dans certains cas, la transmission d'un domaine peut engendrer de tensions et d'incompréhensions : « Les jeunes sont plus soucieux de l'écologie et privilégient parfois, à raison, une meilleure qualité de vie. Ils veulent voir grandir leurs enfants. Cela peut froter avec les parents. »

L'écrivain vigneron salue la tolérance de son père, méticuleux, mais jamais critique quant aux maladroites de son fils. Dans ses jeunes années, Blaise Hofmann ne se voyait pas du tout travailler la terre. « Je ne me souviens pas avoir dit que je serai paysan. Mon père

ne m'emmenait pas sur le tracteur et mes deux frères et moi avons suivi notre propre parcours. »

Accueillante, la ferme de Villars-sous-Yens est un lieu qui célèbre des valeurs chères à Blaise Hofmann : « Mes parents m'ont appris le sens de l'accueil et la bienveillance, des valeurs qu'ils ont pu mettre en pratique à travers leur marché à la ferme. La vente directe correspond à leur mode de vie tourné vers les autres. »

Aux yeux de Blaise Hofmann, « l'héritage immobilier du notaire est minuscule ». Il lui préfère la notion de patrimoine et de patrimoine : « Ce que je dois aux parents, à la famille, aux amis, au village natal, à la région lémanique, je suis sensible au cycle des générations et à ce qu'elles se transmettent. Les paysans me touchent. Ils ne se construisent pas tout seuls. Tu ne deviens pas paysan d'un seul coup en bourse, mais dans une continuité. »

Et d'évoquer avec émotion ses grands-parents paternels venus du canton de Berne pour s'établir à Villars-sous-Yens : « Ils ont vécu le vrai voyage. En 1937, tu pars avec deux charrs et quelques affaires et tu recommences ta vie dans un canton

où tu ne parles pas la langue. C'étaient des immigrés. »

Tempérament d'écrivain

La littérature s'est révélée au jeune paysan en dehors du cercle familial : « Mes parents se marrent toujours quand je dis qu'il n'y avait pas de livres à la maison. On n'était quand même pas dans le Tiers-Monde ! » Faut dire que mon père bossait à fond, il n'avait pas le temps pour ça. Même chose pour ma mère, paysanne, puis secrétaire à mi-temps, qui a élevé trois garçons. »

Aujourd'hui, les Hofmann sont friands de lectures : « Je leur amène souvent des livres que j'ai aimés et, chez eux, la petite pile ne fait pas long. »

En l'écriture ? « Comme pour la lecture, je ne m'y suis pas mis par imitation. Le déclic s'opère à 17 ans, avec la découverte de *Renfort*, de Blaise Cendrars. Les voyages renforcent ce « tempérament » d'écrivain, propre à cet autre Blaise des Lettres romandes. » Je me suis rendu compte que plus tu t'éloignes, plus ça travaille intérieurement. C'est alors que la région et la vie locale prennent de l'importance. »

Blaise Hofmann a décidé le sens de sa vie. Et de le vivre. Dans un canton où tu ne parles pas la langue. C'étaient des immigrés. »

la formule : « Plus j'étais nomade, plus j'étais sédentaire. »

Une petite voix résonne soudain dans la maison. Eve rentre manger pour midi. Avec sa sœur Alice, en course d'école ce jour-là, elles sont les « Deux petites malresses zen » de ce beau récit de voyage familial en Asie (bien plus en fait qu'il n'y avait pas de livres à la maison. On n'était quand même pas dans le Tiers-Monde !). Faut dire que mon père bossait à fond, il n'avait pas le temps pour ça. Même chose pour ma mère, paysanne, puis secrétaire à mi-temps, qui a élevé trois garçons. »

Aujourd'hui, les Hofmann sont friands de lectures : « Je leur amène souvent des livres que j'ai aimés et, chez eux, la petite pile ne fait pas long. »

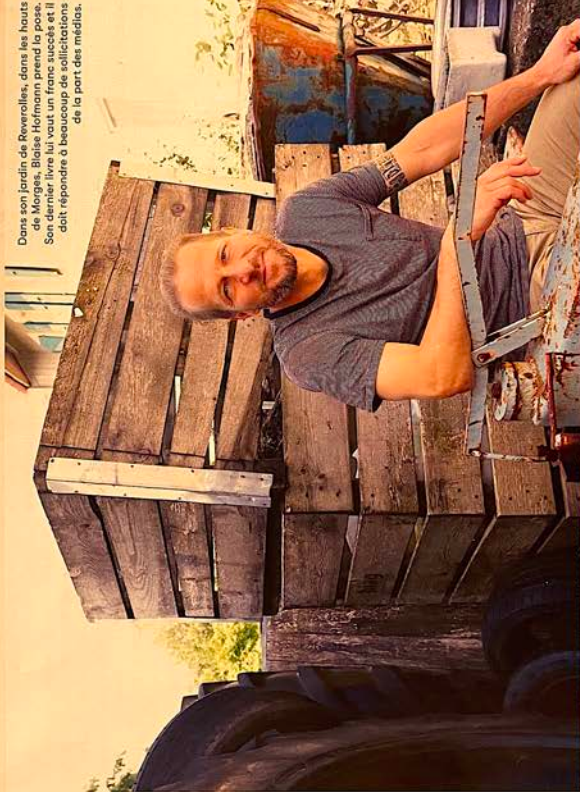
En l'écriture ? « Comme pour la lecture, je ne m'y suis pas mis par imitation. Le déclic s'opère à 17 ans, avec la découverte de *Renfort*, de Blaise Cendrars. Les voyages renforcent ce « tempérament » d'écrivain, propre à cet autre Blaise des Lettres romandes. » Je me suis rendu compte que plus tu t'éloignes, plus ça travaille intérieurement. C'est alors que la région et la vie locale prennent de l'importance. »

Blaise Hofmann a décidé le sens de sa vie. Et de le vivre. Dans un canton où tu ne parles pas la langue. C'étaient des immigrés. »

Un vrai mystère

A la naissance de leurs filles, Blaise et Virginie leur ont planté à chacune un arbre « en Amérique ». C'est le nom d'un champ de Villars-sous-Yens qui appartient à la famille. Ce lien symbolique est chargé d'histoire : celle de l'arrière-grand-père Hofmann parti au tout début du 20^e siècle aux États-Unis voir si l'herbe y était plus verte. Il en est vite revenu. « Ce serait super d'écrire sur lui, mais il n'y a rien. Un vrai mystère. »

NICOLAS VERDAN



Dans son jardin de Reverolles, dans les hauteurs de Morges, Blaise Hofmann prend la pose. Son dernier livre lui vaut un franc succès et il doit répondre à beaucoup de sollicitations de la part des médias.

02/09/24

LE NOUVELLISTE
www.lenouvelliste.ch

MONDE
ÉCONOMIE



«Je sers de passerelle entre les deux mondes»

BIODIVERSITÉ

Combattue par les milieux agricoles, l'initiative sur la biodiversité met à nouveau en évidence le fossé qui sépare la population rurale et urbaine. Auteur du livre «Faire Paysan», l'écrivain vigneron Blaise Hofmann décrypte la relation complexe entre deux mondes qui ne parlent pas le même langage. Interview.

PAR KATY ROMY



A la frontière entre agriculture et urbanité, Blaise Hofmann explore les relations entre deux mondes qui ont du mal à se comprendre, dans un livre intitulé «Faire Paysan». SIOFREDO HARO

**Votations
fédérales**
22 SEPTEMBRE 2024

Actes de vandalisme, insultes et même menaces de mort avaient entaché la campagne avant le scrutin sur les initiatives antipesticides en 2021. L'écrivain et vigneron vaudois Blaise Hofmann a mal vécu cette période. De ce malaise est né son livre «Faire Paysan», qui cherche à faire dialoguer villes et campagnes. L'initiative sur la biodiversité, qui veut obliger les pouvoirs publics à consacrer plus d'espace et de moyens à la nature, irrite à nouveau une partie du monde agricole, qui craint qu'elle ne limite fortement la production de denrées alimentaires. De leur côté, les agglomérations y sont majoritairement favorables, comme le montre le premier sondage de l'institut gfs.bern publié à la mi-août. La campagne en vue de la votation du 22 septembre a cependant commencé de manière pacifique. Blaise Hofmann estime que les relations entre ruraux et urbains sont désormais plus apaisées qu'il y a trois ans, même si les divisions persistent.

Vous avez vous-même traversé le fossé entre villes et campagnes: fils et petit-fils de paysan, vous avez vécu une quinzaine d'années en ville avant de revenir vous installer à la campagne, près de Morges (VD). Comment avez-vous vécu ces changements?

Blaise Hofmann: J'aurai toujours une sensibilité paysanne. On ne la perd pas, lorsqu'on a grandi dans une ferme. J'ai encore des cousins paysans, j'exploite un hectare de vigne. J'ai été mouton-

nier. J'ai beaucoup écrit sur la ruralité. Donc, le lien avec le monde agricole est là, mais je sais que je n'en fais plus partie, parce que j'ai vécu en ville, parce que j'ai étudié à l'université, que je fais un autre métier. Aujourd'hui, je suis écrivain vigneron. Je suis ainsi à mi-chemin entre la ville et le milieu agricole. Je me suis rendu compte que mon malaise était en fait une richesse. Ma position permet de servir de passerelle entre les deux mondes.

Dans votre livre «Faire Paysan», vous parlez du fossé qui sépare les villes et les campagnes comme du «nouveau röstigraben». A partir de quand la campagne et la ville ont-elles commencé à moins se comprendre en Suisse, selon vous?

Je dirais que 1996 est une année charnière. La crise de la vache folle fait rage et provoque une crise de confiance parmi les consommateurs, inquiets de la transmission de cette maladie bovine à

paysage. Cela produit un changement radical dans la perception de l'agriculture.

Pour quelles raisons?

D'un côté, les personnes qui ne sont pas du métier se disent que ce sont elles qui financent l'agriculture avec leurs impôts. De l'autre, les paysans ont l'impression de perdre une partie de leur légitimité, de leur dignité. Dans leur esprit, ils ont fait ce métier pour nourrir la population et pas pour être des jardiniers du paysage. Cela crée des tensions entre les agriculteurs et les autres.

A vos yeux, qu'est-ce qui divise ces deux mondes?

Il n'y a plus que 2% de la population qui travaille dans l'agriculture. On a ainsi perdu le lien direct. On vit à proximité des agriculteurs, mais on ne connaît pas forcément leur métier. On n'a pas forcément un ami agriculteur qui peut nous l'expliquer. Résultat: les citadins ne comprennent pas la réalité des agriculteurs et vice versa.

On constate même cet éloignement dans le langage. Par exemple, le paysan va parler de terroir et le citadin de circuit court, un terme qui agace les agriculteurs. On parle de la même chose, mais on n'a pas les mêmes codes.

Vous avez rencontré beaucoup d'agriculteurs qui fournissent des efforts pour rendre leur exploitation plus durable. Cela n'est-il pas suffisamment remarqué en ville?

Effectivement, les citadins ne voient pas les efforts de l'agriculture en matière d'écologie. Un virage écologique a été amorcé depuis 30 ans. Certes, le changement est trop lent, mais de nombreux pas en direction de plus de durabilité ont été faits.

De plus en plus de produits phytosanitaires sont interdits, ou alors on les uti-

lise plus parcimonieusement. Il existe déjà des terres dévolues exclusivement à la biodiversité.

Beaucoup d'exploitants cultivent certaines de leurs parcelles en bio, sans pour autant détenir le label. Des haies sont re-

«Il ne faut pas oublier que le poids de la tradition est particulièrement présent dans le travail de la terre, car il est lié au respect des anciens.»

plantées, l'agroforesterie est développée, associant des arbres et des cultures pour mieux protéger les sols.

Il faut toutefois expliquer ces initiatives en faveur de l'environnement aux gens qui ne sont pas du métier. Les agriculteurs pourraient davantage communiquer, vulgariser, et les citadins devraient être plus curieux, ne pas seulement aller à la campagne pour pratiquer le sport et être tranquilles.

Les autres, les agriculteurs qui campent sur leurs positions et ne veulent pas changer, ont-ils encore un avenir?

Cette agriculture-là est déjà en train de disparaître. Il y a des résistances, mais elles se trouvent surtout chez les anciens. Comme dans tous les métiers, il y a des gens qui innoveront, qui aimeront prendre des risques et d'autres qui craignent le changement.

Il ne faut pas oublier que le poids de la tradition est particulièrement présent dans le travail de la terre, car il est lié au respect des anciens. Si on change de pratique, on a parfois l'impression de leur manquer de respect.

SWISSINFO

«Les citadins ne voient pas les efforts de l'agriculture en matière d'écologie.»

L'homme. Cette année-là, une grande manifestation paysanne est également réprimée par la police à Berne.

Mais surtout, le peuple accepte en votations fédérales une nouvelle politique agricole, qui consacre le système des paiements directs [des contributions versées aux agriculteurs en échange de prestations fournies dans l'intérêt général].

Les paysans ne sont plus uniquement ceux qui nourrissent la population, mais aussi ceux qui entretiennent le

L'Alsace, 23 avril 2023, par Jacques Lindecker.

LE GOÛT DE LA TERRE

Entendez-vous dans vos campagnes

Revenu vivre dans le village de son enfance dans le canton de Vaud, en Suisse, l'écrivain-voyageur Blaise Hofmann est parti à la rencontre d'anciens et nouveaux paysans pour leur dire son attachement et sa reconnaissance, pour raconter un monde qui meurt et qui renaît à la fois. Bouleversant et puissant.

Blaise Hofmann, fils et petit-fils de paysans, est revenu vivre à la campagne. Lui qui a voyagé dans le monde entier, qui est étiqueté au village comme un gars de la ville (un « individu louche, fourbe, paresseux et hors-sol »), est parti à la rencontre de dizaines d'anciens et de nouveaux exploitants agricoles (des fils de... ou des débutants dans la branche) qui pratiquent envers et contre tout ce qu'il appelle « le plus vieux métier du monde ».

C'est un monde qui se meurt, personne ne s'émeut lorsqu'une ferme met la clé sous la porte, « ce n'est pas comme l'implantation d'une antenne 5G, la délocalisation d'une école ou la fermeture d'un bureau de poste », s'indigne l'auteur. « Tout un pan du monde paysan est en train de s'évanouir – des gestes, des odeurs, des bruits, des goûts, des savoir-faire, des savoir-être – et on se comporte comme si rien n'avait changé, comme si rien ne changera jamais. » Ah ça, on les apprécie en image d'Épinal, les paysans, « on dit qu'ils font partie de notre identité, ils sont l'âme du pays ». On les adore quand ils se mettent au bio, mais on continue à faire ses courses au supermarché.

Mais on les déteste pour leur appétence pour les pesticides, pour leur incapacité à se remettre en cause, le paysan serait « rustre, lourdaud, réactionnaire, pollueur de sols et tortionnaire d'animaux ». On aime à croire qu'ils se gavent de subventions publiques. Même si on sait qu'une bonne partie des exploitations court à sa ruine, que le taux de suicide dans le métier est affolant, on pense au final que, globalement, leur situation « ne doit pas être si grave, que des politiciens sont à leur chevet, des dirigeants agricoles prennent leur situation en main... »

Travailler plus pour gagner moins

Mais non. Comme le résume ironiquement un de ces interlocuteurs, un jeune : « Faire paysan, c'est travailler plus que tout le monde et gagner moins que tout le monde pour nourrir des gens qui croient qu'on les empoisonne ». Et plus cette situation empire – pour la plupart des exploitants –, plus ces derniers répondent « par un silence opaque » entrecoupé de coups de gueule. Les paysans en veulent « aux acteurs visibles » : les journalistes, les antisémites, les



Blaise Hofmann. © Roman Lusser Zoé

écologistes ; et ils continuent de manger dans la main des « acteurs de l'ombre » - groupes agrochimiques, agro-industriels, grand distributeurs. » Et l'État dans tout ça ? Il « laisse faire et se comporte vis-à-vis des paysans comme un père indigne. Souvent absent, il se contente de leur distribuer de l'argent de poche et ne daigne se montrer que pour sauver les meubles quand le

mal est fait : gel, sécheresse, inondation. »

Pour autant, ce monde ne disparaît pas sans se débattre. L'auteur fait parler ces entrepreneurs de l'agriculture, ceux qui « ont compris les règles du système en vigueur et travaillent pour y trouver leur place, à répondre aux attentes de la population, en inventant une nouvelle manière de faire. » L'enquête-témoignage de

Blaise Hofmann fait œuvre littéraire : à la précision des chiffres répond l'humanité du texte. Aux constats solidement argumentés répond une tendresse et une poésie bouleversantes. Parfois réquisitoire, parfois plaidoyer, sans maniérisme, *Faire paysan* rappelle puissamment que « la terre, le végétal, l'animal ne constituent pas une industrie comme une autre. [...] Il ne s'agit pas d'un métier de financiers, de communicants, d'ingénieurs. » Si la vocation première de l'agriculteur est de nourrir la population, « il figure parmi les derniers êtres humains modernes à savoir lire un paysage. » Même si le paysan est souvent loin du stéréotype idéal, « romantique, anachronique, fantasmagorique », il demeure en lui « quelques miettes de ce trésor qui est passé de main en main ces 10 000 dernières années, quelque chose d'infiniment précieux, indicible, qu'on appellera ici, par commodité : le goût de la terre. »

Jacques LINDECKER

LIRE « Faire paysan », Blaise Hofmann, éditions Zoé, 224 p., 18 €.

ET AUSSI « Des hommes libres » de James Rebanks (éditions des Arènes, 368 p., 22 €), le portrait par un berger, fermier de père en fils, de trois générations de paysans dans le Nord-Ouest de l'Angleterre.

Agri-Hebdo, 24 mars 2023, par Pierre-André Cordonnier.

ESSAI

Faire dialoguer ville et campagne

Pierre-André Cordonnier

Blaise Hofmann a publié *Faire paysan* aux Editions Zoé, une invitation à combler le fossé qui s'est créé entre les citadins et les paysans.

Réconcilier la ville et la campagne, les citadins et les paysans, tenter d'inaugurer un dialogue entre ces deux camps qui trop souvent se calfeutrent dans leurs certitudes, Blaise Hofmann est peut-être bien placé pour le faire, lui qui dit se retrouver entre la chaise et le botte-cul. Fils et petit-fils de paysan qui a quitté la terre, fait des études de lettres et voyagé avant de revenir vivre à la campagne, l'écrivain a le syndrome de l'imposteur face aux agriculteurs, lui qui est vu comme un citadin, même s'il soigne une vigne d'un hectare avec son père dans la région de Morges.

De fait, l'auteur de *Faire paysan* avoue son penchant pour les idées qui fleurissent dans les milieux alternatifs, partage les craintes des urbains face à la chimie. L'agriculture ne peut plus suivre la voie industrielle, celle que nos sociétés ont promue à tout va. Mais Blaise Hofmann se sent proche des paysans, comprend la complexité de leurs tâches et du contexte dans lequel ils évoluent.



La sensibilité de Blaise Hofmann à l'univers paysan remonte à son enfance.

ROMAN LUSSEUR

Lucide, il est conscient que bien des expériences alternatives dont les citadins sont friands ne résoudront pas les problèmes de la production alimentaire. D'ailleurs il ne prétend pas lui-même offrir des solutions. Il regrette toutefois l'esprit de victimisation de nombreux paysans, la peur ou le refus de recevoir des «leçons» de ces citadins qui n'y connaissent rien. «Ils devraient être moins susceptibles. Critiquent certaines pratiques ne revient pas à remettre en cause leur existence ni tout ce qu'ils font. Parfois un mot mal reçu suffit à rompre la confiance.»

Plus de reconnaissance

Mais Blaise Hofmann n'élude pas non plus les travers de la société, dont les journalistes et leur goût pour les reportages faciles exaltant tel retour à la terre, telle initiative bucolique, ou donnant complaisamment

dans la dénonciation de scandales. «Ceux qui pratiquent le métier le plus vieux du monde, un métier digne qui nous nourrit, méritent davantage de reconnaissance.» L'Etat en prend aussi pour son grade, qui, nous citons, «laisse faire et se comporte comme un père indigne. Souvent absent, il se contente de distribuer l'argent de poche et ne daigne se montrer que pour sauver les meubles, quand le mal est fait.»

Le syndrome de l'imposteur, c'est aussi douter, s'interroger: «Je ne veux pas être jugeant. En pouvant défendre les deux manières de penser, je souhaite bousculer un peu le lecteur». Les choses changent, constate-t-il. Là une manchette du *Courrier* qui relate la prise en compte du bilan carbone sur les exploitations, ici une politique agricole qui promet une vision plus globale.

Retours positifs

Le livre embrasse largement les problématiques agricoles. Outre les conversations avec sa famille ou ses voisins côté campagne, et ses fréquentations côté ville, l'auteur, qui a publié une dizaine d'ouvrages, s'est documenté, est allé à la rencontre de nombreux paysans, entrepreneurs traditionnels ou alternatifs.

Le désir de ce livre remonte loin, mais l'élément déclenchant a été les initiatives anti-pesticides en 2021. Blaise Hofmann a constaté le fossé qui séparait ville et campagne. Suite à la publication de *Faire paysan*, l'auteur est invité sur les fermes ou lors d'événements, comme le Salon du livre à Genève, contribuant, peut-être, à un meilleur dialogue. «Les retours sont positifs. Je me suis fait engueuler une seule fois sur un malentendu, et encore, la conversation s'est bien terminée, avec une invitation à la clé.»

Payot-Magazine, mars 2023, par Maxime Roch.



Faire paysan, B. Hofmann, Zoé

Blaise Hofmann a déjà démontré son talent pour raconter le monde paysan. On se souvient d'*Estive* qui nous transportait dans la peau d'un berger suisse le temps d'un été. Cette fois, c'est tout le monde agricole que l'auteur tente d'explorer.

Il mène l'enquête pour comprendre pourquoi un tel écart se dessine entre «ceux des champs» et «ceux des villes». Édifiant pour tous les citoyens et citoyennes suisses.

Maxime Roch, Payot Sierre

Utile retour à l'écurie

REVEROLLE

Fils d'agriculteur, Blaise Hofmann se penche sur une profession soumise à rude épreuve à la façon d'une enquête littéraire judicieuse.

Villars-sous-Yens, son église, son abbaye, son restaurant et ses tracteurs. Sur le parvis de la ferme, l'écrivain Blaise Hofmann y a vécu une enfance heureuse, avant de devenir un intellectuel de la ville, même s'il est établi à deux pas, à Reverolle, et qu'il est revenu s'occuper de la vigne familiale.

S'il dit avoir eu l'idée de ce livre «Faire paysan» pendant les votations fédérales contre les pesticides, en 2021, où la profession était montrée du doigt, Blaise Hofmann le conduit comme une enquête qui croise le chemin de plusieurs agriculteurs, vocation désormais multiple – et parfois antagoniste – entre les adeptes d'un certain classicisme, ceux convertis au bio contre toute autre option ou enfin des nouveaux venus qui voient le métier avec une approche associative et surtout coopérative.

Contrairement aux idées reçues et véhiculées sur les slogans, ce qui les relie semble une évidence: le respect de la terre et une prise de conscience qu'on ne leur accorde pas suffisamment sur le plan de

l'environnement. L'agriculteur souffre à chaque votation qui le concerne, les remporte, mais conserve certaines blessures à l'issue des scrutins.

I Bel hommage

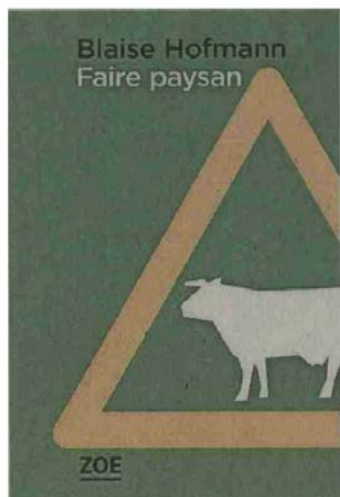
S'il dépeint certains trayers, dénonce une bureaucratie trop lourde, des suicides aussi, il ne faut cependant pas croire que le livre de Blaise Hofmann n'est que pessimisme. Il pose des questions, se demande s'il sera possible de réconcilier ville et campagne – ce qu'il souhaite – mais rend surtout un bel hommage à sa famille et à tous celles et ceux qui «font paysans», nourrissent le monde, mais également la vie locale en étant souvent les plus actifs au village. Un message d'espoir, en somme, tant la profession est essentielle, comme le bon sens qui la caractérise.

C. Jot.



La Liberté & Le Courrier, 4 mars 2023, par Thierry Raboud.

Fiertés paysannes



Blaise Hofmann » La couverture reprend le panneau de signalisation d'Estive (2007), récit d'apprentissage à hauteur de mouton, mais cette fois en version bovine. Car Blaise Hofmann, au patronyme prémonitoire, quitte ici l'alpage pour ouvrir la porte des exploitations agricoles où il rencontre celles et ceux qui travaillent la terre pour nous nourrir.

«Qu'est-ce qu'il nous prépare, le fils Hofmann? Un bouquin sur les paysans alors qu'il ne sait ni traire, ni semer, ni faucher?» Plutôt un essai, nourri de rencontres, de méditations personnelles, de considérations politiques et de reportages de terrain, pour tenter d'enjamber le fossé qui se creuse entre ville et campagne, entre exploitants dépendants aux pesticides et consommateurs exigeants mais inconséquents. Convoquant une large documentation, qui va des *Paysans* de Balzac à *Petite brume* de Jean-Pierre Rochat en passant par les *Chroniques d'une paysanne* de Sylvie Bonvin-Sansonnens, l'écrivain-voyageur revenu à la terre compose un portrait nuancé du paysage agricole suisse, de ses suicides et de ses élans, de ses loyautés et de ses fatalités, de ses résistances et de ses réinventions. Un vibrant appel à la réconciliation, parfois lyrique, et tenu, comme toujours chez l'auteur, par l'expression d'une vive sensibilité. » **THIERRY RABOUD**

» **Blaise Hofmann, Faire paysan**, Ed. Zoé, 224 pp.

Le journal de Cossonay, mai 2023, par Cosette Haenny.



TROUVEZ OU COMMANDEZ CES LIVRES AU KIOSQUE DU CHÂTEAU À L'ISLE OU À LA GRANGE AUX LIVRES À LA CHAUX



Blaise Hofmann sera le 31 mai à la Grange aux livres à La Chaux !

Un livre de réflexion, d'interrogations et de rencontres. Un livre écrit par un fils de paysan qui, de retour au village pour y vivre, a senti le fossé creusé entre ville et campagne, entre consommateurs et producteurs. Pour instaurer un dialogue, Blaise Hofmann revient sur l'évolution du monde paysan depuis la guerre. Les changements furent immenses et difficiles à vivre. Actuellement, le consommateur est plus sensible à la qualité de sa nourriture, à sa santé, au bien-être des animaux. Et le paysan est parfois la cible de tous les maux. Pour lui tout a changé, le prix du lait, les règlements, les paiements directs liés à des exigences. La technologie aussi l'a éloigné de sa terre. Bref, il y a dans ce livre, l'occasion de faire le point et de trouver comment concilier notre monde basé sur le profit et la protection de la nature. C'est aussi un chant d'amour pour ce si beau métier. Notez que mercredi 31 mai à 20h, Blaise Hofmann vient parler de son essai à la Grange aux Livres à La Chaux. Rendez-vous dès 19h30!

COSETTE HAENNY-BAILLOD,
LA GRANGE AUX LIVRES, LA CHAUX

«Faire paysan», Blaise Hofmann, Editions Zoé, 2023

INTERVIEW DE BLAISE HOFMANN
EN MARGE DE LA PARUTION DU LIVRE « FAIRE PAYSAN »

« La campagne est aussi une
magnifique école de liberté »

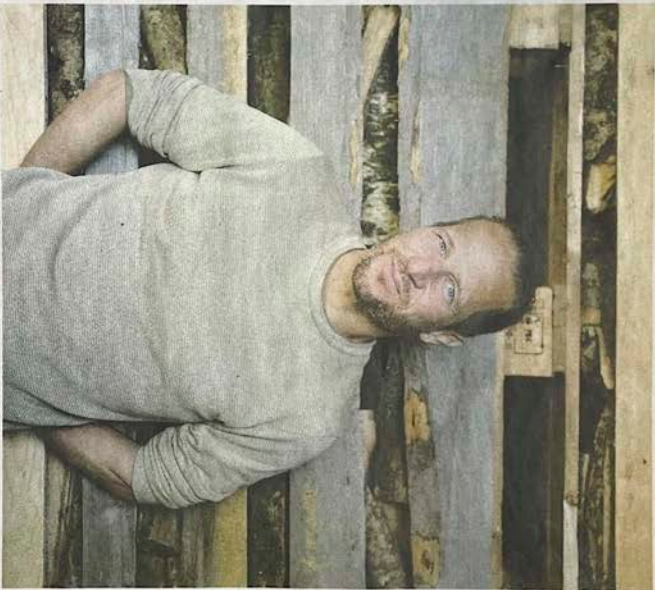
LA CHAUX Ce dernier pour du moins de mai, Coester Hienmy avait invité Blaise Hofmann à La Grange aux livres, pour venir parler de son dernier livre « Faire paysan ». Sorti en mars, il connaît un incontestable succès. Source passionnante, suivie par un nombreux public attentif, concertée, l'occasion pour nous de poser quelques questions à l'auteur.

Blaise Hofmann, vous le dites à plusieurs reprises, vous vous sentez «entre deux», fils de paysans ayant fait des études universitaires et menant une carrière d'écrivain. Comment ont réagi les paysans que vous avez interviewés pour élaborer votre livre? Se sont-ils sentis compris par un «bobos» de la ville?

— J'emploie aussi dans ce livre mon point de vue d'ex bobo urbain (j'ai vécu 15 ans d'Lausanne), mais j'ai tout de même grandi dans une ferme active, j'ai été montonnier, j'exploite depuis cinq ans un hectare de vigne... Tous les paysans cités ont eu un droit de réécriture et ont reçu le livre avant publication. Même le paysan avec lequel je me suis éclaté dans le chapitre 2 à propos du glyphosate, ma lu et envoyé un touchant message, exprimant qu'un maximum de gens lisent ce livre.

Les retours que vous avez eus après la parution de «Faire paysan» ont-ils modifié votre manière de penser?

— Je me suis aperçu que la situation suisse est finalement très similaire à celles vécues par les paysans français ou belges. J'ai surtout compris que l'agriculture est une vraie profession, que l'agriculture est la population. Et puis, que des choses progressent, comme la question des marges – que je considère comme scandaleuses – que gagnent Coop et Migros sur le dos des petits producteurs, et surtout sur leur manque de transparence.



Avez-vous eu des réactions hostiles? Vous a-t-on insulté?

— Une seule fois, mais avec respect, dans une librairie militante, dans l'après-midi à Fribourg, près de l'école, un espèce radical qui m'a planté du bout des doigts dans le «lancien monde paysan».

Les réactions émotionnelles fortes viennent-elles surtout de femmes, de paysannes ou d'ex-paysannes ayant fui le monde rural?

— Lors de la soirée à La Chaux, la

réaction d'une fille de paysans était révélatrice d'une situation qui, heureusement, a évolué. La séparation des tâches en fonction du genre, l'école, d'agriculture pour les hommes, l'école ménagère pour les femmes. Le bétail, les grandes cultures et le tracteur pour les premiers, les petits animaux, le potager, les tâches secondaires, des femmes qui ne cotisent pas, ne touchent pas de sa-

laire, ne sont pas propriétaires, etc. Ville-campagne, un dialogue de sourds?

— Oui, c'est le point de départ de ce livre: le débat stérile lors des votes en 2021. Mais j'ai l'impression que la pandémie et la guerre en Ukraine sont en train de changer la donne. De plus en plus de citadins s'écartent aussi à la terre, et contrairement à ce qu'on entend, les con-

(Suite de la page 39) On assiste aujourd'hui à un engouement pour le retour à la terre de celle et ceux souhaitant échapper à l'engrenage du toujours plus et toujours plus vite de la société urbaine. Ces nouveaux ont-ils pu tirer un rayon de l'éclair de ceux qui étaient allés élever des moutons dans le Larzac dans les années 70?

— Je ne suis pas certain que le «faites labourer par la guerre» du Larzac ait été un échec: on en parle encore! Aujourd'hui, ces initiatives d'agriculture alternative (micro-ferme, micro-maraîchage, etc.) sont audacieuses, collectives, enthousiasmantes. Elles sont les laboratoires de l'agriculture de demain, mais on ne changera pas l'agriculture sans les agriculteurs. La solution doit se trouver quelque part entre ces pratiques «de niche» et l'agriculture majoritaire, qui touche des paiements directs, qui occupe 99,9% des surfaces cultivées.

L'agroécologie peut-elle jeter un pont entre le monde des paysans et celui des citadins? Aider à renouer le dialogue?

— Peut-être un peu, mais il ne s'agit pas d'une politique agricole. Tous les paysans n'ont pas la fibre sociale, pédagogique. Plus essentiellement, à mon avis, sont les projets de sensibilisation dans les écoles primaires.

Vous dites dans votre livre que «grandir dans une ferme est un cadeau». Le pensez-vous toujours et est-ce ce cadeau que vous avez voulu faire à vos filles en revenant à la terre?

— Clairement. Du moins, jusqu'à 16 ans. Oui, les voir aller à l'école tous les jours à pied, sans adultes, les voir jouer dans le jardin, s'épanouir dans la ferme des grands-parents, à Villars-sous-Yver. La campagne est aussi une magnifique école de liberté.

Paysan, signez-vous même combi?

Les signez-vous ont une image plus positive auprès de la population. C'est en partie dû au fait qu'ils assument, toutes les étapes de la production, jusqu'au contact avec le consommateur, qu'ils ont aussi dû développer des compétences relationnelles, et que leur produit est fortement valorisé socialement et économiquement.

Le livre a-t-il atteint son but qui est peut-être de donner un éclairage sans ombres du monde paysan?



Lors de son passage à La Chaux, Blaise Hofmann avec Coester Hienmy, l'ame de la librairie Grange aux livres.

lever le matin? L'homme de la terre ou l'écrivain voyageur?

— C'est plutôt le rire de nos filles, puis tout ce qu'il reste à découvrir.

PHOTO DE LA PAGE 39: ROMAN URSER

Le but n'est surtout pas de donner des leçons, des solutions, mais de décrire les différents visages de l'agriculture, leurs enjeux quotidiens, avec nuances de transcrire aussi les durs des petits producteurs et des consommateurs, de comprendre qu'ils feraient mieux de s'entendre, de lutter ensemble... contre les véritables bourreaux de l'agriculture: l'agro-industrie, l'agrochimie, la grande distribution, etc.

Vous a-t-il permis de faire le point avec vous-même?

— Oui, peut-être, je crois que ce livre est finalement aussi un hommage à mes quatre grands-parents paysans, tous décédés.

Avez-vous le sentiment d'être devenu un porte-parole?

— Un peu trop à mon goût. On m'invite en Belgique, en France, dans des librairies, des fermes, pour parler d'agriculture, moi qui ne suis ni spécialiste, ni paysan. Mon unique but est de faire réfléchir, de donner de l'information, mais surtout de l'émotion, de lancer des discussions, de renouer le dialogue.

Le livre que vous décrivez dans les dernières pages a-t-il une dimension éthico-civique?

— Après 200 pages, c'est vrai que j'ai peut-être exprimé mon empressement paysanne de manière un peu trop lyrique (rire).

Qui est-ce qui vous fait vous

BLAISE HOFMANN

« JE SOUFFRE D'UN GRAND SENTIMENT D'URGENCE »

Après avoir parcouru le globe, Blaise Hofmann a un jour décidé de retourner vivre à la campagne, près de son village d'enfance, Villars-sous-Yens. Là, entre culture de la vigne et écriture, il s'est replongé dans son histoire familiale paysanne. Dans son dernier roman, *Faire Paysan* (Éd. Zoé), il s'interroge sur la pérennité de ce métier essentiel, arrivé à un tournant de son existence. Rencontre avec un amoureux de la terre et des horizons lointains.

PROPOS RECUEILLIS PAR CLÉMENTINE FITAIRE

Planète Santé: Fils et petit-fils de paysan, vous dédiez votre dernier roman à ce monde agricole et en tirez un constat assez dur. Le milieu rural, aujourd'hui confronté à de nombreux défis, peut-il encore s'adapter ?

Blaise Hofmann: L'idée de ce livre était d'abord de dessiner la situation actuelle, avec tous les enjeux de notre culture contemporaine. Il y a de plus en plus de complexité dans ce monde agricole, que ce soient la paperasse, la dépendance vis-à-vis de la grande distribution, l'agrochimie, l'agroalimentaire, le réchauffement climatique... Je ne voulais pas faire l'impasse sur ces problématiques, ni proposer un tableau idéalisé de la campagne. Mais malgré tout, je souhaitais un livre optimiste. J'ai l'impression que beaucoup de changements positifs sont apparus depuis la pandémie, la crise en Ukraine, la prise de conscience du défi écologique. Tout cela va accélérer l'évolution de l'agriculture.

Pensez-vous que le monde paysan d'un côté et notre société d'hyper-consommateurs de l'autre peuvent se réconcilier ? Ce sont deux visions très différentes de la société, mais je crois que des retrouvailles

entre consommateurs et petits producteurs peuvent et doivent avoir lieu. C'est même la seule option pour relever

bougent pour proposer des alternatives. C'est à la population de choisir à quoi ressemblera l'agriculture de demain.

Ceux qui nous nourrissent font un métier essentiel. Sont-ils encore trop souvent victimes d'un manque de reconnaissance ?

Cette idée est centrale dans *Faire Paysan*. J'ai grandi dans ce milieu, puis j'ai pris mes distances, donc j'ai un point de vue à mi-chemin, je n'ai aucune certitude. Mais en effet, la question de la reconnaissance est un grand questionnement : pourquoi les personnes qui nous nourrissent sont-elles aussi mal vues ? Même si les perceptions sont en train de changer, les dernières décennies ont maltraité ce métier. Les responsabilités sont certainement partagées mais il faut remettre de la dignité dans cette profession.

Comment ces réflexions impactent votre rapport à l'alimentation ?

Au quotidien, j'essaie de respecter ces trois bases : local, de saison et, si possible, bio. Mais je ne suis pas exemplaire, encore moins du point de vue diététique. J'aime le chocolat, le vin, le gras... Le côté rituel, social, de l'alimentation est

En un mot...

Une personne qui vous inspire ?
Mes parents.

Ce qui vous donne le sourire instantanément ?
Mes filles.

Un mantra, une citation que vous aimez ?
Le silence entre les citations.

Un rêve ?
Pouvoir encore voyager avec ma petite famille en Amérique du Sud et en Afrique.

tous les défis actuels. Autour de chacun d'entre nous, il y a de la vente directe, de jeunes agricultrices et agriculteurs qui se

très important pour moi. Un bon repas et ses excès sont parfois nécessaires pour le vivre ensemble !

Le goût pour les bonnes choses passe-t-il aussi par l'éducation ?

Oui, absolument. J'ai eu la chance de grandir dans une ferme en activité. Durant mon enfance, les trois quarts de ce que je mangeais venaient de la ferme ou du village. Savoir reconnaître les produits, les cultiver, mais aussi renouer avec la terre, avec le paysage agricole, cela s'apprend dès le plus jeune âge. Les choses évoluent aussi de ce côté-là. Dans l'école de nos deux filles de 6 et 7 ans, il y a un carré potager, des cours de cuisine et de dégustation, des visites de fermes... L'éducation est selon moi tout aussi importante que les décisions économiques et politiques autour de l'agriculture.

L'alimentation est le pilier d'une bonne hygiène de vie. Quel est votre rapport à la santé ?

Ce n'est pas quelque chose qui me préoccupe vraiment au quotidien. J'ai conservé des restes de mentalité paysanne : les agriculteurs ne sont pas les meilleurs consommateurs de soins, ils vont souvent chez le docteur quand c'est trop tard. Je suis un peu pareil... Je suis un très bon client pour l'assurance maladie : je paye mais je ne coûte rien au pays !

Quelle définition donneriez-vous d'« être en bonne santé » ?

C'est la liberté, c'est avoir l'énergie d'être vraiment vivant. C'est continuer de vivre au rythme que l'on souhaite. La santé, c'est la base. Au poker, on pourrait dire que c'est la mise de départ ! Il n'y a qu'à regarder autour de soi pour s'apercevoir assez vite de la chance que c'est d'être en bonne santé.

On parle souvent de l'écriture pour ses vertus thérapeutiques. Êtes-vous d'accord avec cela ?

Oui, d'une certaine manière, l'écriture peut soigner, notamment au travers des ateliers d'écriture thérapeutique qui émergent de plus en plus. Dans

certains moments de la vie, poser les choses sur le papier permet d'y voir plus clair. Personnellement, je suis dans une démarche artistique plus que thérapeutique, mais je m'aperçois malgré tout qu'écrire me fait du bien. L'écriture est comme une pause. C'est tout le contraire de ce qui est prôné par la société. L'écriture, c'est l'éloge de la lenteur, de la distance, de la nuance.

BIO EXPRESS

2 avril 1978

Naissance à Morges.

2001

Obtient sa licence de Lettres à l'Université de Lausanne.

2001-2003

Entreprend un long voyage en solitaire en Asie et en Afrique.

2008

Obtient le Prix Nicolas Bouvier pour son roman *Estive* (Éd. Zoé).

2018

Quitte Lausanne et reprend une petite vigne familiale à Villars-sous-Yens.

2021

Sortie de son récit *Deux petites maîtresses zen* (Éd. Zoé), qui raconte un voyage familial en Asie.

2023

Sortie de son dernier roman, *Faire Paysan* (Éd. Zoé).

Cet éloge de la lenteur, on le retrouve aussi dans les voyages. Que vous ont-ils apporté dans votre vie ?

En voyage, on est obligé de sortir de sa zone de confort, d'aller à la rencontre des gens, de nous confronter à nous-mêmes. Les voyages ont été comme une école de la vie, de mes 17 à mes 30 ans.

Après avoir sillonné le monde, j'essaye aujourd'hui de retrouver les mêmes émotions ici, là où sont mes racines.

Vous avez travaillé dans une unité de soins palliatifs, qu'en avez-vous retiré ?

C'était une expérience bouleversante. J'ai été aide-soignant pendant six mois à la Fondation Rive-Neuve, qui était alors encore à Villeneuve (*elle se trouve aujourd'hui à Blonay*, ndlr). Paradoxalement, j'ai trouvé que tout y était harmonieux. On avait le temps de parler, d'accompagner les patients de façon personnalisée. C'est intéressant de voir comment les gens, leurs proches, affrontent cette mort que la société met de côté. Malgré toutes les souffrances, il y a eu des moments vraiment très beaux et j'ai toujours une pensée pour les fantastiques équipes infirmières qui continuent à faire ce travail.

Cette expérience a-t-elle nourri vos réflexions sur votre propre finitude ?

Oui, je souffre maintenant d'un grand sentiment d'urgence. Je ne refoule pas cette finitude. Il faut vivre dans le présent, il faut « cueillir le jour », comme dit l'adage.

Vous avez repris une exploitation de vignes il y a cinq ans, dans votre village d'enfance, au-dessus de Morges. Ce métier, avec toutes ses contraintes, est-il une source de stress ?

Je suis d'un naturel assez anxieux, mais je n'ai qu'un seul hectare à gérer, donc ça reste peu. Je dirais même que c'est plutôt le contraire : quand je suis dans les vignes, tout s'apaise.

Le sport est-il aussi un moyen pour vous de garder un équilibre ?

Oui, absolument. J'ai une base hyperactive et j'ai besoin d'aller courir régulièrement pour évacuer le trop-plein du quotidien. C'est devenu comme une nécessité. Ça me permet de compenser les nombreuses heures que je passe assis devant mon ordinateur. Courir, c'est comme une méditation, une transe, c'est un moment où je m'oublie complètement. Au retour je vois vraiment plus clair. ●

La Feuille de chou (Paysannes vaudoises), été 2023.

EDITO D'UNE PERSONNALITÉ BIEN CONNUE DE CHEZ NOUS

Chères Paysannes vaudoises,
Et bien. Si l'on m'avait dit qu'un jour, vous me proposeriez d'écrire dans les colonnes de votre Feuille de chou.

Une «feuille de chou», dans le jargon journalistique, c'est un «magazine de faible intérêt», termes peu flatteurs qui rappellent les expressions «bête comme chou», «être dans les choux.» Moi, j'aime bien les choux. Choux rouges, choux blancs, choux frisés, et même choux de Bruxelles (malgré toutes les mauvaises décisions prises là-bas pour l'agriculture européenne). La feuille de chou a en outre des vertus. Appliquée en compresse, elle est cicatrisante, calmante et tonifiante. Tout comme votre vénérable association.

Les Paysannes vaudoises, pour tout vous dire, font un peu partie de mon ADN. C'est ma tante «Toinon», Antoinette Gavillet de Peney-le-Jorat, qui en fut la présidente il y a vingt ans; elle qui a œuvré ensuite pour le service traiteur. Et quel plaisir de la retrouver en 2019 sous la grande tente «Terre vaudoise», près de l'arène de la Fête des Vignerons, pour savourer quotidiennement – comme un rituel cicatrisant, calmant et tonifiant – de sensationnels saucissons en croûte servis sur leur lit de lentilles.

En écrivant ces mots, j'ai également dans la bouche un goût de «merveilles», ces délicieux beignets que nous cuisinait «grand-maman Juliette», paysanne à Vulliens. Pour peu, j'entendrais la voix de «la Liseli», mon autre grand-mère, paysanne à Villars-sous-Yens, elle qui frappait tous les jours à notre porte, à 13 heures sonnantes, pour savoir quel coup de main elle pouvait encore donner, à la vigne, au potager, à 75 ans passés.

«Mes» paysannes vaudoises, c'est tout cela, un monde que je n'ai pas envie d'oublier... c'est aussi heureusement une nouvelle génération d'agricultrices! Non, pas des épouses de. Pas des ménagères de Marcellin ou Grange-Verney. Non. Des cheffes d'exploitations qui perpétuent l'esprit des paysannes qui, en 14-18, délaissées par leurs soldats de maris, avaient prouvé qu'elles étaient capables de s'en sortir toutes seules. L'esprit d'Augusta Gillibert-Randin et de toutes celles qui ont fondé votre association.

Aujourd'hui, les jeunes agricultrices ont définitivement tourné le dos à une époque où l'un des objectifs principaux de l'agriculture était d'avoir un fils; où si une femme souhaitait devenir paysanne, elle devait épouser un paysan; où beaucoup de filles d'agriculteurs, ne voulant revivre ce qu'avait vécu leur mère, quittaient leur ferme; une époque où la seule option pour exister vraiment en tant qu'agricultrice était de figurer sur le Calendrier des femmes paysannes; une époque presque révolue.

Presque révolue parce qu'aujourd'hui encore, en Suisse, seuls 7% des chefs d'exploitation sont des femmes (une statistique à revoir à la baisse, puisqu'il n'est pas rare qu'un paysan à la retraite – qui ne reçoit donc plus de paiements directs –, choisisse de «remettre le domaine» à son épouse, pour autant qu'elle soit plus jeune).

Presque révolue parce que cette faible représentation des femmes se retrouve dans les hautes sphères de l'agriculture. Parce que pendant des décennies, les écoles ont réservé le cursus agricole aux hommes, encourageant les femmes à suivre une «école ménagère», les excluant des tâches mécaniques, des décisions concernant l'élevage du bétail, les renvoyant au soin des «petits animaux», aux tâches domestiques, accessoires, non mécanisées, le dos courbé et les mains dans la terre.

Presque révolue parce qu'en 2023 encore, seul un tiers des femmes d'agriculteurs touchent un revenu: un salaire versé par le mari ou un partage des gains en tant que co-exploitante. Beaucoup ne sont pas propriétaires. Elles n'ont pas de statut reconnu, ne cotisent pas, vivent sans protection sociale. Ce sont des femmes «sans activité lucrative», des mères au foyer, des femmes de ménage, des bénévoles. Même après trente années de collaboration, à raison de soixante heures par semaine, une paysanne qui demande le divorce doit quitter la ferme, faire le deuil du lieu, repartir de zéro, sans formation reconnue, sans certificat de travail, avec les difficultés d'embauche due à l'âge. Comment trouver un appartement sans fiche de salaire? Comment toucher le chômage sans revenu? Pire, elles n'osent souvent pas demander leur dû pour ne pas morceler le futur domaine de leurs enfants, elles préfèrent renoncer à leurs droits...

La situation évolue heureusement, lentement mais sûrement. Ces derniers mois, j'ai eu à maintes reprises l'occasion de rencontrer de jeunes agricultrices, toutes solidaires, rayonnantes, enthousiastes, confiantes, pleines de rêves, de projets. Elles sont chaque année plus nombreuses dans les écoles d'agriculture.

Je leur souhaite à toutes une vie épanouie de paysanne. Elles sont nos «feuilles de chou», elles ont pour notre société malade des vertus cicatrisantes, calmantes et tonifiantes.

Blaise Hofmann
Écrivain-vigneron, auteur d'*Estive* (2007), *Faire paysan* (2023),
librettiste de la Fête des Vignerons en 2019.
www.blaisehofmann.com



Vigousse, 14 avril 2023.

LA VACHE!

Faire paysan, c'est pas meuh meuh

Un livre pour montrer à quel point le fossé ville-campagne, loin de se combler, se creuse toujours plus insidieusement. Et pour essayer de réparer les dégâts. **Bérénice L'Epée**



Avec *Faire paysan*, Blaise Hofmann tente de recoller les morceaux en mettant en mots ce que les médias réduisent, notamment depuis les votations sur les pesticides et l'élevage intensif, au «clivage» entre villes et campagne suisses. Ce n'est pourtant pas si simple et un seul mot ne suffira jamais pour comprendre, encore moins pour accepter que le lien se brise entre citadins et paysans. Ces deux groupes qu'on voudrait dissocier vivent pourtant chacun à sa manière de la culture de la terre.

Mais le fait est que le dialogue est rompu. Ainsi, avec son ouvrage et grâce à un vécu ancré dans les deux mondes, l'auteur revient sur l'histoire de cette union mise à mal par l'évolution des politiques agricoles et par ses lieutenants les grands intermédiaires: «les entreprises phytosanitaires (Syngenta, BASF, Bayer, etc.), gros distributeurs (Coop et Migros, qui se partagent 77% de la consommation globale), et la Fédération nationale des coopératives (Fenaco)». Il montre comment le paysan est passé de «héros national» à «fossoyeur de la biodiversité».

Dans son enfance, l'auteur a eu la chance d'avoir un grand-père «dont le tas de fumier était le plus beau!» Loin d'être une boutade, cet élément presque anecdotique montre pourtant à quel point la pratique paysanne a changé et comment le regard porté dessus s'est aussi modifié au cours du temps. Mais Blaise Hofmann a aussi assisté aux changements radicaux opérés dans son village de Villars-sous-Yens à mesure que l'activité agricole s'y réduisait. En tant que témoin, «les fesses assises entre une chaise et un botte-cul», l'auteur avoue pencher plutôt du côté botte-cul, souvent avec tendresse, mais jamais avec angélisme.

Sociologie et voyage intime

Exploration sociologique, *Faire paysan* constitue un voyage intime; il y a un quelque chose qui rappelle les *Profils paysans* de Raymond Depardon: «Lorsque les dernières vaches laitières sont montées dans une bétailière, en 2021, personne ne s'en est autrement ému. On n'a rien vu à la télévision, rien entendu à la radio, rien lu dans les journaux. Ce sont des événements qui ne font pas de bruit.» Mais cela se passe avec nos agriculteurs si suisses et leurs tracteurs, leurs vaches, leurs silences, leurs colères, leur poigne.

Manifeste aussi, ce livre rejoint Ridan et sa chanson *Agriculteur*: «Et puis merde! J'ai décidé de vivre loin sur la colline / Vivre seul dans une maison avec la vue sur ma raison / J' préfère vivre pauvre avec mon âme, que vivre riche avec la leur / Et si le blé m'file du bonheur, je ferais p'têt' agriculteur.» Car Blaise Hofmann désire ardemment conclure sur des lendemains qui chantent. Pour lui, bobos urbains et péouets n'ont jamais été aussi proches de se comprendre enfin.

Mais l'auteur se refuse à présenter des solutions préétablies même si, revenant sur l'expérience de ses parents, il semble glisser une piste: «Ces vingt-cinq années de marché à la ferme figurent parmi les meilleurs souvenirs de la vie paysanne de mes parents. Cette activité leur appartenait de bout en bout, ils maîtrisaient tous les maillons de la chaîne, de la taille des arbres au prix de vente.» On est alors tenté de penser que la réconciliation devrait se passer des grands intermédiaires... ■

Faire paysan, Blaise Hofmann, Zoé, 215 pages.

UN LIVRE A LIRE

**Blaise Hofmann,
« Faire paysan »**

« Puisse-t-on entendre à nouveau dans les foyers – en ville comme dans les campagnes – résonner ce souhait on ne peut plus contemporain, volontaire et audacieux: Papa, je veux faire paysanne! Maman, je veux faire paysan! »

Tels sont les mots par lesquels se termine le dernier livre de Blaise Hofmann, « Faire paysan », paru au début de cette année aux Éditions Zoé. C'est un livre écrit avec des phrases simples et belles dont je me permets de recommander la lecture à tous les paysans, quel que soit leur âge, dont je me permets de recommander la lecture à tous les citadins, afin qu'ils ouvrent les yeux sur le travail de la terre. L'auteur, Blaise Hofmann, est fils et petit-fils de paysans et il est profondément affecté par le mur d'incompréhension et de préjugés qu'il y a entre le monde paysan et la population des villes. « Grandir dans une ferme est un cadeau et ce livre n'est peut-être finalement qu'une tentative de rendre un peu de ce qui m'a été donné ». Comme un chant d'amour et d'espoir, comme la démarche de l'honnête homme qui ouvre les bras pour réunir des hommes et des femmes qui ont en commun la nécessité de mieux vivre ensemble.

Ce livre est une sorte d'enquête menée sur le monde paysan, sur les conditions de production de l'agriculture, sur le monde du commerce et la distribution des produits de la terre. Sa méthode est celle de l'historien: recueillir et confronter des témoignages venant de divers horizons, analyser les événements qui ont été la trame d'un siècle

d'évolution du monde agricole, établir un état de la situation présente, avec courage et humilité, avec la volonté de rapprocher les gens, mieux se connaître afin de mieux se comprendre.

Lorsqu'on a eu l'occasion de rencontrer Blaise Hofmann, même si ce n'est rien qu'une ou deux fois, on éprouve le besoin de mieux le connaître, tant il se dégage de sa personne une sorte d'humanité, de charisme, de bienveillance envers les autres. Il y a un mois on a pu le rencontrer à Rossinière, lors de la journée du Parc Gruyère Pays-d'Enhaut, à la ferme de la famille Marmillod. Il y était présent pour dédicacer son livre et comme participant au débat « Penser global, agir local » dont a rendu compte Inès Mottier dans les colonnes de ce Journal. En 2019 il a été l'auteur, avec Stéphane Blok, des textes et poèmes qui constituaient la trame de la Fête des Vignerons. Pendant une dizaine d'années il a partagé son temps entre l'écriture et l'enseignement. Il a bourlingué dans le monde entier et a ramené de ses voyages et expériences de vie des récits qui lui ont valu la reconnaissance des lecteurs et de la critique. A l'exemple de son roman « Estive » qui a reçu le Prix Nicolas Bouvier lors de sa parution en 2007 et qui raconte son expérience de berger d'alpage.

« Dans leur immense majorité, les paysans sont des travailleurs responsables, soucieux de produire des aliments sains, obéissant aux nombreuses normes et règlements, aimant leur terre et leurs bêtes », relève l'auteur. Depuis dix ans, 1'500 fermes disparaissent chaque année. Quatre par jour. C'est un constat pour le moins inquiétant.

Ne manquez pas de lire ce livre, qui donne du sens à la vie. En particulier, vous pourrez le trouver à la P'tite Librairie de Château-d'Ex.

Elle Suisse, 13 avril 2023.

**ENTRE VILLE ET
CAMPAGNE**

L'écrivain voyageur vaudois s'intéresse au monde dont il est originaire et réalise un reportage littéraire à la recherche des causes de la rupture de dialogue entre citadins et paysans. Il dresse ainsi un portrait à la fois touchant et teinté d'humour d'un monde agricole en constante réinvention de lui-même. « Faire paysan », de Blaise Hofmann, Ed. Zoé



TERROIR | DÉBAT
Recueilli par Thibaut Koeser

«Réconcilions la campagne et la ville»

Avec son âme de bourlingueur, Blaise Hofmann a été un des deux librettistes de la Fête des Vignerons cuvée 2019. Dans *Faire paysan*, l'écrivain vaudois parle du monde agricole, dont il est issu, lui le fils et petit-fils de paysans revenu vivre dans la campagne de Morges, où il cultive du vin.



Blaise Hofmann

DOSSIER

Quel a été le déclencheur de *Faire paysan* ?

Blaise Hofmann : « Les deux initiatives populaires anti-pesticides. Elles s'attaquaient aux produits phytosanitaires, donc à l'industrie agrochimique. Le monde rural et les milieux écologiques étaient partagés, plus d'un jugeant ces initiatives trop radicales. Elles ont été nettement rejetées par le peuple (60%) en pleine pandémie (juin 2021) alors que le Conseil fédéral fermait les marchés en plein air et laissait ouvertes les grandes surfaces, prouvant son soutien à un système consumériste vieux d'un demi-siècle d'hégémonie agro-industrielle. Suite à ce verdict des urnes, j'ai surtout constaté le fossé entre villes et campagnes. Il est béant.

Un fossé ?

« Oui. Il est fait d'énormément d'incompréhension et de préjugés. Dans les

deux sens. À l'heure de la crise écologique et climatique, le paysan « ignare et conservateur » s'oppose au citoyen « éclairé et progressiste ». Le premier est accusé d'empoisonner la terre tandis que le second a une vision fantasmée de la campagne. Ce type de représentations n'aide personne. Il y a aussi une tension...

Une tension ? Laquelle ?

« Je la porte en moi depuis vingt ans. À travers ma famille. Mon père est plutôt conventionnel, traditionnel, et mon frère écologiste, du genre convaincu. Deux pôles opposés pour une même réalité. J'ai grandi dans une ferme à la campagne, à Villars-sous-Yens, dans le district de Morges. Le rythme de vie, l'ambiance rurale, les gens, la nature, les travaux de la terre : j'ai adoré mon enfance ! Maintenant que je suis père de deux

filles, je ne conçois pas qu'elles grandissent ailleurs que dans ce monde-là. Avec ma campagne, nous nous sommes installés à Reverolle, non loin de Morges. Je cultive un hectare de vigne et produis du vin. J'écris. Deux activités que j'adore et qui me font vivre. Cet équilibre me convient. Hélas, l'équilibre n'existe pas entre les mondes agricole et urbain.

Depuis quand ce dialogue est-il rompu ?

« Trop longtemps. Je me souviens des manifestations paysannes à Berne en 1996. Il y avait déjà un gros ras-le-bol face à l'ouverture des marchés, à l'industrialisation de l'alimentation, à la mondialisation ultralibérale, au système des paiements directs. On était en pleine crise de la vache folle. Les paysans qui ont manifesté à Berne ont enduré les gaz lacrymogènes et la ma-

A gauche : Née à Morges en 1978, Blaise Hofmann a signé une dizaine de récits de voyage (*Billet aller simple*, *Estive*, *Marquises*) et de romans (*Capucine*, *L'assoiffée*). Il est l'un des deux librettistes de la dernière Fête des Vignerons.

traque : une répression brutale, choquante. La perte de confiance était immense. C'était la rupture. Le héros suisse de l'agriculture devenait un assisté. Le basculement d'image était total.

Que faire ?

« Tout d'abord, il faut redonner une dignité aux paysans. J'entends ce mot d'Anne Chenevard, qui promeut un lait équilibré dans sa ferme de Corcelles-le-Jorat. Son fils estime que devenir paysan, « c'est la honte ». C'est terrible... Sans dignité, le présent est insupportable. Et l'avenir impossible. Il faut être fier de ses racines paysannes. Elles font vivre nos terroirs. Le terroir n'est pas synonyme d'arriération ! Mais, pour cela, il faut leur redonner du sens.

Du sens ?

« La dignité va de pair avec la décence. C'est ainsi que l'on reconnaît la valeur d'une personne, d'une activité, d'un métier essentiel. Sans paysans, comment se nourrir ? Ce qui est viable est également durable.

Plus concrètement, que proposez-vous ?

« Je ne suis pas politicien. Je ne suis pas enrégimenté dans un parti. Je partage mon regard de citoyen. Nous ne pouvons plus continuer ainsi, avec des paysans dépressifs, isolés, mal vus, qui se suicident. Il faut repenser le monde paysan selon trois piliers intimement liés : écologie, économie et considération sociale. Afin de sortir d'une logique marchande asphyxiante. On pourrait remplacer la politique agricole actuelle par une véritable politique alimentaire : ce faisant, on remettrait au cœur du système la production de nourriture avec, d'une part, de bons produits locaux à destination des consommateurs, d'autre part, des paysans correctement rémunérés et valorisés. Il ne faut pas être dogmatique en cherchant des solutions : le loup est

un cas typique de l'incompréhension entre ruraux et urbains, une question en réalité plus complexe. Il faut se parler, et ce n'est pour l'heure pas le cas. C'est dans ce sens qu'il faut aller si l'on veut combler le fossé entre villes et campagnes.

Cela risque de prendre du temps...

« La ville se pose parfois les bonnes questions, mais ses réponses ne sont qu'à mi-chemin. Bien sûr qu'il faut arrêter la chimie ! Et c'est très bien de se mettre à la permaculture ou de faire de l'agro-tourisme. Mais rien ne sert de pointer du doigt le paysan qui ne partage pas votre avis ! La colère paysanne, je la ressens et la partage. Elle explose parfois. J'observe surtout des mécanismes de défense du monde rural, soit la susceptibilité, soit le mutisme poings fermés. Dans les deux cas, rien ne change et on continue à foncer dans le mur.

Etes-vous en colère ?

« Quand je vois le système en place, je me sens étranger à notre société. Mais je reste optimiste. Je suis humaniste par nature. Je crois en l'humain. Avec les pieds sur terre et la tête sur



Blaise Hofmann, *Faire paysan* (Zôé, 224 pages).

les épaules, la main tendue et le dialogue, nous pouvons faire bouger les lignes. Quelque chose est en train de changer... Les crises de la pandémie et de l'Ukraine comme la chute de Credit Suisse accélèrent une prise de conscience. Quand je vois le succès de la Fête des Vignerons, je sens combien les Suisses restent attachés à leurs racines rurales, donc aux paysans. Ne toubions pas, et faisons-les vivre – non pas survivre !

Ici et maintenant

Dans *Faire paysan*, Blaise Hofmann ne met pas le cap sur l'Océanie (*Marquises*) ou l'Asie (*Deux petites maîtresses zen*). Cet héritier de Nicolas Bouvier met temporairement de côté ses carnets d'écrivain voyageur pour sonder le terroir qui lui a tout donné. Il a déjà fait partiellement, mais avec une fibre plus romantique (*Estive*). Ici, l'auteur vaudois signe un récit brut fait de rencontres, de cas concrets et de réflexions sur le rapport malfaisant de l'Occident contemporain à la terre, à la paysannerie et à ce qui arrive dans nos assiettes. Entre le reportage impliqué et l'essai dénué d'esprit de système, Blaise Hofmann contribue au débat grâce à un regard tout autant pénétré de justesse que de justice. La paysannerie est un secteur discrédité « essentiel », comme le Conseil fédéral ne l'a jamais dit durant la pandémie : chacun en a-t-il conscience ? Il serait temps. |

L'événement syndical, 10 mai 2023, par Aline Andrey

UN NOMADE AU CŒUR DU TERROIR

Blaise Hofmann porte en lui la culture des champs comme des livres. Prolifique écrivain, le Vaudois vient de publier «Faire paysan». Un hommage à ceux qui nous nourrissent

Aline Andrey

Blaise Hofmann sait faire le grand écart. Du moins symboliquement parlant : entre le monde littéraire et le monde paysan, entre les campagnes suisses et les villes fourmillantes de pays lointains. Il se définit lui-même volontiers, avec auto-ironie, entre le bobo urbain et le paysan. Un entre-deux dont il aime le dynamisme : « Cette instabilité est fertile, car il n'y a pas de certitude ». Depuis vingt ans, ce fils d'agriculteur devenu écrivain sillonne son environnement natal et la planète, avec une curiosité toujours renouvelée. À l'affût, il porte un regard incisif sur « un réel plus invraisemblable que tout ce qu'on peut imaginer ». « Alors pourquoi faire de la fiction ? » questionne l'auteur vaudois qui répond avec générosité et humilité à une énième interview. Dans sa douzaine de livres publiés, il souligne une certaine constance : un sur deux naît de son besoin d'évasion, l'autre de son amour du terroir. « Entre dépaysement et repaysement », lance l' amoureux des mois et de la terre. Vignerons sur un hectare hérité du domaine familial, Blaise Hofmann aime passer du temps entre les ceps à ébourgeonner, égrapper, désherber manuellement même... « Mon père a planté chaque souche et j'ai vendangé toute mon enfance. Ces dernières années, j'ai appris le travail de la feuille », raconte les yeux pétillants l'habitant de Reverolle, à quelques kilomètres de sa terre natale de Villars-sous-Yens où mûrissent chasselas, gamay et grappe.

LE VOYAGE, SOURCE DE L'ÉCRITURE

Sa passion de l'écriture est née de ses voyages. Au tournant du siècle, à 17 ans, l'enfant qui passait ses étés aux marais, sort pour la première fois d'Europe. Ce sera le Bénin, pour construire un dispensaire avec des camarades de son gymnase le temps d'un été. Puis, tout juste majeur, Blaise Hofmann

part seul, à pied, direction l'Est : un an et demi de voyage initiatique au travers de la Russie, la Mongolie, la Chine, l'Afghanistan, l'Iran, le Soudan et l'Éthiopie, relaté dans *Billet aller simple*, son premier livre. À l'université, il étudie le français, la psychologie et l'histoire qu'il adore, fêré d'archives, cette matière brute clé de compréhension. Il s'essaie au journalisme, pour un temps seulement. « Je n'aimais pas l'ancrage dans l'actu. Cela me stressait. Je suis un ruminant, j'aime retravailler mes textes, entre-mêler les fils », explique l'ancien collaborateur de *L'Hebdo* et le chroniqueur de 24 heures lors de son tour de la Méditerranée en 2008. Il travaillera ensuite comme enseignant, avant de repartir, aux Marquises cette fois, pour vivre son rêve d'enfant d'une île lointaine et marcher sur les traces de Bret et de Cendrars, qui lui ont ouvert un univers poétique... Où qu'il soit, ses chemins sont ceux de traverse. « J'ai toujours aimé prendre un bus au hasard, jusqu'au terminus, et marcher le retour. Ce seul pas de côté permet d'éviter les autoroutes touristiques ». Dans son salon, des dossiers ramassés de voyage, une toque du Laos, des photos en noir et blanc ou encore une carte du monde invitent à l'évasion.

DE LA PATERNITÉ

Après quinze ans de vie lausannoise et de voyages en solitaire au long cours, la naissance de ses enfants a amorcé le retour à la campagne. « Ce matin, j'ai été étonné par les moutons amenés dans le champ d'à côté, puis par l'émouvantement de mes filles », raconte le papa attentionné, heureux de travailler à la maison pour les voir grandir et de voyager en famille. « C'est une aventure temporelle plus que géographique. On reprend possession du temps. On ne laisse plus filer les mois, les années », précise celui qui se réjouit toujours de repartir pour mieux revenir. Le dernier périple familial aura duré sept

mois, au travers de l'Asie, dont un livre témoigne : *Deux petites maîtresses zen*. Une ode à la sagesse d'Alice et d'Eve, du haut de leurs 4 et 3 ans, partout chez elles. Mais aussi une critique du tourisme de masse dont la famille n'a pu s'affranchir, avec un retour in extremis avant la fermeture des frontières au printemps 2020.

ÉCRIVAIN-PAYSAN

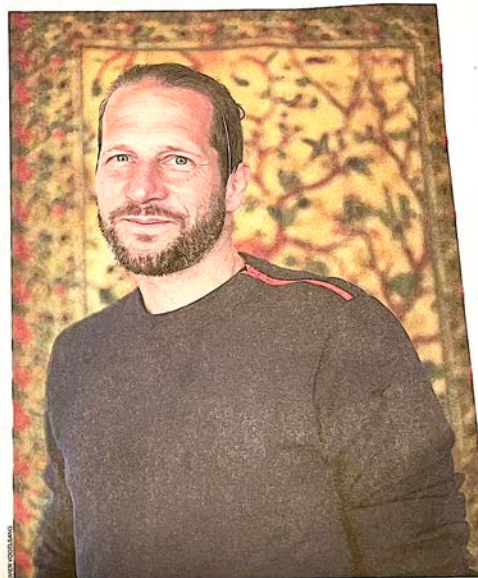
Le confinement permet alors à Blaise Hofmann de mûrir un autre projet, sur le monde paysan cette fois. « J'avais l'idée d'écrire sous forme de reportage, mais c'était impossible de faire dialoguer sur l'histoire – mon vécu en tant que fils de paysan – ni sur la complexité du domaine qui demandait aus-

si de l'analyse. J'ai donc jonglé entre ces trois pôles », explique l'équilibriste, qui a tenu le pari avec maestria. Après avoir été écrivain-berger à la suite de son livre *Estive*, racontant son expérience à l'alpage, écrivain-voyageur avec *Marquises*, ou encore écrivain-vignerons comme colibrette de la Fête des Vignerons, le volé estampillé écrivain-paysan.

« Bref, je suis avant tout écrivain », dit-il en souriant, heureux du succès de ce dernier livre intitulé simplement *Faire paysan*. « Je reçois beaucoup de témoignages, beaucoup de retours positifs. C'est peut-être un indicateur qu'un dialogue est devenu possible entre citadin et agriculteur ? De surcroît, je n'ai pas reçu de critiques de paysans blos,

ce qui m'a étonné... car, au fond, mon livre prend la défense de l'agriculture conventionnelle maintenue depuis des années. Même si je pense, et cela me réjouit, que la Suisse sera entièrement bio dans vingt ans. » Sans vouloir donner de leçon, il estime que le combat numéro 1 est d'obliger la grande distribution à plus de transparence et à plafonner ses marges, tout en encadrant strictement les importations. En l'écoutant, on se surprend alors à l'affubler d'une nouvelle étiquette : l'écrivain-militant. ■

Faire paysan, Blaise Hofmann, Éditions Zôé, 2023.



Entre le bûche-cul, la chaise de bureau et les couchettes de train, Blaise Hofmann transporte ses lectures et ses lecteurs dans la beauté et la complexité du monde, du plus proche au plus lointain.

CULTURE

Fragile devenir paysan

Dans *Faire paysan*, Blaise Hofmann fait dialoguer les parties prenantes d'un monde agricole méconnu. Salulaire.

Bertrand Tappolet

Nourrir l'humanité est un métier mésestimé. Or l'agriculture doit nourrir quelque dix milliards d'êtres humains, essentiellement urbanisés, à l'horizon 2050. Entre reportage enquête, biopic, témoignage et essai, Blaise Hofmann interroge notre relation au monde agricole dans *Faire paysan*. Et une vérité qui dérange: «Pourquoi l'agriculture – qui représente moins de 1% du produit intérieur brut du pays – absorbe 7,2 % des dépenses de la Confédération?» Pour expliquer le déclin du monde paysan perdant annuellement 1500 exploitations, la cause essentielle résulterait pour l'auteur d'un choix politique, celui des paiements directs versés selon le nombre d'hectares du domaine paysan concerné. En conséquence, depuis un demi-siècle, «les plus gros producteurs avalent les petits. C'est du darwinisme rural». Pour mémoire, le cultivateur avant les paiements directs instaurés en 1996 ne pouvait produire «que quelques céréales communes, et surtout pas de quinoa, de pois chiches ou de sorgho».

Sous pression

On s'interroge alors sur l'avenir du modèle agroécologique biologique misant sur de petites exploitations éco-responsables prôné par Les Verts dans la transition agricole. Ce d'autant plus qu'un rapport de juillet 2022 du mouvement international Via Campesina souligne que les jeunes «apprennent l'agriculture biologique et agroécologique dans des conditions très dures, notamment un salaire nul ou réduit, et un logement, une alimentation et un soutien inadéquats. Cela limite les possibilités de transformations vers des systèmes alimentaires socialement et écologiquement justes.»

L'approche retenue par l'ouvrage croise situations d'exploitants, données et faits historiques favorisant ainsi un portrait multifacétique de la réalité agricole. Côté conjoncture, il y a la chute du prix du lait et de la viande, l'accumulation de normes toujours plus contraignantes encadrant élevage et cultures. Sans compter les effets délétères du dérèglement climatique mettant la sphère paysanne sous pression. De fait, elle se sent souvent agressée par chaque initiative environnementale la concernant. Quant à lui, l'ex-Conseiller d'État Vert, Fernand Cuhe «regrette que les grands distributeurs ne prennent jamais en compte, dans les prix de leurs produits, les coûts environnementaux et sociaux qui leur sont liés.» A cet aune, les fraises marocaines seraient hors de prix. Les gens de la terre



Blaise Hofmann.

ROMAN LUSSE

sont souvent piégés par une spirale de surendettement menant à la faillite. De plus, «la bureaucratisation de l'agriculture décourage de plus en plus de vocations». Accusée d'être «tueuse d'abeilles» par pesticides interposés et de s'opposer à la réintroduction du loup dans le Jura Vaudois qui lui a valu 70'000.- d'indemnités en 2021, la paysannerie se confronte à des distributeurs et transformateurs aux marges les plus importantes en Europe. L'ouvrage s'en prend ainsi à la Fenaco, société coopérative agricole possédant notamment les magasins Landi. «Ce sont ces géants qui imposent les prix, mais aussi les règles de production: calendrier des récoltes, quotas et calibres des produits.»

En période de crise, la population est peu encline à déboursier davantage pour des circuits courts et des produits locaux tandis que le label bio importé se voit soupçonné du pire. Mais pas un mot sur le syndicat Uniterre, qui pourtant «se bat pour une agriculture paysanne, durable, rémunératrice et solidaire» selon son site. Au rayon du lait équitable visant à une juste rétribution des éleveurs, mais ne représentant qu'une faible part de la production du pays, on croise Anne Chenevard de Corcelles-le-Jorat. Cette énergique agricultrice est vent debout contre la grande distribution. Elle dénonce «le gâchis des produits alimentaires» issus de leurs règlements. «On décline 40 % des fruits et des légumes à cause des calibres exigés.» Les oubliées du travail de la Terre ont droit à leur épitaphe, «seul un tiers des femmes d'agriculteurs touchent un revenu: un salaire versé par le mari ou un partage des gains en tant que co-exploitante.» On les découvre majoritairement non-propriétaires et bénévoles. Et pourtant le livre distille avec pédagogie les raisons de se croire encore paysan. Côté Urbains, «on parle de retour à la terre, on fait des stages, on embrasse des arbres, marche pieds nus, cueille des plantes sauvages», avance in fine l'auteur, non sans malice. ■

Blaise Hofmann, *Faire paysan*, Ed. Zoé.

L'Alpe, juin 2023, par Guillaume Lebaudy

PLAIDOYER POUR LA TERRE

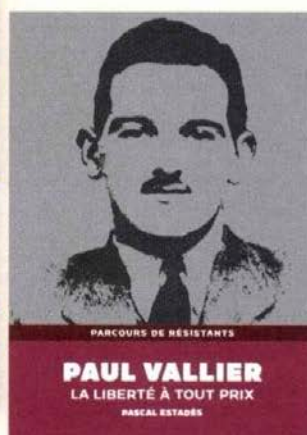
FAIRE PAYSAN

Un jeune ami qui fait ses études dans une école de la nature et du paysage, se demande s'il ne ferait pas mieux, à l'issue de son cursus, de faire paysan plutôt que paysagiste. Dès l'achèvement de cette chronique, je vais lui envoyer ce livre (dédié « aux paysannes et paysans à venir ») qui éclairera sa lanterne. C'est avec *Estives* (2007), récit d'une saison de berger en alpage, que Blaise Hoffman fut connu du grand public. Depuis, l'écrivain suisse a fait du chemin et une douzaine de livres, dont des récits de voyage. Mais, cultivant avec son père une petite vigne familiale près de Morges (canton de Vaud), il est resté attentif aux choses de la terre et à celles et ceux qui la cultivent. Petit-fils de paysan revenu vivre à la campagne, c'est en témoin privilégié qu'il observe avec tendresse, humour et sagacité, ce monde que la crise écologique érige en paria.

Commencée auprès de sa famille proche, son enquête de ferme en ferme met au jour les tensions entre les paysans et les citadins qui les accusent d'être les « fossoyeurs de la biodiversité ». Autobiographie, essai et manifeste, le livre analyse les causes de ce divorce et pointe la responsabilité des entreprises phytosanitaires, de la grande distribution et de la Fédération nationale des coopératives dans la mise sous tutelle du monde paysan suisse. Les mécanismes sont quasi identiques dans l'Europe entière. Afin de sortir de ce « système malade », Hofmann propose des pistes pour « faire paysan autrement » et fait état d'initiatives alternatives (micro-fermes, marchés de niche, etc.), certes audacieuses et sympathiques mais qui tendent à nous faire oublier que « des milliers d'hectares sont encore cultivés par des paysans conventionnels » qui, quoi qu'en disent leurs détracteurs, ont changé notablement leurs pratiques pour continuer de produire (et de nous nourrir) en limitant leur impact sur l'environnement. Il s'agit désormais de les aider à s'affranchir de la société industrielle, à retrouver leur dignité. Et de s'interroger sur leur rôle social essentiel.

GUILLAUME LEBAUDY

Par Blaise Hofmann, éditions Zoé, 224 pages, 18 €.



La Broye, 9 février 2023.

24 Heures, 19 mars 2023,
par Claude Ansermoz.

Changement d'ère sous une plume terrienne

LITTÉRATURE Fils et petit-fils de paysan, Blaise Hofmann signe un ouvrage disséquant les épreuves s'imposant au monde agricole.

BROYE

Dans *Faire paysan*, l'auteur trame de sa plume les tensions sociopolitiques qui enserrant le monde agricole. Loin de réifier les arguments parfois rudes et passionnés du débat, l'enfant de Morges donne visages et touchantes émotions à son phrasé.

Car Blaise Hofmann a déjà fait parler ses talents d'écrivain dans plusieurs romans et pièces de théâtre. Si l'un d'eux a été salué à l'international, ses dons ont aussi été sollicités lors de la Fête des vigneronnes 2019 pour qui il corédigea le libretto. Dans ce livre de poche à la couverture verte, le poète abandonne toutefois voyages et traditions folkloriques pour tenter d'explorer ce qu'il considère comme «des échos qui me viennent de l'enfance».

Enfance dans une ferme

Résonances lointaines parce qu'il a grandi dans une ferme. Il a donc connu la fierté de son grand-père pour les tas de fumier carrés, bien droits, «à la bernoise»; celle de son père pour le bétail: «il aimait assister aux vélages». Ce langage, familier du quotidien de l'agriculteur, l'est aussi de ses soucis, ses joies et ses peines. Pour donner plus de profondeur à un récit qui pourrait très bien n'être qu'éco-



Blaise Hofmann.

PHOTO DR

nomique, Blaise Hofmann quitte l'espace citadin qui l'a outillé pour retourner dans des sentiers plus ruraux.

D'abord dans la maison de son enfance à Villars-sous-Yens, puis dans celle de ses grands-parents maternels à Vulliens. Sa battue en quête de réponses dans la plaine romande le mène ensuite à Autavaux, chez Pierre-André Schütz, paysan-aumônier régional bien connu pour son engagement moral auprès des exploitants agricoles. Ce voyage emprunte des chemins connus: entre votations électriques sur les pesticides et premières lumières sur les Alpes fribourgeoises, en passant par la figure de l'exploitant agricole à celle du bobo urbain, c'est un fragment de la vie des Romands qu'Hofmann sculpte dans *Faire paysan* qui paraîtra le 3 mars aux Editions Zoé.

L'auteur, qui se considère «des fesses entre une chaise et un botte-cul» offre un reportage plein d'émotions, à la fois proche et réflexif du monde paysan. **ES**

2 Opinions

L'éditorial

Rapport aux bêtes... et aux paysans

Claude Ansermoz

Rédacteur en chef



J'ai piqué la première partie du titre de mon éditorial au livre de Noëlle Revaz (2002). Que Séverine Cornamusaz avait très bien adapté dans «Cœur animal» (2009). L'histoire de Paul, paysan «fruste et violent» qui préfère les bêtes aux humains.

Avec «Faire paysan», qui vient de sortir, l'auteur morgien Blaise Hofmann raconte plutôt autre chose. Il n'étudie pas la «plus grande solitude du paysan, seul dans son tracteur des heures durant à écouter la radio» mais évoque aussi cette «nouvelle génération d'agriculteurs [qui] est née avec des préoccupations écologiques, il faut leur donner les moyens de leurs ambitions et leur faire confiance».

En Suisse, il y a deux fois moins de paysans qu'il y a cinquante ans. Selon le Dictionnaire historique, le secteur occupait environ 500'000 personnes entre 1860 et 1880, 250'000 vers 1960, 125'000 vers 1980, ou 60% de la population active en 1800, 50% en 1850, 31% en 1900, 19,5% en 1950, et environ 4% en 2000. Sans que la production et l'autoapprovisionnement ne diminuent malgré la croissance démographique.

Bref, chiffres à l'appui, il n'est pas surprenant que deux mondes se parlent moins. L'un, ultraminoritaire, nourrit l'autre. L'autre se nourrit de lui. En silence. Mais qui

est déjà allé dans une ferme pour voir comment est produit ce qu'il va manger? Je crois que je n'oublierai jamais le jour où, adolescent, j'ai raclé la beuze sous le cul des vaches avant d'aller me rouler dans la paille. Avec tous les contrastes de cette expérience.

Jeudi, on vous racontait comment certains pays veulent taxer les flatulences bovines alors que la profession ici tente au contraire de prouver que ces gaz sont moins nocifs que prévu. D'ailleurs, qui pollue vraiment le plus? ChatGPT ou «Vache j'ai pétié»? L'intelligence artificielle qui va puiser ses ressources dans des gourmands data centers ou l'exploitation animale locale?

«D'ailleurs, qui pollue vraiment le plus? ChatGPT ou «Vache j'ai pétié?»

J'ai commencé par un conseil de cinéma, j'en termine par un autre parce qu'inscrit dans l'actualité. Celui de deux paysans autodidactes écolos fuyant le boboïsme face à de bourrus autochtones qui aimeraient s'exiler. Sur fond de subventions d'éoliennes à planter ou pas sur des terres cultivables mais qui ne rapportent plus. «As bestas» - César du meilleur film étranger 2023 - est certes une fiction, mais qui démontre que «le plus vieux métier du monde» est tellement ancré dans notre réalité.



Histoires simples

Philippe Dubath,
journaliste et écrivain.

Bons plantons, beau livre



Le plaisir du marché aux plantons du mois de mai. | P. Dubath

Le marché aux plantons, sur le quai à Vevey, est un rendez-vous sympa que j'ai du plaisir à honorer chaque année. J'y vais avec une sorte d'innocence et de modestie, prêt à recevoir mille renseignements et conseils sur la bonne manière de planter les bonnes choses de la bonne façon. Pour cela, l'équipe de Praz Bonjour, qui organise ce marché, est épatante. Avec une belle humeur qui fait croire à chaque passant que le jardin potager à venir sera le plus réussi de sa vie, on accueille, on explique, et cette complicité nécessaire fait même oublier au client qu'il paie pour de vrai tous ces petits trésors verts avec lesquels il repart et qu'il va dès lors dorloter avec grande attention. D'ailleurs, je ne mets pas de gants pour planter, car j'aime sentir la vraie nature des choses. Mes trous pour mes plantons fraîchement adoptés, je les ferai à mains nues et les vers de terre que je dérangerai, je les sauverai en allant les déposer un peu plus loin dans un coin bien frais.

Samedi, juste avant de m'arrêter et de récolter mes pots de tomates, piments, courges et courgettes, et de me demander comme tout le monde quand seront les Saints de glace, et s'il n'est pas trop tôt pour planter, et patati et patata, juste avant donc, assis à l'ombre d'un sapin dans un pâturage de la région, j'avais terminé la lecture du livre de Blaise Hofmann, «Faire Paysan» (éditions Zoé). Ça peut faire sourire, mais quand je m'attaque à mon petit jardin potager surélevé, je me sens un peu l'âme paysanne. Je peux, j'ai le droit: ma mère était fille de paysans, née dans une grande ferme où j'eus la chance de passer de belles heures dans l'enfance. Il suffit que je touche la terre pour que me remontent des moments romantiques de ce temps-là. Les vaches, les hirondelles dans l'écurie, les petits cochons, les oies gueulardes, tout semblait idyllique. Peut-être que tout l'était.

Donc, je veux parler du livre de Blaise Hofmann. Blaise, vous vous en souvenez bien sûr, a écrit avec Stéphane Blok le livret de la Fête des Vignerons 2019. Là, avec Faire paysan, il ouvre avec intelligence et courage les portes d'un monde dont il fait partie depuis toujours: le monde agricole. Alors il a voulu en parler, voir comment il va, et il le fait drôlement bien. La télé, la radio, les journaux nous ont dit beaucoup de choses sur les paysans, depuis des années, surtout des choses graves dans des moments graves, à la suite d'événements parfois tragiques. Le livre de Blaise Hofmann, lui, dit des choses vraies, profondes, émouvantes, à travers la voix de l'auteur et aussi de toutes les personnes qu'il est allé rencontrer et questionner. On pourrait imaginer que Blaise le paysan soit indulgent ou conciliant avec les autres acteurs de ce domaine. Mais non, il est objectif, franc, sincère, il écoute. Il aborde des thèmes douloureux ou difficiles, comme les paiements directs, les produits chimiques, la situation des femmes, le suicide, la politique, l'avenir des jeunes, les changements de valeurs. C'est touchant et passionnant. C'est le salut plein de respect d'un écrivain qui veut comprendre et faire comprendre le monde qui est le sien, celui de sa famille depuis longtemps.

Il a plu. Je viens de mettre en terre mes plantons après avoir gratté le sol de mes ongles nus. Ils sont noirs. La terre était douce. En quittant le marché aux plantons où j'ai croisé des amis, je pensais à d'autres paysans que j'ai connus. Aux visages des temps anciens. Ce fut une douce fin de semaine. Un bon livre à conseiller et de belles plantes pour mes petits-enfants qui viendront cueillir, goûter l'oseille, le basilic, le thym, la sauge, puis les tomates, les courgettes et les fraises, avec le même sourire que j'avais au temps de la tendre ferme et des bleuets dans les champs de blé.

24 heures | Mercredi 30 août 2023

Culture & Société 27

Débat autour de l'agriculture

Blaise Hofmann a-t-il mis de gros sabots pour «faire paysan»?

Classé dans les meilleures ventes depuis des semaines, le plaidoyer rural de l'écrivain morgien s'attire aussi des critiques. Un agriculteur soucieux d'écologie réagit.

Boris Senff

En mars dernier, alors qu'il publiait «Faire paysan», l'écrivain Blaise Hofmann mettait le doigt sur une évolution doublement : le fossé grandissant entre agriculteurs et citadins, divisés sur les questions écologiques, issu d'une lignée de cultivateurs, le Morgien s'hésitant pas à voir dans le fermier du XIX^e siècle le bouc émissaire d'une société qui pècherait par idéalisme, peinant à voir les contraintes économiques et pragmatiques des producteurs de nos campagnes.



Blaise Hofmann, paysan

Classé depuis des mois dans les meilleures ventes Payot, son texte mêlant expérience personnelle, rencontres, reportage, dépense la complexité d'une activité aussi importante pour la qualité de notre alimentation que pour la préservation de l'environnement. Mais, dans le cours très concret de ses observations, le librettiste de la Fête des Vignerons 2019 s'appuie parfois sur des arguments «scientifiquement contestables». C'est du moins l'opinion de Michaël Rodriguez, paysan à La Ferrière (NE), ancien journaliste soucieux d'écologie, qui nous a contactés pour débattre de certains points avancés dans «Faire paysan». Cinq extraits et sa réaction.

«Sur ce point aussi (ndlr: les pesticides), le pays applique les normes les plus sévères du monde.»

«En termes de consommation de pesticides par hectare de terres agricoles, la Suisse (4,5 kg/ha) se situe au-dessus de la moyenne de l'Union européenne (3,3 kg/ha). Tous ses voisins, à l'exception notable de l'Italie, font mieux qu'elle (Source: FAO 2020). Blaise Hofmann cite quatre produits interdits ces dernières années par la Suisse comme autant de trophées de la «révolution écologique» qui, selon lui, est «en marche depuis trois décennies»: les néonicotinoïdes, le chlorothalonil, le diméthoate et l'atrazine. Las, pour trois de ces substances, la Confédération n'a fait qu'emboliser le pas à l'UE. Quant à la dernière, l'atrazine de notre fleuron national Syngenta, elle était déjà prohibée dans l'UE depuis 2003. Comme de bien entendu, ces substances se retrouvent dans la nappe phréatique: en 2014, les valeurs limites étaient dépassées dans 66% des stations situées en zones de grandes cultures.»

«La Suisse a toujours compté plus de vaches par habitant que partout ailleurs [...] Elles sont dans nos gènes, consubstantielles à notre suissitude.»

«Le Brésil, l'Inde, la France, les Pays-Bas, la Belgique (liste non exhaustive) dépassent plus de 100 vaches par habitant que la Suisse. Vins par habitant que la Suisse. Certes, des traditions telles que le pays et la désalpe attendent du rôle historique important des vaches dans l'agriculture de montagne hel-



Blaise Hofmann a labouré le champ littéraire romand avec succès. Son «Faire paysan» est resté pendant plusieurs mois dans les meilleures ventes Payot et l'écrivain est encore invité cette semaine à Lire sur les quais à Morges. Photo: G. G. / Morges

vétique. Mais la Suisse ne se résume pas aux Alpes, pas davantage que la paysannerie à l'élevage bovin: au contraire, la Suisse a longtemps été une terre dédiée principalement à la culture céréalière (Source: Moser, Peter: «Züchten, säen, ernten. Agrarpolitik, Pflanzenzüchtung und Saatgutgewinnung in der Schweiz 1860-2000»). Les surfaces cultivées ont commencé à reculer dans la seconde moitié du XIX^e siècle sous

l'effet des importations de blé nord-américain. Le mythe du pays de prairies et de pâturages est relativement récent et a donc davantage à voir avec la politique économique qu'avec la génétique: pour

compenser le déclin de la culture céréalière, la Confédération a misé sur l'élevage bovin et l'exportation de produits transformés (lait condensé, lait en poudre, fromage, chocolat, etc.).»

«Des efforts sont encore à fournir»

«Martin Pidoux, professeur d'économie rurale et de politique agricole à la Haute école des sciences agronomiques, forestières et alimentaires (HAFL) fait partie des intervenants de Blaise Hofmann dans «Faire paysan», récit qu'il a apprécié pour son éclairage sur la diversité des approches agricoles. Sur la question des pesticides, la Suisse est aux avant-postes des politiques restrictives, tant du point de vue de l'homologation des substances que dans leur utilisation et la réduction des risques. Il reconnaît qu'au niveau de l'homologation, la mise en

harmonie des règlements en vigueur avec ceux de l'Union européenne relève de l'évidence. Selon lui, les zones de protection des eaux souterraines sont très strictes en Suisse et il relativise les données quantitatives en kilos de produits par hectare cultivé. «Il faut prendre ces chiffres avec prudence. En Suisse, de nombreuses régions sont consacrées à la culture maraîchère, la viticulture ou l'arboriculture qui sont plus exigeantes en termes de traitement phytosanitaire que certaines plaines céréalières. Concrètement, il estime que les produits phytosanitaires tendent à diminuer, à l'exception des

produits homologués pour l'agriculture biologique qui augmentent. Des efforts sont encore à fournir sur ce front. «Mais aujourd'hui, on peut dire que si l'on passait l'entier de la production agricole au bio, on se retrouverait avec des rendements inférieurs de 20-30%. Sans vouloir rouvrir les débats virulents de la campagne contre les pesticides de 2021, le futur directeur de Promoteo plaide pour des solutions qui incluent toutes les formes de production, des plus technologiques et intensives aux pratiques les plus bios et à la permaculture. «Pour relever les défis sociaux, écono-

miques et environnementaux, il nous faudra une agriculture riche, résiliente, aux approches complémentaires. Les paiements directs - qui récompensent aussi bien l'extension des domaines que les démarches bios artisanales - ne relèveraient donc pas à ses yeux de l'incohérence de la politique agricole mais refléteraient, au contraire, la multiplicité des pratiques actuelles. «Les paiements directs sont loin d'être parfaits, mais ils sont actuellement la moins mauvaise manière de chercher un équilibre entre tous les paramètres qui pèsent dans la balance.» MCH

Réaction

«Cinq erreurs sur 210 pages, c'est assez honorable»

S'il admet quelques approximations (sur la prépondérance des vaches ou sur le retard de l'agriculture en Suisse) et qu'il signale lui-même de menues erreurs dans son texte, Blaise Hofmann relativise les contestations de Michaël Rodriguez, voire les assume: «Cinq erreurs sur 210 pages, c'est assez honorable». L'écrivain signale par exemple avoir cité les propos polémiques de la géographe Sylvie Brunel sur la défense des paysans en relation avec les reproches qu'il adressait sur les produits phytosanitaires par envie de faire réagir. Sur les pesticides, il estime qu'avec l'instauration des paiements directs en 1996, la Suisse a été aux avant-postes de l'engagement écologique, même si la vigilance reste de mise. «Dans mon livre, je voulais évaluer les contraintes de tout le monde, relever également des incohérences du système bio, même si je pense que l'avenir est forcément bio. Il rappelle surtout qu'en «choco-urbain aux origines paysannes», il a voulu créer des ponts entre les mondes ruraux et citadins, et ouvrir le débat en donnant à voir les facettes multiples de l'univers agricole. Il invite du reste Michaël Rodriguez à venir prendre un verre chez lui pour poursuivre le débat.

Blaise Hofmann fait partie des invités de Lire sur les quais à Morges. Il y va le 2 et le 3 septembre. Programme sur www.lireverslesquais.ch

«Jusqu'au début du XX^e siècle, la Suisse connaissait une agriculture à la traîne, peu différente de celle du siècle précédent.»

«L'auteur nous décrit des «paysans pauvres, très pauvres [...]», croulant sous les tâches manuelles, avant que ne fassent irruption les tracteurs, les pesticides, les semences améliorées, etc. La réalité semble beaucoup plus nuancée. Au XIX^e siècle, les rendements céréalières suisses sont supérieurs à la moyenne européenne (Moser, Peter op.cit.). Ils ne cessent d'ailleurs de grimper grâce aux engrais de ferme fournis par l'élevage bovin, la création de nouvelles machines de traction animale et une sélection des semences de plus en plus pointue.»

«En vérité, on ne trouve pas en Suisse ce que le reste du monde appelle «élevage intensif»: les statistiques fédérales montrent qu'une ferme compte en moyenne 29 vaches laitières, 45 bovins, 240 porcs, 300 poules pondeuses et 7700 poulets de chair.»

«Selon la définition de Blaise Hofmann, un chef de famille peut d'un village reculé du Sahel, qui possède 1000 têtes de bétail bovin et pratique la transhumance, serait un agriculteur intensif, en revanche, un éleveur laitier détenant 20 vaches Holstein à 50 kg de lait par jour, «dopées» aux concentrés de sans du transgénère d'Amérique - technique consistant à transplanter les embryons d'une vache considérée comme génétiquement parfaite sur des mères porteuses - et nécessaire des antibiotiques à chaque fin de lactation pour éviter une inflammation de la mamelle, ressemblerait presque à un hippie décroissant.»

«Des études révèlent le risque d'une hausse de la pression parasitaire [...]. Tant qu'une grande majorité de l'agriculture reste conventionnelle, le risque d'être submergé par ces insectes, champignons, microbes ou virus est négligeable, car les cultures traitées offrent un rempart de protection [...], mais qu'advient-il quand les pratiques biologiques seront la norme?»

«Domage que Blaise Hofmann ne cite pas ses sources, car on bricole de découvrir ces fameuses études (ainsi que leurs sponsors). En termes de «barrières de protection», les stratégies les plus efficaces semblent être la diversification des espaces, cultures et variétés, afin de minimiser les zones tampon et des refuges pour les prédateurs des ravageurs. Une étude de l'INRA, la recherche publique française en agrobiologie, publiée en 2018 dans la revue scientifique «Nature Sustainability», arrive à la conclusion que l'agriculture biologique est tout aussi efficace (ou inefficace) que l'agriculture chimique pour protéger les cultures. La pression des ravageurs n'y est pas plus élevée, et s'avère même inférieure s'agissant des bactéries et des champignons.»

MORGES | LIVRE SUR LES QUAI

Poublier un livre n'est pas donné à tout le monde. En vendre un peu est déjà une belle satisfaction personnelle, mais ils ne sont qu'une poignée à attendre la barre des 2000 exemplaires, ce qui est considéré comme un grand succès pour la Suisse romande.

L'écrivain de Reverolle Blaise

Hofmann a donc de quoi avoir la fâcheuse réputation d'être un *faux payson* : n'est rien d'autre que celui qui s'arrache le plus cher Payot en 2023. Au total, son éditeur en a livré plus de 8000 depuis sa sortie, un total qui n'arrive qu'exceptionnellement en Suisse. «C'est simple, il est devant le Prince Harry et l'auteur de polars Marc Voltenauer, qui est un habitué des hauts de classement», explique Mohamed Benabed, responsable commercial. Alors que la rentrée littéraire va hisser, d'un coup les stars de l'édition, Blaise Hofmann s'inscrit dans la durée. *Faire payson* parle à beaucoup de monde, ravive des



Les auteurs de la région Salvatore Gervasi et Blaise Hofmann, chacun dans leur style, affolent les compteurs avec leurs livres. Nicole

un mélange qui fonctionne très bien», résume Caroline Coutau, directrice des Éditions Zoé, qui se félicite d'avoir diffusé ce livre. «Il y a aussi la personnalité de

Blaise. On sent qu'il respecte ses lecteurs, les agriculteurs et il est convaincant quand on l'interroge sur ce thème.»

! Large promotion

Car il n'y a normalement pas de succès sans promotion et Blaise Hofmann s'y emploie avec délice, un peu de chance aussi puisqu'il a bénéficié d'une couverture médiatique d'une rare ampleur. « Tout à coup, la presse

La région sur les quais

Le district de Morges sera bel et bien représenté durant les trois jours du livre sur les quais. On retrouvera notamment Blaise Hoffmann, fort du succès de *Faire paysan*. Le citoyen de Reveriole participera au spectacle *Comai-on la chanson! La Valse de la rentée*, un show qui devrait plaire aux fans des sixties, entre rock, poésie et volutes italiennes. Il a également été convié à la croisière littéraire de Mari-Hélène Lalon qui évoquera la terre, le monde rural et les personnages qui l'habitent. Citoyen de Morges depuis de nombreuses années, le psychiatre roumain Ion Vanu vendra présenter *Entre violence et compassion*.

30 ou 40 personnes, je donne la parole aux agriculteurs si une question est de leur ressort.» Au niveau financier, en plus des 2000 francs d'avance, un auteur de chez Zoé touche 10 % sur chaque livre vendu, soit 2,50 francs pour *Faire peur*. Une somme intéressante, certes, mais qui ne permet de loin pas de vivre de sa plume.

! Mémoire vive

Blaise Hoffmann n'est pas le seul voisin du livre sur les quais à la rue Louis-de-Savoie, le roman graphique d'Eileen Hofer consacré à Audrey Hepburn – qui fait l'objet d'une exposition au Musée Bole et d'un soutien de la fondation morgienne – bat également des records avec plus de 10 000 exemplaires livrés en deux mois et des droits acquis par plusieurs pays.

Le conservateur des lieux Salvatore Gervasi n'est pas en reste puisque celui qui relate l'histoire des Morgans – en s'enrouant à chaque fois de passionnés pour former une équipe selon les thèmes – vit une succès moins foudroyant, mais qui dure. «Le quotidien des Morgans au XX^e siècle a déjà été vendu à 1300 exemplaires, ce qui est très satisfaisant. Nous avons couvert nos frais et le travail fourni a été payé, ce qui n'est pas garanti.»

L'ouvrage sur la gare de Morges affiche pour sa part 1 100 livres écoulés sur les 2000 imprimées, mais le gros « coup » de l'auteur, cette fois avec Jacques Longchamp à pour nom, *Morges, traces d'un passé récent*, mélange de beaux textes et de photos exceptionnelles. « Là, nous sommes allés jusqu'à 3500 et les ventes continuent plus de quinze ans après sa sortie. » ■

Tout est dit dans «Faire paysan»

« Lorsque j'étais ado, lors des repas de famille, mes oncles demandaient au petit dernier de mes frères: «Tu veux faire quoi quand tu seras grand?» Il répondait du tac au tac «paysan». Aujourd'hui, il exploite sa ferme avec son fils. Orientation bio avec vente directe.

Tout cela me semblait normal, jusqu'au moment où j'ai lu l'excellent livre de Blaise Hofmann *Faire paysan*. Cette lecture a fait resurgir des souvenirs de mon enfance, comme pâturer, partir le matin et rentrer les vaches le soir avant la traite. Ce n'est pas là pourtant que ce livre m'a le plus parlé. C'est l'appel à la réconciliation entre deux mondes, les gens de la terre et les bobos verts des villes et des campagnes.

En effet, le monde de la terre souffre de l'incompréhension des consommateurs et en particulier

des grandes théories qui ne se traduisent jamais par des actes. Il n'y a pas besoin d'organiser une votation pour changer les choses, il suffit de changer de comportement et d'acheter local. La grande distribution dicte ses règles et les gens de la terre en subissent les conséquences.

Et la politique dans tout ça? Elle est orientée business, peu importe la couleur du parti, alors les problèmes des gens de la terre sont abordés pour autant qu'il y ait une réciprocité.

Finalement, ce petit livre vert de M. Hofmann devrait être partout, sur toutes les tables, dans toutes les étables et dans tous les bureaux des offices. Tout est dit et tout est là. Le monde de la terre, c'est le proton de l'écologie, et les Verts les neutrons. La progression ne peut être que commune. »

JEAN-LOUIS FRANCEY,
COUSSET

Immorama, octobre 2023, par Monica d'Andrea

DOSSIER

TÉMOIGNAGES

BLAISE HOFMANN RACONTE LA VIE DES PAYSANS

Son livre «Faire paysan» cartonne en librairie. À travers des témoignages d'agriculteurs et ses racines, l'écrivain vaudois livre un récit engagé et une enquête sur leurs conditions de travail, défendant un métier sous le feu des critiques.

PAR MONICA D'ANDREA



L'Écrivain Blaise Hofmann. www.blaisehofmann.ch

Il court les plateaux de télé, les studios de radio, les librairies de toute l'Europe francophone où il est invité à parler de son best-seller. Faire paysan, c'est une ode concrète à la paysannerie, à l'agriculture, à la campagne et à un métier souvent décrié. «J'ai voulu redonner ses lettres de noblesse à la paysannerie, tout en essayant de ne pas m'engager dans un camp. Même si, dans le dernier chapitre, j'assume un certain lyrisme paysan. La loyauté envers la famille a pris le dessus », explique Blaise Hofmann, écrivain, voyageur, mais aussi fils et petit-fils d'agriculteurs.

Depuis sa sortie en mars 2023, son livre est dans la liste des 10 meilleurs ventes chez Payot. Il a parlé avec authenticité de ce milieu rural que l'on connaît mal à la Foire du livre de Bruxelles, à la Comédie du Livre à Montpellier, au festival Étonnants voyageurs de Saint-Malo, à la RTS et sur la chaîne TV5 Monde. Une belle consécration pour cet auteur, qui aime ce qu'il fait, et qui choisit son entourage, sa famille et sa vigne. «Voilà six ans que j'ai emménagé dans mon village d'origine, Villers-sous-Yers. Je m'occupe d'un hectare de vignes qui appartenait à mon grand-père, puis à mon père. Cela représente un 20% en termes de temps de travail. Je cultive du chassais, du gamay et du gamay noir lesquels nous avons reçu le label Terroir.»

Toboggan jaune
La créativité de Blaise Hofmann ne tient pas. Il a scoté les barreaux de la rambarde de sa terrasse pour y placer un petit toboggan jaune. Ses filles y glissent dans le jardin devant la maison villageoise où l'écrivain vit avec sa compagne Virginie. Le «bello» séducteur, comme elle le charrie, avait liché le bail de son appartement à Lausanne quand il se sont rencontrés. Il y a une dizaine d'années. «C'était la plus belle preuve d'amour que je pouvais lui donner !» Et les rires retentissent sur la ter-

rasse ensolée face au paysage campagnard de La Côte. Là où le couple a planté un tilleul où le mercier pour la naissance de Eve et Alice.

Faire paysan est inspiré de ces terres auxquelles Blaise a grandi, attaché et parfois contraint aux travaux de la ferme. Il porte en lui le savoir paysan, les habitudes, les gestes, l'observation... la preuve, une branche sur la terrasse trop fournie attire son attention: «À cette période, avant l'été, on effeuille, on rebloie, en potais vouloir. C'est comme pour les tomates, qui arborescent, mais même petites tiges. Là, on doit l'aler car elle prend de la sève et du soleil. Ce travail

“ Ma mission est aussi de parvenir à faire parler les paysannes de leurs problèmes. ”

Blaise Hofmann

sert à la vigne, qui est en réalité une liane, elle ne cesse de pousser. Alors il faut ébourgeonner, palisser, rogner, etc.»

Critique virulente

Chez Blaise Hofmann, l'fait bon vivre. La campagne environnante sent la nature pure et ses deux filles qui jouent font souffler un air plaisant d'insouciance, alors que la question de ce que signifie «faire paysan» revient sur la table. Et suscite des inquiétudes à l'heure où l'activité à base de notre alimentation est souvent méconnue, voire méprisée. «Le sujet semble terre à terre, mais je navigue entre le fait d'être fils de paysan et mon point de vue sur les pratiques actuelles. La critique virulente de la paysannerie m'a fait réagir et pousser à écrire ce livre. J'y recueille des récits de paysans et mène une enquête autour de leurs conditions de travail. Des changements structures doivent se faire. Par exemple,

le monopole, les marges et la transparence des deux principales chaînes de supermarchés en Suisse doivent être remis en question pour le bien-être de tous, des producteurs comme des consommateurs.»

Nuits d'insomnie

Les éditions Zoé ont publié de nombreux ouvrages de l'écrivain rebelle et éclectique, parti du récit de voyage pour arriver à l'enquête journalistique sur un sujet qui lui tient à cœur. Une plume proche des gens, que les lecteurs plébiscitent. La veille de notre rencontre, il raconte être allé au Sentier, faire une lecture de son ouvrage dans une ferme. «J'ai pris dix cartons de vin dans le coffre de la voiture et des livres. Tout est parti et j'ai eu plein de discussions. Parfois, quand je suis invité dans des librairies, on questionne plus les rôles de l'agriculture, de la Ferme (la Fédération nationale des coopératives, ndlr) ou de la grande distribution. Au sentier, les participants se sont petit à petit ouverts et ont partagé des histoires, familles, problèmes.»

Blaise explique le contexte chez les Combers, les habitants de la vallée de Joux, leur caractère plutôt réservé qui, au bout de trente minutes de conférence et quelques verres, débouche sur des questions-témoignages où ils racontent leur vie, als s'identifient. Fils, ou petits-fils de paysan, leur ancêtre ressort. Durant la rencontre, j'ai donné la parole à un paysan toisieux de premier abord. Il a dit: «Ben, je ne suis trop que ça, c'est voulu que 40 heures par semaine, c'est un bon moment pour moi. Et puis j'ai ses ouvertures, il a raconté ses deux labours, les hypothèses qui augmentent et qui donnent des inhomogénéités, le choc contrasté de la stabulation (le séjour du bétail en étable), n'att, ses garçons qui vont reprendre l'exploitation. Ensuite, sa femme a pris la parole. «Ma mission est aussi de parvenir à faire parler les paysannes de leurs problèmes», reprend Blaise Hofmann.

Le manque de reconnaissance sociale, le fait de ne pas être copropriétaire ou coopérateur, l'absence de cotisations à la LPP ou simplement pour l'AVS. Et la charge mentale double. Les femmes dans l'agriculture, c'est un sujet à part entière.»

Emporté par Cendrars

Depuis la sortie de Faire paysan, il ne cesse de répondre à des questions sur l'écriture, la lecture, le voyage. Il l'avoue: c'est son homonyme Blaise Cendrars qui l'a initialement emporté dans un souffle plein d'idées, dans le vent, qu'il respire, dans l'air qu'il embrasse de tout son être. Ouvert, au moment présent, Blaise Hofmann écrit pour graver les instants. Il dit que la communication comporte des mots qui n'ont pas de portance, tandis que la lecture et l'écriture prennent du temps, le touchent, comme il se laisse porter par son métier de viticulteur.

Quand Blaise intervient quelque part, au cinéma de Cossonay, chez une bergère dans le Jura avec l'ANPA (Association nature et patrimoine), l'Association suisse des viticulteurs, tout commence par des questions formelles et comme dans la petite librairie de La Chaux, trois heures après la rencontre, on est toujours là, à débattre de l'agriculture actuelle. «Nul besoin de décrire l'intérêt que suscite la problématique des terres à cultiver en Suisse romande. Entre les doutes, les difficultés de la profession, la grande distribution, les citadins écolos, la perméabilité, l'état de l'agriculture après la pandémie, les sujets ne s'épuisent pas. Contrairement aux terres, qui deviennent de moins en moins accessibles. Un problème pour la nouvelle génération qui s'engage. D'autant plus que depuis 2022, les apprentis à vouloir «faire paysan» augmentent. «Ils sont 5% de plus à suivre le CFC, voudrions, mais cette tendance s'observe dans tous les cantons. De la même manière, on constate qu'il y a plus de femmes et de néoruraux qui décrochent leur certificat. Ce qui fait trois bonnes nouvelles. La mauvaise est que tout est fait, dans le système, surtout en ce qui concerne les paiements directs, pour encourager les exploitations plus grandes. Donc pour avoir moins, l'accès à la terre est problématique. Avoir sa propre exploitation est très compliqué.»

Dur d'être néorural

Les chiffres parlent mais ne disent pas que, dans ses 5% d'apprentis supplémentaires, on ne compte pas tous les citadins – et ils sont nombreux – qui se lancent dans des projets de microfermes ou de perméabilité, car ces derniers ne suivent pas l'école d'agriculture. Ils se forment à travers des stages un peu partout, en Suisse romande. «Le point négatif est que ce sont les mêmes qui lâchent l'affaire au bout d'un moment, car si, pendant la pandémie, le contact direct était levonné et les gens acceptaient de payer les produits du marché un peu plus cher, faire durer ce type de projets est difficile. Personnellement, je me sentirais moi d'être de critiquer cette agriculture de niche. Ces jeunes ont de l'audace, ils bossent comme des dingues, mais le fait est que l'expérience de vie de leurs activités est généralement de cinq ans, voire de dix ans pour ceux qui sont de bons entrepreneurs, ont un solide réseau et maîtrisent bien la communication.»

Ce constat sur la difficulté de créer un réseau solide est presque inconcevable à l'ère du social networking. «Chez les consommateurs, l'envie et le discours sont là, mais ils peinent parfois à passer à l'acte. Rares sont encore ceux qui sont prêts à payer plus cher et à consacrer du temps pour venir acheter des produits de la campagne chez le paysan chaque semaine.» C'est cette réalité que Blaise dénonce dans son livre, ces contradictions qui poussent parfois l'agriculteur désespéré à s'oter la vie, croquant sous la paperasse administrative, les dettes et le travail qu'il ne peut plus gérer sans être pointé du doigt parce qu'il a recours à des pesticides, à des outils mécaniques spécifiques ou à l'élevage plus intensif... «J'ai retracé le parcours de personnalités qui ont tout donné, tout sacrifié, par tradition et sens du devoir, qui ont vu leur passion décroître en même temps que le prix du lait.»



“ Le retour à la terre des néoruraux, assez courant durant la pandémie, a également permis de ramener de la conscience en ville. ”

Blaise Hofmann



Blaise Hofmann (Zoé)



Faire paysan, éd. Zoé, 224 pages

Qu'en est-il du paradoxe des citadins qui critiquent, certes, mais aussi de ceux qui veulent revenir à la terre ? « C'est une question intéressante. D'une part, il y a celles et ceux qui deviennent paysanne ou paysan sans avoir grandi dans une ferme. Ils amènent d'autres idées, souvent une manière de faire plus collective. D'autre part, il y a les enfants de paysans qui exercent une autre profession avant de revenir à la ferme sur le tard. Là aussi, c'est un souffle vivant pour l'agriculture. L'intérêt pour la terre des néoruraux, assez courant durant la pandémie, a également permis de ramener de la conscience en ville. Ces gens ont mis en pratique leurs idéaux, se sont rendu compte des

enjeux complexes, économiques, administratifs et de tous ces écueils qui désillusionnent. »

Paysan en colère

Son propos est de recréer un lien par son témoignage, entre le petit producteur et le consommateur. Il reste pourtant très en colère contre le système. Pour lui, c'est là qu'il faut changer les règles, notamment celles de la grande distribution. Et aussi intégrer ces problématiques dans l'éducation des enfants. « Il faut réapprendre les goûts, savoir cuisiner, connaître les ingrédients. C'est aux parents d'effectuer ce travail. On peut rester dans un débat de chiffres, mais il faut revenir aux sensations.

Pour ce livre, l'idée était de réussir par l'émotion à comprendre un état, un statut et, par conséquent, d'y revenir à l'humain. »

Blaise Hofmann prépare un livre pour les 12-16 ans et une traduction allemande de *Faire paysan* est en préparation. « Si mes filles décident de faire un métier en lien avec la terre, j'en serais très content, mais aussi un peu angoissé pour elles. Les paysans ne représentent plus que 1,7% de la population suisse. Il n'y a pas forcément besoin de travailler la terre. Il est en revanche nécessaire de chercher à comprendre les choix quotidiens de celles et ceux qui nous nourrissent, celles et ceux qui ont choisi de faire paysanne, de faire paysan. » ■

Moins !, 11 septembre 2023,

FAIRE PAYSAN

Blaise Hofmann, Editions Zoé, 2023



Que voilà un livre aussi pertinent que local ! Par son sujet : la difficulté – mais aussi la beauté – d'être paysan ou paysanne en Suisse aujourd'hui. Par son auteur : écrivain vaudois issu d'une famille paysanne alémanique installé sur la Côte. Et même par son éditeur : la maison Zoé à Chêne-Bourg.

Beaucoup partageront les tiraillements et l'ambiguïté qui étreignent l'auteur, qui se permet d'écrire sur un monde dont il provient et qu'il connaît bien mais qui considère qu'il n'en fait plus vraiment partie. L'écriture fine et sensible tient du reportage, de l'enquête journalistique autant que

de l'introspection réflexive. Beau défi en ses temps de polarisation extrême que de tenter de faire dialoguer – en soi-même d'abord – deux mondes qui ne se regardent plus que comme loups et moutons : paysans-pollueurs d'un côté, bobos urbains inconséquents de l'autre.

On regrette cependant que le modèle du « *smart farming* » (l'agriculture assistée par les outils numériques) puisse apparaître comme une solution, voire être « écologique ». La fin de l'ouvrage, qui voit l'auteur « *faire un rêve* » dans lequel le paysan descendrait de son tracteur pour demander « *pardon pour ses erreurs et celles de ses aïeux, pour l'aveuglement des Trente Glorieuses* » et l'urbain découvrir « *l'étendue de ses contradictions et adopter une posture plus humble* » nous paraît quelque peu naïve. Elle évacue surtout la dimension politique : une agriculture véritablement respectueuse des personnes, des animaux et de la nature est-elle possible sans changer le modèle politico-économique productiviste qui est le nôtre ?

Mathieu Glayre



Local Guide cities, septembre 2023, par Beat Glur.

Interview

Interview avec Blaise Hofmann, Auteur et Vigneron



«J'ai commencé à écrire en voyage, il y a 20 ans. Pendant toutes ces années, étonnamment, j'ai renforcé mon attachement à la région lémanique.»

Blaise Hofmann, Auteur et Vigneron, Morges

Où avez-vous grandi et quels souvenirs d'enfance sont encore présents à votre esprit?

À Villars-sous-Yens, un petit village à 5 kilomètres de Morges. J'ai eu la chance de grandir dans une ferme en activité, alors mes souvenirs d'enfance sont forcément liés aux constructions en bottes de paille dans la grange, aux cueillettes de fruits dans le verger, aux soins aux vœux, lapins, poules, etc.

En quoi le lieu a changé depuis?

Les fermes du village sont devenues des appartements ou des villas. Les exploitations se sont installées à l'extérieur du village et de nouveaux quartiers sont nés. Le village a gagné 100 habitants, mais perdu son bureau de poste, son école. Heureusement, l'Auberge tient encore bon.

A quel point vous sentez-vous lié à la région lémanique?

J'ai commencé à écrire en voyage, mes premières publications, il y a 20 ans, étaient des récits de voyages. Pendant toutes ces années, étonnamment, j'ai renforcé mon attachement à la région lémanique. Plus je partais et plus je m'ennuiais. Rien à voir avec du patriotisme. C'est un lien social, mais aussi un attrait pour un patrimoine immatériel, des savoir-faire, des savoir-être.

Quelle phrase décrit au mieux le lieu?

«Une paysanne qui a fait ses humanités», c'est ainsi que le poète-chansonnier Jean Villard Gilles évoquait Lausanne. J'y ai vécu une quinzaine d'années, j'adore toujours cette ville. À la réflexion, cette expression pourrait s'appliquer à tous les grands villages et les petites villes de la région. Au bord du Léman, même les traders ont de la terre sur les souliers!

Qu'est-ce qui est «typique» de cette région, à votre avis?

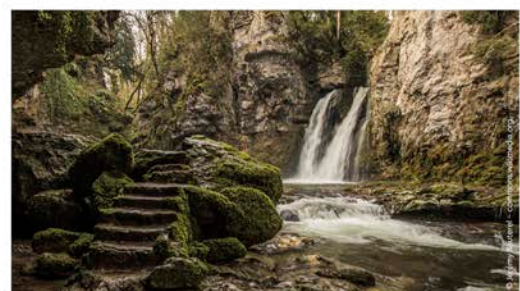
Une trop longue occupation bernoise qui a laissé des traces dans la mentalité vaudoise: modération, prudence, introversité, méfiance, etc.

Que souhaitez-vous pour l'avenir de la région?

Renforcer le tissu social. L'évolution démographique et la bonne santé économique laissent en contrepartie beaucoup de gens isolés, précarisés, anxieux. Il est urgent de soutenir toutes les initiatives qui recréent du lien humain.

Dans quels lieux de la région passez-vous volontiers du temps?

J'apprécie les nombreux petits festivals de musique, mais aussi les buvettes estivales au bord du lac, à Lausanne, Morges ou Rolle. Je fréquente



Blaise Hofmann: «J'aime marcher sur les flancs du Jura, autour du Mont tendre, et finir la journée à la Tine de Confliens.»

volontiers la plage publique de Burchillon. J'aime aussi marcher sur les flancs du Jura, autour du Mont tendre, et finir la journée à la Tine de Confliens ou à la Maison de l'Écriture à Montichier.

Dans quels lieux préférez-vous créer?

À l'époque, j'écrivais surtout dans les bistrot de Lausanne, de préférence les cafés populaires, les dernières pintes. Avec l'arrivée de nos filles, j'ai appris à écrire à la maison, à Reverolle.

Quels thèmes vous occupent actuellement - et trouvent un écho dans vos œuvres?

Je continue de faire vivre mon dernier livre, Faire paysan (éditions Zoé, 2023), qui porte sur le monde agricole actuel, le lien ville-campagne. J'écris en ce moment un livre jeunesse sur le Léman, avec l'illustratrice Adrienne Barman; un autre sur l'artisanat en Suisse romande, en compagnie du photographe Vincent Guignat. Et puis ce sera l'écriture d'un spectacle sur le thème de l'alimentation avec le metteur en scène Philippe Soltermann. J'ai des projets pour au moins deux ans...



Consent



03/11/23

LA CÔTE
www.lacote.ch

UN JOUR SUR LA CÔTE

3

Ce « paysan » né ici cartonne en librairie

REVEROLLE Paru en mars, le livre de Blaise Hofmann «Faire paysan» approche les 10 000 exemplaires vendus. Un événement au pays de la littérature romande. Décryptage.

PAR MAXIME MAILLARD@LACOTE.CH

Depuis sa sortie en mars dernier, «Faire paysan» affole les compteurs. Le livre de Blaise Hofmann, portrait documenté et sensible du monde agricole, représente la meilleure vente littéraire 2023 des magasins Payot de Suisse romande, devant des locomotives commerciales comme Eric-Emmanuel Schmitt ou Marc Voltenauer. Il a déjà fait l'objet de cinq réimpressions et atteindra d'ici peu les 10 000 exemplaires écoulés, avec 80% de ventes en Suisse et 20% en France. Un chiffre exceptionnel pour un auteur suisse édité au pays, dont le genre de prédilection n'est pas le polar ou le roman policier (lire encadré).

“C'est le rêve, au-delà des ventes, qu'un livre soit lu par une palette aussi large de personnes aux niveaux politique et social.”
CAROLINE COUTEAU
DIRECTRICE DES ÉDITIONS ZOÉ

Donner la parole à tout le monde

Aux Éditions Zoé, qui publient l'habitant de Reverolle depuis son premier livre, «Estive» (2007), on ne se montre pas vraiment surpris de cet engouement. «Je m'y attendais un peu, confie la directrice Caroline Couteau. Ce livre réussit à mêler de manière fluide un récit personnel et intime – puisque Blaise Hofmann ra-



Pour écrire «Faire paysan», Blaise Hofmann est allé à la rencontre des gens de la terre et a beaucoup lu sur le sujet de l'agriculture. SIGFREDO HARO

conte son enfance et ses liens avec la paysannerie –, et une enquête de terrain, proche des gens.»

Et puis il est question aussi d'engagement: «Blaise y a mis ses tripes, il a pris des risques et il a été très honnête, en assumant le doute et en donnant la parole à tous, aussi bien aux paysans traditionnels qu'aux adeptes du bio, aux bobos et aux femmes agricultrices. C'est peut-être ça qui fait que ça touche.»

Au-delà des clivages

Ni militant, ni idéaliste, ni nostalgique, mais teinté d'espoir, «Faire paysan» parvient à fédérer au-delà des clivages traditionnels entre les générations, entre la ville et la campagne, et même entre les sensibilités politiques. Pour preuve l'intérêt qu'il suscite à gauche, même si certains lui ont reproché son manque d'engagement en faveur de l'agriculture biologique: le 10 octobre, l'auteur

participait à un rassemblement organisé devant le Grand Conseil par des associations climato-engagées.

Et ce mardi, il était le premier écrivain invité par le groupe agricole du Grand Conseil vaudois, présidé par la PLR Laurence Cretigny, qui a pour mission de renseigner les députés sur les dossiers agricoles. «Pour moi, c'est le rêve, au-delà des ventes, qu'un livre soit lu par une palette aussi large de personnes aux niveaux politique et social», commente Caroline Couteau.

Des cartons de livres et de pinard

En sept mois, le livre a suscité plus de cinquante événements. Et le mois de novembre s'annonce d'ores et déjà chargé avec plus de dix rendez-vous à l'agenda, à la fois locaux (Marchissy, Villars-sous-Yens) et internationaux (festivals littéraires en Corse et à Colmar). Fait intéressant, la moitié d'entre eux s'est déroulée dans des lieux atypiques et non institutionnels: à la ferme, à l'alpage, au sein des associations de paysannes vaudoises et genevoises. Autant d'invitations qui se transforment en moments conviviaux, selon le fils de paysans, qui cultive depuis 2017 la vigne familiale avec son père à

Villars-sous-Yens: «Je me rends très souvent à ces rencontres avec, dans le coffre de la voiture, des cartons de livres et de vin. Après une petite présentation, je donne la parole: il y a toujours quelqu'un du métier qui a quelque chose à dire. Avec ce livre, plus qu'avec mes précédents, la littérature devient un moyen de créer du lien.»

Le souci de l'accessibilité et de la proximité

Et les lecteurs de tous bords le lui rendent bien. Écrit avec le souci d'être accessible, le livre suscite de nombreuses réactions. Elles lui parviennent par lettres, courriels ou téléphone et débouchent parfois sur une rencontre, un apéro. «Certains lecteurs m'ont dit que c'était le seul livre qu'ils ont lu cette année, d'autres le deuxième ou troisième qu'ils finissaient dans leur vie.» L'écrivain reçoit par ailleurs beaucoup de témoignages de gens issus du monde paysan, qui lui racontent leur histoire, leurs souvenirs. «Ce livre fait l'effet d'une madeleine de Proust», relate celui qui vient d'être honoré d'un prix de la Fondation vaudoise pour la culture. Il faut dire qu'il est lui-même très actif dans la diffusion de son ouvrage. Tant sur les ré-

seaux sociaux qu'en chair et en os. Ce qui explique aussi son succès, selon son editrice, qui n'a pas mis en place un dispositif promotionnel particulier à sa sortie: «Il est proactif, il a un réseau et a lui-même organisé de nombreuses rencontres. Il nous achète des livres et fait son petit business.» Près de 400 exemplaires ont ainsi été vendus sans l'intermédiaire d'un libraire, par les bons soins du colporteur Hofmann.

Gens du métier reconnaissants

Lui se dit plutôt surpris par cet engouement et souligne le bon timing entre la sortie du livre et la sensibilité du public aux questions du rapport à la terre et à l'alimentation. «C'est par l'alimentation que l'on peut rapprocher les Verts des villes et les cultivateurs. C'est ce qui fait que l'agriculture n'est pas abstraite ou politique.»

“Certains lecteurs m'ont dit que c'était le seul livre qu'ils ont lu cette année, d'autres le deuxième ou troisième qu'ils finissaient dans leur vie.”
BLAISE HOFMANN
ÉCRIVAIN

Il confie néanmoins avoir été saisi par un sentiment d'illégitimité durant la rédaction, «n'étant pas paysan» lui-même, ainsi que par le désir d'abandon, du fait de la complexité du sujet. «C'était trop vaste, comment tout rassembler? Je voulais évoquer toutes les thématiques, de l'agriculture conventionnelle au bio, en passant par le bio des paysans ou la grande distribution.»

Au final, le souci de varier les points de vue en évitant le livre d'opinion, lui aura permis à la fois d'attiser la curiosité intellectuelle des citadins, qui apprennent quelque chose sur l'agriculture, et d'émouvoir les ruraux. Beaucoup d'entre eux lui sont en effet reconnaissants d'avoir su trouver les mots pour parler d'eux.

Blaise Hofmann présentera son livre notamment à la Grande salle de Villars-sous-Yens (18.11, dès 18h) et le 23.11 à la galerie M'ArtChissy, de 18h15 à 20h.
Infos sur www.blaisehofmann.com.

Peut-on parler d'un best-seller?

Bientôt 10 000 exemplaires vendus! «Faire paysan» est, assurément, un carton. Le tirage moyen d'un livre dans notre coin de pays? Rarement plus de 1000 exemplaires. L'exigüité du marché (2 millions de lecteurs potentiels) contraindrait les éditeurs qui en ont les moyens à investir celui de nos voisins français, où les ouvrages suisses représentent désormais 3 à 4% des ventes. Grâce aux efforts de la fondatrice des Éditions Zoé, Marlyse Pietri, et depuis 2011 de sa successeuse Caroline Couteau, l'enseigne genevoise est une des mieux représentées dans les librairies françaises. Une autrice maison comme Elisa Shua Dusapin, dont «Le vieil incendie» s'est déjà vendu à plus de 100 000 exemplaires depuis sa sortie en septembre, vend autant en Suisse qu'en France. La proportion fut la même pour «Estive», premier récit de Blaise Hofmann et lauréat du Prix Nicolas Bouvier, au festival Etonnants voyageurs de Saint-Malo.

Pour l'heure, «Faire paysan» s'est vendu à 1500 exemplaires en France, «ce qui est très bon», juge Caroline Couteau. Que dire alors des plus de 8000 ventes en Suisse romande? Rapporté à l'échelle française, cela équivaudrait à 250 000 livres. Parler de best-seller n'a donc rien d'exagéré. Chez Payot, premier réseau de librairies de Suisse romande, on confirme le succès de «Faire paysan», avec 3500 exemplaires écoulés depuis sa sortie. Un chiffre qui représente plus d'un tiers des ventes de littérature suisse. 20% de ces ouvrages ont été achetés au magasin de Morges, juste derrière les 25% écoulés par la librairie Pépinière à Lausanne, et avant les achats en ligne via le site du magasin (12%). «Pas une totale surprise» pour Mohamed Benabed, responsable commercial chez Payot: «Blaise Hofmann a depuis longtemps trouvé son lectorat chez Payot. «Faire paysan» est un coup de cœur de beaucoup de nos libraires.»

L'Illustré, novembre 2023.

BLAISE HOFMANN

Terre de best-seller

C'est **l'un des cartons de l'année** en librairie. L'essai signé Blaise Hofmann sur le rapport que nous entretenons avec l'agriculture et l'image que véhicule celle-ci dans le public passionne les Romands. Publié aux Editions Zoé, **Faire paysan** a déjà été réimprimé cinq fois, se vendant à quelque **10 000 exemplaires** – une performance rare en Suisse romande, sachant qu'il ne s'agit ni d'un roman, ni d'un polar. Généralement, un tirage moyen tourne autour de 1000 exemplaires dans notre coin de pays. **Porteur d'espoir**, ce récit intime qui ne constitue pas un manifeste nous interroge sur notre lien à la terre et suscite aussi de l'intérêt en France. Viticulteur depuis six ans seulement à Villars-Sous-Yens (VD), Blaise Hofmann s'efforce de reconnecter le monde paysan et la société. Bel effort. **B. CA.**





Faire paysan, le livre qui parle du monde agricole avec amour et émotion

Les rencontres avec les écrivains de notre coin de pays sont souvent, voire toujours, poignantes et passionnantes. A l'occasion de notre édition spéciale de mai, nous avons eu la joie d'inviter Sarah Sumi, dont l'article et le livre avaient ému un grand nombre d'entre vous. Ce mois-ci, c'est avec une joie tout aussi grande que nous accueillons Blaise Hofmann, écrivain et vigneron originaire de La Côte, dont le dernier livre, *Faire paysan*, fait un carton dans les librairies de Suisse romande depuis sa sortie il y a huit mois. Le *Journal d'Ouchy* a évoqué avec lui son goût du voyage, la naissance de sa passion pour la lecture et l'écriture et, bien sûr, ce livre référence sur un monde – celui des « terriens » – où sa famille baigne depuis toujours. Le courant est très vite passé entre cet amoureux de la nature et le soussigné, contemporains de 1978, bons vivants et bons Vaudois. Un entretien à déguster comme un saucisson du terroir, accompagné par un verre de blanc d'un vigneron local.

Une fois n'est pas coutume, l'entretien n'a pas lieu dans un café ou dans un bureau, mais bien au domicile de notre invité, qui habite un village cher à la rédaction du *Journal d'Ouchy*: Revelle. Cette charmante bourgade de quatre cents habitants a vu notre directeur Marc grandir dans la maison familiale des Berner, située à quelques encablures de celle de notre écrivain. C'est un petit coin de paradis et de tranquillité où Blaise Hofmann s'est installé, avec sa douce moitié et ses deux filles, il y a un peu plus de cinq ans.

L'accueil y est très chaleureux et, alors que ses filles bouquent dans le salon, la discussion et les présentations démarrent autour d'un café: «Je suis écrivain depuis une vingtaine d'années et gagne ma vie grâce à cette activité depuis une décennie. Parallèlement, je fais du vin depuis cinq ans, ma famille possédant un hectare de vigne à Villars-sous-Yens.» Une production de huit mille bouteilles par année, soit un quart de gamay, un quart de garanoir et une moitié de chasselas... un chasselas que nous aurons le plaisir de déguster à la fin de l'interview, avant que Blaise nous offre une bouteille de cet excellent breuvage. «Il y a une parenté entre viticulture et culture. Que ce soit dans la nécessaire maturation, la projection vers l'avenir ou la volonté de tisser du lien, un livre et une bouteille de vin ont plein de similitudes. C'est très intéressant» mélange-t-il avec cette bienveillance qui semble ne jamais le quitter.

Une passion née grâce aux voyages

Ayant grandi dans le domaine arboricole-viticole qu'exploitaient ses parents, «dans une famille de terriens» pour reprendre ses mots, Blaise n'a pas eu beaucoup l'occasion de voyager durant sa jeunesse. «La lecture m'a donné envie de voyager. J'ai commencé à partir à l'aventure dès 17 ans, la plupart du temps seul, et l'écriture m'a accompagné durant tous ces voyages. C'est une compagne idéale, un bon moyen pour aiguïser l'observation des pays visités et garder une trace, un souvenir.» Entre 2001 et 2003, le natif de Morges part une année et demie pour un grand périple (Europe de l'Est, Asie et Afrique, sans jamais prendre l'avion) et met sur papier son premier livre, à l'âge de 26 ans: *Billet aller simple*, un récit de voyage distingué par le Prix Georges-Nicolas.

L'homme a mûri, voyage un peu moins depuis qu'il est devenu papa, mais cette flamme pour l'écriture est toujours intacte. Blaise Hofmann peut ainsi se targuer d'être l'auteur d'une douzaine de romans et récits de voyage. Il évoque son dernier «bébé», *Faire paysan*, paru en mars 2023 aux Éditions Zoé. «L'idée de ce projet est née en 2021, en réaction à l'initiative d'interdire les pesticides dans le monde agricole. A ce moment-là, j'ai ressenti le dialogue de sourds entre ceux du métier et les autres, d'autant plus que j'avais vraiment le cul entre deux chaises. Quand je parlais avec des paysans, j'avais envie de secouer leurs convictions. Quand je parlais avec mes potes citadins à l'apéro, je voyais qu'ils n'avaient aucune connaissance et que leurs théories étaient totalement hors-sol. J'ai eu envie d'écrire un livre qui fasse le pont entre la ville et la campagne. En l'écrivant, je me suis rendu compte que c'était aussi un hommage à celles et ceux qui nous nourrissent, une reconnaissance envers mes grands-parents, mes parents, mes cousins.» Un tiraillement, ajoute-t-il, qui était au plus profond de lui au moment de coucher ce roman sur papier.

Succès en librairie

Faire paysan reçoit un accueil formidable et demeure, à ce jour, la meilleure vente de l'année dans les librairies Payot de toute la Suisse romande, tous rayons confondus. «C'est incroyable pour un livre qui traite du monde agricole. Cet ouvrage intéresse autant les gens de la ville, qui peuvent ainsi apprendre plein de choses sur un domaine qu'ils maîtrisent peu, que les gens de la campagne, qui apprécient tout particulièrement ce livre car il leur permet de mettre des mots sur leurs ressentis.»

Depuis la sortie de son *best-seller* il y a huit mois, déjà vendu à plus de dix mille exemplaires, celui qui fut étudiant en lettres à l'Université de Lausanne a enchaîné les rencontres aussi bien dans des fermes à la campagne que dans des institutions culturelles urbaines, en Suisse, en France et en Belgique, preuve que son roman attire la curiosité et fait parler de lui. *Faire paysan* va d'ailleurs bientôt traverser la barrière de la langue, puisqu'il sera prochainement traduit en allemand. «Ce qui plaît peut-être aux lectrices et lecteurs, c'est l'absence de certitudes. Ce n'est pas un traité, un essai, plutôt une suite de récits où j'ai essayé de glisser de l'émotion, des paroles de terriens, des histoires de vie concrètes» complète-t-il, tout en invitant les gens de la ville à venir plus fréquemment à la rencontre des agricultrices et agriculteurs de notre canton. C'est un livre où souvenirs et anecdotes

côtoient humour et tendresse, et où l'on ressent tout l'amour de Blaise Hofmann pour ce métier pas comme les autres, une ode à la vie et à la terre.

Le bonheur n'est pas forcément dans le pré

A la question inévitable de savoir comment se porte le monde agricole helvétique, l'ex-enseignant au gymnase de Burier à La Tour-de-Peilz se montre inquiet: «La situation n'est pas terrible et les chiffres sont criants: trois fermes par jour (!) disparaissent en Suisse. Dans notre pays, il y a une volonté politique, par exemple via les paiements directs qui sont versés en fonction du nombre d'hectares exploités, d'augmenter la taille des exploitations, et donc de faire disparaître les petites fermes.» Selon Blaise Hofmann, force est de constater que le métier de paysan exige une charge de travail démentielle, le tout couplé à une très faible reconnaissance sociale et économique.

L'ancien pigiste de *L'Hebdo* et chroniqueur au *24 Heures* et à *Terre & Nature*, entre autres, profite de la discussion pour citer un passage de son livre: «Faire paysan, c'est travailler plus que tout le monde pour gagner moins que tout le monde, et nourrir des gens qui croient qu'on les empoisonne.» Une phrase qui en dit long sur la difficulté de ce métier pourtant si noble et admirable. «Le plus vieux métier du monde, qui est aussi le plus essentiel», résume-t-il.

«Entre le travail du paysan et l'achat au supermarché, beaucoup d'intermédiaires (les grandes surfaces, la grande distribution, l'agrochimie, les transformateurs) se succèdent sur le dos des paysans et c'est clairement injuste. Un travail et un effort sont à fournir pour contrer cette injustice-là» explique-t-il tout en assurant que son livre n'est pas un ouvrage militant. «Les paysans doivent être rémunérés à leur juste valeur. Un pourcentage est assez marquant: dans les ménages suisses, seulement 7% des dépenses sont consacrées à l'alimentation, ce qui n'est pas grand-chose. Un petit effort général de la population permettrait à toutes et tous de bénéficier de produits de meilleure qualité, du terroir et de saison.»

Après m'avoir proposé un morceau de gâteau, le lauréat du Prix Nicolas-Bouvier pour son œuvre *Estive* continue: «Je m'interroge aussi plus globalement, notamment au niveau de l'éducation. Il ne sert à rien d'avoir une agriculture saine si nos enfants ne connaissent plus le goût des choses, si ne savent distinguer une tomate bio d'une tomate industrielle, ni ne savent cuisiner.» Des mots si justes, qu'ils ne manquent pas de résonner dans la tête du papa d'une fille de six ans que je suis.

Un intérêt des jeunes pour ce métier

Le tableau n'est pas tout rose, mais pas tout noir non plus. «Sur le canton de Vaud, il y a 5% d'étudiants en CFC d'agriculture de plus cette année, dont 40% de femmes, et même 15% de progression sur les cinq dernières années. Ce sont des chiffres encourageants, au même titre que ce fait: beaucoup d'entre eux – qu'on appelle les «néo-ruraux» – n'ont aucun lien avec le monde agricole. La société d'aujourd'hui est rive sur le virtuel, le numérique, la spéculation. On sent une envie d'un retour à la terre, d'un retour à l'essentiel, enfoi chez de nombreuses personnes» se réjouit celui qui fut l'un des deux librettistes de la Fête des vigneronnes en 2019, dont il garde un souvenir «bouleversant».

Alors que Blaise me fait déguster son chasselas, accompagné d'une assiette de fromages, il est l'heure de conclure cet entretien et d'évoquer ses futurs projets. «Au printemps 2024, un livre intitulé *Les Mystères du Léman* sortira de presse. Cette fiction pédagogique, illustrée par Adrienne Barman, aura pour but de sensibiliser les adolescents à l'histoire et au charme du Léman. Puis en automne, j'aurai le plaisir de proposer un livre sur les artisans, élaboré avec le photographe Vincent Guignet, et de présenter des métiers de niche, tels que celui de mosaïste ou de bijoutière.» Ces métiers de niche et de passion, comme celui d'écrivain-vigneron ou d'agriculteur, il est bon et nécessaire de les saluer et les respecter au plus haut point. «Au final, j'espère avoir écrit un livre optimiste, qui donnera l'envie aux gens de devenir paysanne ou paysan. Puissent ses mots être entendus par celles et ceux qui auront le bonheur de lire son ouvrage.

Merci pour tout, cher Blaise, cher contemporain, et au plaisir de refaire le monde – qu'il soit agricole ou pas – avec toi!

Marc-Olivier Reymond



JOURNAL DOUCHY

Concours

Gagnez 2 fois un exemplaire de *Faire paysan*

Pour ce faire il vous suffit d'envoyer vos coordonnées avec la mention concours Paysan d'ici au 4 décembre par courrier postal: Advantage SA, avenue d'Ouchy 18, 1006 Lausanne ou par courriel: regie@advantagesa.ch

Conditions générales: les gagnants seront déterminés par tirage au sort et seront avisés personnellement. Participation limitée à un envoi par personne. Aucune conversion du prix ne sera possible.

Le Cotterg, 11 novembre 2023, par Elisabeth Bühlmann.

LA COMBALLAZ | SUCCÈS POUR LA CLÔTURE DES VINGT ANS DE LETTRES VIVANTES

Belles cuvées pour Hofmann

Pour sa quatrième apparition à Lettres Vivantes, Blaise Hofmann a fait salon comble à La Pomettaz pour partager son *Faire paysan* le 21 octobre.

Elisabeth Bühlmann

Outre les fidèles de Geneviève Bille, l'assemblée qui se pressait au chalet se composait de paysans de montagne, Esther Ginier, Fanny Henchoz, Eric Ginier; du maraîcher et céréalier de plaine, Pierre-Alain Schweizer; de l'historienne de terrain, Denyse Raymond, et du vidéaste de terroir, Alain Wenker. Ironie du sort, le public de dernière minute était entravé par un troupeau qui descendait la route des Voëttas. Du malaise né aux votations de juin 2021 sur l'eau potable et les pesticides, Blaise a mené son enquête pour dresser une histoire et mille portraits de la paysannerie de plaine: son désespoir, ses convictions, ses innovations, sa relation à un système vicié. Exemple parmi les impressions qu'il a collectées: «*Faire paysan, c'est travailler plus que tout le monde et*



Prélude bienvenu à la rencontre.

gagner moins que tout le monde pour nourrir des gens qui croient qu'on les empoisonne».

Lisant un extrait de son ouvrage sur la réalité et l'imaginaire d'un tas de fumier, Blaise a fait ressurgir dans l'audience des souvenirs, aussi bien que des interrogations. Prêchant des convaincus de l'attachement à la terre, la discussion

s'est centrée sur la maîtrise de l'ensemble de la chaîne de production et les priorités du consommateur dans l'usage de son temps et de son budget. La verrée offerte, au Chasselas, Gamay et Garanoir élevés par l'auteur, a plu autant que l'ouvrage, et les discussions ont continué bon train jusqu'au crépuscule.

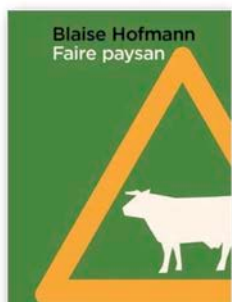
Le coup de cœur du libraire

FAIRE PAYSAN

de Blaise Hofmann

Blaise Hofmann est fils et petit-fils de paysan. Dans ce récit à cheval entre enquête journalistique et souvenir d'enfance, il part à la rencontre de ses grands-parents, parents, cousins, dans son village natal, dans les champs, les exploitations, les supermarchés, dans les coopératives écoresponsables et de grosses exploitations industrielles. Le livre est le coup de cœur de l'équipe de la librairie Le Temps d'un Livre à Pontarlier (Doubs). L'auteur raconte avec humour et tendresse le fossé qui se creuse entre les paysans qu'on accuse d'empoisonner la terre, et une population urbaine qui aspire à une autre relation à la nature, mais ne distingue pas un épi d'orge d'un épi de blé ! Une parole d'une paysanne qui résume bien le métier : « Faire Paysan, c'est travailler plus que tout le monde et gagner moins que tout le monde pour nourrir les gens qui croient qu'on les empoisonne ». Ce livre a pour but de comprendre ce dialogue impossible entre la ville et la campagne, entre les citadins souvent hors-sol et les paysans parfois un peu trop convaincus. Blaise Hofmann est là au milieu, plein d'empathie, à nous montrer les points de vue de chacun, à essayer de nous les faire comprendre avec l'espoir de les faire dialoguer et se rencontrer.

/ « Faire Paysan », de Blaise Hofmann (éditions ZOE). 18 €.



Est Républicain, 10 décembre 2023

Interview avec Blaise Hofmann, Auteur et Vigneron



«J'ai commencé à écrire en voyage, il y a 20 ans. Pendant toutes ces années, étonnamment, j'ai renforcé mon attachement à la région lémanique.»

Blaise Hofmann, Auteur et Vigneron, Morges

Où avez-vous grandi et quels souvenirs d'enfance sont encore présents à votre esprit?

A Villars-sous-Yens, un petit village à 5 kilomètres de Morges. J'ai eu la chance de grandir dans une ferme en activité, alors mes souvenirs d'enfance sont forcément liés aux constructions en bottes de paille dans la grange, aux cueillettes de fruits dans le verger, aux soins aux vœux, lapins, poules, etc.

En quoi le lieu a changé depuis?

Les fermes du village sont devenues des appartements ou des villas. Les exploitations se sont installées à l'extérieur du village et de nouveaux quartiers sont nés. Le village a gagné 100 habitants, mais perdu son bureau de poste, son école. Heureusement, l'Auberge tient encore bon.

A quel point vous sentez-vous lié à la région lémanique?

J'ai commencé à écrire en voyage, mes premières publications, il y a 20 ans, étaient des récits de voyages. Pendant toutes ces années, étonnamment, j'ai renforcé mon attachement à la région lémanique. Plus je partais et plus je m'attachais. Rien à voir avec du patriotisme. C'est un lien social, mais aussi un attrait pour un patrimoine immatériel, des savoir-faire, des savoir-être.

Quelle phrase décrit au mieux le lieu?

«Une paysanne qui a fait ses humanités», c'est ainsi que le poète-chansonnier Jean Villard Gilles évoquait Lausanne. J'y ai vécu une quinzaine d'années, j'adore toujours cette ville. À la réflexion, cette expression pourrait s'appliquer à tous les grands villages et les petites villes de la région. Au bord du Léman, même les traders ont de la terre sur les souliers!

Qu'est-ce qui est «typique» de cette région, à votre avis?

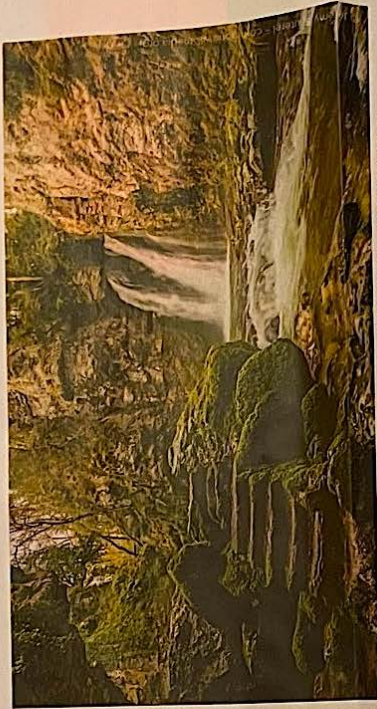
Une trop longue occupation bernoise qui a laissé des traces dans la mentalité vaudoise: modération, prudence, introversisme, méfiance, etc.

Que souhaitez-vous pour l'avenir de la région?

Renforcer le tissu social. L'évolution démographique et la bonne santé économique laissent en contrepartie beaucoup de gens isolés, précarisés, anxieux. Il est urgent de soutenir toutes les initiatives qui recréent du lien humain.

Dans quels lieux de la région passez-vous volontiers du temps?

J'apprécie les nombreux petits festivals de musique, mais aussi les buvettes estivales au bord du lac, à Lausanne, Morges ou Rolle. Je fréquente



Blaise Hofmann: «J'aime marcher sur les flancs du Jura, autour du Mont tendre, et finir la journée à la Tine de Confiens.»



En savoir plus

volontiers la plage publique de Buchillon. J'aime aussi marcher sur les flancs du Jura, autour du Mont tendre, et finir la journée à la Tine de Confiens ou à la Maison de l'écriture à Montricher.

Dans quels lieux préférez-vous créer?

À l'époque, j'écrivais surtout dans les bistros de Lausanne, de préférence les cafés populaires, les dernières pintes. Avec l'arrivée de nos filles, j'ai appris à écrire à la maison, à Reverolle.

Quels thèmes vous occupent actuellement – et trouvent un écho dans vos œuvres?

Je continue de faire vivre mon dernier livre, Faire paysan (éditions Zoé, 2023), qui porte sur le monde agricole actuel, le lien ville-campagne. J'écris en ce moment un livre jeunesse sur le Léman, avec l'illustratrice Adrienne Barman; un autre sur l'artisanat en Suisse romande, en compagnie du photographe Vincent Guignet. Et puis ce sera l'écriture d'un spectacle sur le thème de l'alimentation avec le metteur en scène Philippe Soltermann. J'ai des projets pour au moins deux ans ...

Un visage pour l'agriculture romande

Il tourna avidement les dernières pages, les yeux embrumés. On le regardait bizarrement dans le café. A certains passages sa gorge se serrait, à d'autres sa bouche souriait. « Ces paroles sont vraies, ces mots sont justes, ces phrases sont belles », se surprenait-il à penser. Le jeune étudiant, enfant de Villars-le-Grand, lisait *Faire paysan*.

Blaise Hofmann, auteur du titre susmentionné, aurait sans doute trouvé de meilleures tournures pour retranscrire l'émotion qu'a suscité chez moi son ouvrage. Mais pour (mieux) en parler, quittons la première personne du singulier et voyons ce que l'enfant de Villars-sous-Yens propose dans ce récit.

Publié en début d'année 2023 aux éditions Zoé, *Faire paysan* est un livre qui plonge dans la complexité des manières de vivre du monde agricole romand, en retranscrivant les tensions, relations de pouvoir et de dépendance qui existent dans et autour de la profession.

Et Blaise Hofmann le fait avec méthode et poésie, c'est-à-dire avec brio. L'auteur, dans une sorte de reportage littéraire, mène une enquête assemblant entretiens, histoire personnelle et dynamiques socio-économiques. Pour illustrer et tramer son propos, il mobilise références littéraires et personnages emblématiques de l'agriculture romande.

Résumé

Pour redescendre un peu dans la teneur du livre, il peut être divisé en quatre parties, qui s'entrecroisent largement. La première consiste en une introduction plutôt romancée, présentant le rapport ambigu qu'entretient l'auteur avec le monde paysan : entre loyauté, par son ascendance, et critique, par son appartenance aux classes à dominance culturelle.

Dans la deuxième, l'auteur trace les lignes de tensions qui parcourent l'agriculture romande. À l'aide d'entretiens avec des intervenants connus du grand-public (on retrouve entre autres Pierre-André Schütz, aumônier-paysan, Fernand Cuche, ex-politicien neuchâtelois et leader syndical de l'Union des producteurs suisses) ou simplement des connaissances de l'auteur, qui s'expriment avec émotion et pertinence. Les individus se livrent alors, confiant leurs espoirs et leurs peines, de la solitude à la colère. Le clivage ville-campagne est particulièrement exploré, les ressorts de cette situation étant exposés avec limpidité.

La troisième partie s'attelle à décrire les solutions imaginées par les acteurs pour se sortir de cette situation. Comment réussir dans cette rude concurrence économique, où

les principaux consommateurs des produits vendus sont ceux qui les critiquent ? Certains hybrident leurs activités ou les modernisent constamment. D'autres se *bobo*-isent, font du bio, du Demeter, de la permaculture ; se lancent dans la *microferme*, sur des marchés de niche.

Finalement, Blaise Hofmann conclut *Faire paysan* en deux chapitres. Dans le premier, il prend position en faveur de l'esprit de la terre, un idéal qui habite tout agriculteur : celui d'être en harmonie avec l'environnement. Harmonie non pas fantasmée, mais plutôt impérative car il s'agit du dernier métier à la merci des caprices de la nature. Les paysans sont donc naturellement plus sensibles au langage de la terre, de par son importance dans leur vie professionnelle. Dans l'ultime chapitre, l'écrivain ouvre sur l'espoir d'un dialogue entre les différentes parties de l'équation : producteurs et consommateurs, campagnards et urbains, subventionnés et subventionneurs. Cela pour rééquilibrer la domination symbolique que les seconds exercent sur les premiers, pour qu'enfin, à nouveau, les enfants puissent dire « Papa, je veux faire paysanne ! Maman, je veux faire paysan ! »².

Critique

Les lecteurs de *La Nation* apprécieront matière et mise en page du livre : le papier est noble, la police classique, l'interligne aéré. La prose est rythmée et, comme le style, s'adapte au propos de l'auteur sans trop en faire.

Sur le fond, le point fort de l'ouvrage réside dans la perspective critique mobilisée. L'auteur ne prend en effet jamais définitivement parti pour un acteur ou un type d'agriculture. Concrètement, il fait dialoguer les interviewés entre eux, l'ouvrage devenant ainsi un médiateur permettant de comprendre les positions des uns et des autres de manière critique. Il ajoute parfois une couche argumentaire à tel agriculteur conventionnel ou tel urbain à qui les mots manquent. Mais jamais Blaise Hofmann ne condamne l'un ou l'autre. Il est compréhensif. Un dernier point important qui touchera nos sensibilités est l'ancrage résolument local (très vaudois mais pas que) de cet ouvrage dont on ne peut que recommander la lecture.

Emile Spahr

¹ Ici utilisé comme synonyme de paysan pour alléger la lecture, mais en réalité les deux notions recouvrent des visions très différentes de ce statut professionnel.

² p. 209.

Zalp, 2024, par Giorgio Hösli

Von hier und dort

Schön! Endlich ein Buch des Hirten, Weinbauern und Lehrers Blaise Hofmann auf Deutsch. In der Romandie wurde er durch sein Buch «Estive» bekannt, eine scharfsinnige Auseinandersetzung mit dem Beruf des Schafhirten. Im aktuellen Buch ranken seine Gedanken um die Unvereinbarkeit von BäuerInnen und StädterInnen. In Notizen, Gesprächen und geschichtlichen

Rückblicken versucht Hofmann zu verstehen, wieso die Verständigung von hier und dort so schwierig ist. Dabei ist er kaum anklagend, dafür oft ironisch, manchmal etwas ratlos – für uns LeserInnen ist das unterhaltend, erhellend und wir lernen, dass Klischees nicht einfach überwunden werden können. Zu einem «guten» Ende kommt es im Buch natürlich nicht, dafür wären wir aus der Stadt und vom Land verantwortlich. gh

Blaise Hofmann

Die Kuh im Dorf lassen

oder die Herausforderungen einer nachhaltigen Landwirtschaft in der Schweiz

Taschenbuch, 188 Seiten

Atlantis Literatur, Zürich 2024

ISBN 978-3-7152-5037-3, 24.90

www.atlantisliteratur.ch

FRANCHES-MONTAGNES

SAIGNELÉGIÉ

«Les paiements directs? Rien d'autre que des subventions à Coop et Migros»

Une centaine de personnes avaient fait le déplacement mardi soir pour écouter Blaise Hofmann, l'auteur de «Faire paysan», à l'invitation de Jean-Marie Miserez et Marie-Joséphine Varin. Une discussion souvent empreinte d'émotions a eu lieu à cette occasion.

«Au départ, quand j'ai parlé avec Blaise Hofmann en mars 2023, j'avais imaginé organiser une petite soirée littéraire. Mais les circonstances actuelles, avec la révolte des agriculteurs, ont complètement changé la donne. Je pensais bien que nombreux seraient les agriculteurs à saisir cette occasion de prendre la parole, même si nous avons quand même été surpris par l'affluence», se réjouit Jean-Marie Miserez.

Les agriculteurs étaient largement majoritaires dans la salle, et cela a eu une grande influence sur la teneur des débats: «Mon but était vraiment de discuter de la question d'une entente entre agriculteurs et consommateurs, qu'on cherche ensemble quelles sont les pistes les plus pratiques, et au final la question n'a pas vraiment été abordée, puisque la très grande majorité des gens qui se sont exprimés étaient des agriculteurs. Je regrette que le débat n'ait pas été à la hauteur de ce que je voulais. Par contre, j'ai découvert beaucoup de choses sur le désarroi des paysans.»

La peur du regard des autres

«Jamais personne ne va dire merci à un agriculteur. Avant, j'étais charpentier, j'avais de la reconnaissance et depuis que je suis dans l'agriculture, j'ai plutôt peur du regard des autres», a notamment avancé un des intervenants, qui reprochait également à la grande distribution de «vendre du rêve»: «La paysanne à la Heidi avec sa boille à lait, ça n'existe pas. Mais beaucoup de consommateurs ne s'en ren-



Plus de cent personnes avaient fait le déplacement pour écouter Blaise Hofmann et discuter des différentes problématiques touchant le monde agricole.

PHOTO OLIVIER NOAILLON



«Quand je vois ces gens, avec leurs villas et leurs tondeuses à gazon qui tournent à longueur de journée, et qu'on nous reproche d'avoir tué la planète alors qu'on n'est que 2% de la population, ça m'insupporte.»

dent pas compte, et nous regardent travailler avec suspicion.»

Les paiements directs ont aussi été au cœur des discussions: «Je ne nie pas que les paiements directs ont apporté de bonnes choses, notamment au niveau de la biodiversité, mais le problème est qu'on nous les reproche tout le temps», soulignait une dame, tandis qu'un collègue se plaignait qu'il y a toujours plus de contraintes pour toucher cet argent. Sans compter que, selon lui, «il y a des gens qui cherchent juste à encaisser de l'argent au lieu de produire».

«De toute façon, avec le prix du lait, on ne gagne rien, on a meilleur temps de tout mettre en jachères», reprenait le

même, décidément remonté. Contre la grande distribution d'abord: «Les paiements directs, ce n'est rien d'autre que des subventions à Coop et Migros.»

«On nous reproche d'avoir tué la planète»

Et contre le grand public, qui s'en prend souvent au monde agricole: «Quand je vois ces gens, avec leurs villas et leurs tondeuses à gazon qui tournent à longueur de journée, et qu'on nous reproche d'avoir tué la planète alors qu'on n'est que 2% de la population, ça m'insupporte», s'emportait-il, la voix nouée par l'émotion, tandis qu'un collègue renchérissait: «En temps de guerre, paysan bénit,

en temps de paix, paysan maudit.»

Le système capitaliste ne convient pas

En fin de soirée, Bernard Beuret, l'ancien chef du Service de l'économie rurale, a longuement pris la parole, tentant d'avancer des pistes pour remettre l'agriculture sur de meilleurs rails: «Après la guerre, tous les pays d'Europe se sont lancés à fond dans le productivisme. On disait aux paysans: «Produisez, produisez, on s'occupe du reste.» Mais ce système a conduit à une surproduction. C'est ainsi qu'on a introduit le contingentement laitier, par exemple. Car il faut

se rappeler que longtemps, la Confédération gère le marché du lait, celui du beurre, du sucre, du blé, etc. Avec l'ouverture des marchés, la mondialisation, elle s'en est retirée, et ça a été pareil dans toute l'Europe. Le problème, c'est que le système capitaliste, ça ne convient pas à l'agriculture. Car on n'interrompt pas la croissance d'un veau lorsque les prix s'affaissent, et les vaches continuent de donner du lait quand la demande diminue.»

Cohésion capitale

Que faire dans ces conditions? «En tout cas pas libéraliser plus. Il faudrait plutôt

que les États aient de nouveau des droits pour jouer aux frontières.» Et surtout, surtout, se rassembler: «La cohésion professionnelle est capitale, si on ne peut pas l'améliorer, on ne pourra rien faire. Coop et Migros se frottent les mains en voyant les paysans s'investir devant leurs représentants. La division joue à 120% contre l'agriculture.»

Dialogue impossible

Mais cet appel au rassemblement sonne un peu comme un vœu pieux: «J'ai repris une toute petite exploitation, et les paysans plus grands convoient mes terres. Je suis obligée d'avoir un autre emploi à côté pour tourner, et les collègues autour de moi me voient comme une paysanne touriste», lançait une jeune femme dans le public.

Les agriculteurs bio, très nombreux dans l'assistance, étaient également unanimes à souligner la fracture qui ne cesse de s'approfondir entre petits et grands, entre tenants du bio et conventionnels: «On n'arrive plus à nouer le dialogue.»

Et Blaise Hofmann, quel bilan tire-t-il de cette soirée?

«J'ai d'abord été surpris de l'affluence, je ne m'attendais pas à voir tant de monde. Une chose est sûre, c'est que les témoignages que l'on a entendus mardi ressemblent à tant d'autres que j'ai recueillis pour écrire mon livre. Ils racontent un mal-être profond, lié à une dignité et une fierté mises à mal. Il y a beaucoup de colère, mais ce que je trouve beau, c'est qu'on arrive enfin à l'exprimer. Car le paysan est un taiseux.»

PASCALE JAQUET NOAILLON

«Les fesses entre la chaise et le botte-cul»

Tour à tour aide-soignant, enseignant, animateur, berger ou journaliste, Blaise Hofmann est l'auteur d'une dizaine de romans et récits de voyage.

En 2023, ce fils et petit-fils d'agriculteur sort *Faire paysan*, un ouvrage dans lequel il interroge notre relation aux hommes et femmes de la terre, et au travers duquel il cherche à installer un dialogue entre ville et campagne: «Je pense

être la personne idéale pour ça, car si à la campagne on me voit comme un bobo des villes, en ville je reste toujours le bouseux. J'ai un peu les fesses assises entre une chaise et un botte-cul», raconte-t-il avec humour. S'il avance que «grandir dans une ferme, c'est un cadeau», il ne s'en souvient pas moins que quand il était gosse, «les paysans étaient vus comme des individus louches, fourbes et paresseux».

PJN

Lire Suisse, 20 juin 2023, par Nicolas Félix.

Enquête au cœur du monde agricole romand

Avec *Faire paysan*, Blaise Hofmann nous invite à la rencontre des réalités quotidiennes d'un monde agricole contemporain en plein questionnement et sujet à de profondes mutations. Un

récit documentaire prenant la forme d'un exercice de médiation en faveur d'une meilleure compréhension mutuelle entre ville et campagne.

Fils d'agriculteur ayant gagné la ville avant de revenir vivre à la campagne, Blaise Hofmann n'est ni tout à fait un urbain pour les uns, ni tout à fait un rural pour les autres. Mais la familiarité de l'auteur avec ces deux milieux fait de lui un témoin privilégié de l'incompréhension croissante entre leurs populations. Face à une telle discorde, un vœu peut-être pieux, celui de contribuer à rétablir le dialogue entre habitant·e·s de territoires fondamentalement interdépendants. Et en guise de fil rouge, l'auteur s'interroge sur ce que signifie « faire paysan » aujourd'hui.

Sa réponse mêle la grande et les petites histoires. Adoptant une perspective historique pour retracer les nouvelles politiques agricoles d'après-guerre, le développement de l'agro-industrie et de l'agrochimie, il décrit les circonstances ayant conduit à une profonde transformation du paysage rural avec la disparition, rien que dans ces dix dernières années, de quatre exploitations en moyenne par jour. Blaise Hofmann revient également sur sa propre histoire familiale en terre romande qui débute avec l'installation peu avant la moitié du XXe siècle sur la Côte vaudoise, d'un grand-père originaire de Suisse alémanique.

Faire paysan est un récit documentaire qui frappe par son authenticité. Celle d'un métier millénaire qui évolue à vive allure et constitue un véritable terrain d'innovation. L'auteur raconte les dures réalités du milieu agricole, mais aussi une profession de passionné·e·s qui perpétuent un savoir-faire et surtout, l'amour du métier. Un tableau polychrome, sans noirceur ni lyrisme, où les descriptions de villages désertés par l'activité agricole côtoient les visites d'entreprises en mains d'exploitant·e·s visionnaires qui marchent avec leur temps.

Faire paysan propose une valorisation toute en nuance du monde agricole qui nous rappelle avec conviction et subtilité que l'agriculture et l'entretien de nos paysages ne s'improvisent pas. Reste à souhaiter que ce message reçoive l'attention qu'il mérite.

***AGIRinfo*, 3 mars 2023, par Kalina Anguelova.**

Un livre jette des ponts entre la ville et la campagne

Le dernier livre de Blaise Hofmann, «Faire paysan» , est consacré à l'agriculture. Fils et petit-fils de paysans, il est témoin des tensions grandissantes entre citadins et paysans, du manque de dialogue entre la ville et la campagne. Par son ouvrage, il tente de renouer le lien entre ces deux mondes. Interview avec l'écrivain-viticulteur qui nous a ouvert la porte de sa maison à Reverolle (VD), où il vit avec sa compagne et ses deux filles depuis 2017.

Les «fesses entre une chaise et un botte-cul», Blaise Hofmann se lance dans l'écriture de «Faire paysan» en 2021, dans les mois qui ont précédé les deux initiatives populaires s'attaquant aux produits phytosanitaires. Son ouvrage est une tentative de renouer le dialogue, qu'il estime alors rompu, entre la ville et la campagne. Dans cette enquête littéraire, parsemée d'anecdotes personnelles, de références historiques et littéraires, l'auteur part à la rencontre de différents

points de vue pour raconter la réalité paysanne, rendre hommage à ce métier essentiel et pousser à la réflexion quant à l'avenir agricole. Au fil des chapitres, il se positionne tantôt du côté des paysans conventionnels, considérés comme «empoisonneurs», «tueurs d'abeilles», «pollueurs de rivière», «complices de l'holocauste agricole», tantôt du côté des citadins exigeant une alimentation exempte de pesticides de synthèse. Du «Plan Wahlen» à la naissance des «paiements directs», en s'attardant sur des thématiques sensibles comme celles du glyphosate, de la «vache folle», des PER, de l'endettement, du suicide et bien d'autres, il raconte finement, en empruntant parfois l'humour, l'évolution de l'agriculture suisse, ses défis passés et futurs ainsi que sa grande difficulté à communiquer avec ses détracteurs.

«Faire paysan», pourquoi ce titre?

Le mot «paysan» est devenu presque honteux, il a perdu de sa dignité. Les concernés eux-mêmes préfèrent s'appeler «exploitants agricoles». Avoir ce terme dans le titre, c'était une manière de le mettre en avant. Bon, j'aurais dû titrer «Faire paysan, faire paysanne» ou ajouter un point médian...

A quel moment, on se dit «j'ai envie d'écrire un livre sur l'agriculture»?

Le projet de ce livre est né en 2021, dans les mois qui ont précédé les deux initiatives populaires s'attaquant aux produits phytosanitaires. A cette période, j'ai entendu des propos très sévères à l'encontre des paysans conventionnels: «empoisonneurs», «tueurs d'abeilles», «pollueurs de rivière», «complices de l'holocauste agricole»... J'ai constaté qu'il était devenu impossible de faire dialoguer la ville avec la campagne, alors que les initiatives sont des occasions de discussions. Dans le livre, il y a un passage qui symbolise cette rupture. Le moment, où j'invite à manger deux paysans, père et fils, des voisins. Puis, je lâche le mot «glyphosate»... La soirée était gâchée. Je me suis rendu compte que, pour eux, j'incarnais la critique puisque je n'étais pas du métier et avais habité quinze ans en ville.

«Faire paysan, c'est travailler plus que tout le monde et gagner moins que tout le monde pour nourrir des gens qui croient qu'on les empoisonne»... C'est la confiance d'un jeune, débutant dans le métier. Vous partez à la rencontre de différentes personnes pour rendre compte de la réalité paysanne, votre démarche est assez journalistique, non?

Oui, tout à fait. C'est un récit du réel. Et j'ai été journaliste...

Vous vous êtes autorisés un mélange des genres: autobiographie, histoire, manifeste, essai...

La narration est hybride, à mi-chemin entre littérature, reportage, récit intime. Mon livre est un manifeste pour faciliter la réconciliation entre la ville et la campagne.

«Dans les campagnes, la dot était jadis estimée à l'importance du tas de fumier devant la ferme des parents»... Pourquoi avoir fait le choix de parler de fumier, dès les premières pages?

Je suis fils et petit-fils de paysans. J'avais envie de parler de ma famille, de mon village natal et surtout d'ancrer mon récit sur quelque chose de palpable, de symbolique: un fumier qui disparaît. L'agriculture est un sujet si complexe, avec tant d'acteurs et d'enjeux, qu'on gagne à partir du concret avant d'entreprendre une réflexion plus globale.

«(...) Ce livre n'est pas un manuel de politique agricole. (...) Je souhaite simplement transcrire un maximum de points de vue, ouvrir le débat, apporter de la nuance et partager des informations»... On ressent tout le long du récit, votre besoin de justifier l'existence du livre. Etait-ce un challenge de l'écrire?

Ma principale difficulté a été de jongler entre ma sensibilité paysanne, ma loyauté envers ce milieu et mon envie d'être critique, puisque beaucoup d'erreurs ont été faites. Après, l'écrivain

souffre souvent du syndrome de l'imposteur. Au fond, qui suis-je pour parler de ce domaine? Je n'ai aucune prétention de proposer des solutions aux grandes problématiques du milieu agricole. Je n'ai ni l'envie, ni les compétences, comme je le précise d'ailleurs dans le livre, pour le faire. Ce livre est simplement une tentative d'ouvrir le débat et de favoriser le dialogue entre citadins et paysans.

«A jamais entre deux mondes, les fesses entre une chaise et un botte-cul»... On sent dès le départ votre tiraillement entre l'univers urbain et celui de la campagne.

Oui. C'est une sorte de tension perpétuelle, mais je le vis positivement. J'aime ma vie de vigneron, lorsque je cultive mon hectare de vigne avec mon père, mais j'aime aussi me retrouver dans les grandes villes à parler littératures devant un public. Ces décalages me nourrissent.

A un moment donné, vous écrivez «(...) mais qu'est-ce qu'il nous prépare le fils Hofmann». De l'humour pour appréhender la critique?

Dans les premières pages du livre, je m'adresse à mon grand-père: *«pardonne-moi, mais des fois je pense aussi comme un citadin»*. En étant tour à tour dans les deux camps, c'est aussi un moyen d'être moins jugeant. Bon après, j'aime beaucoup les coulisses de l'écriture et donc commenter ou évoquer un ressenti.

Vous décrivez 1996 comme une année charnière. Pourquoi?

Entre 1995 et 1996, c'est la crise de «la vache folle», l'encéphalite spongiforme bovine. On découvre que le bétail est nourri avec de la farine animale. Une absurdité qui brise la confiance envers le monde paysan. C'est aussi l'année de la naissance «des paiements directs» via la votation populaire du 9 juin. Les trois quart de la population ont accepté que l'agriculture n'est plus là uniquement pour nourrir mais aussi et surtout pour entretenir un paysage rural. Enfin, c'est l'année où près de 15'000 paysans se sont réunis le 23 octobre à la Place fédérale, à Berne, pour défendre leurs droits. La manifestation a failli virer au drame. Les forces de l'ordre n'avaient pas hésité à tirer des balles en caoutchouc ou lancer du gaz lacrymogène contre la foule en colère. D'un coup, les paysans étaient vus comme des malfrats. Du jamais vu. Donc oui, c'était une année charnière pour le monde agricole.

On est donc très loin de l'image du «paysan suisse héros» qui, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, a permis le passage d'un taux d'auto-alimentation de 20% à 70% grâce au «Plan Wahlen». D'ailleurs, ce plan était un bouleversement fondamental de l'agriculture suisse?

Clairement, mais moins dans les faits, les résultats, que dans l'image du paysan. Dans les années 1950, les paysans sont les piliers de l'indépendance, les pères nourriciers de la nation. Maintenant...

Vous citez le point de vue de l'ex-conseiller national et d'Etat Fernand Cuche, également ex-secrétaire général de l'Union des producteurs suisses (devenue par la suite Uniterre), à savoir que le monde paysan ne se bat plus comme avant, ne va pas assez manifester pour ses droits que ce soit à Berne ou devant une Coop ou une Migros? Etes-vous de son avis?

Il est très radical dans ses propos mais je le rejoins sur certains points. Le paysan doit savoir dire non, poser ses règles. Il doit garder une certaine liberté, reprendre le pouvoir sur les grands distributeurs, les multinationales. Or, on sent par moment une sorte de passivité et un sentiment de victimisation au sein du milieu. Pourquoi une telle docilité, alors que les paysans sont des libéraux, des indépendants dans l'âme? Je pose une série de questions dans mon ouvrage, dont je n'ai évidemment pas les réponses, afin de faire réfléchir le lecteur et l'inciter au débat.

Vous écrivez que la ville impose économiquement, politiquement et symboliquement une certaine vision à la campagne. Mais, comment éviter cela?

Les paysans représentent 2% de la société. On peut difficilement imaginer la domination des non-paysans s'affaiblir. En revanche, un effort peut être fait pour renouer le lien ville-campagne. Mais, il faudrait que les citadins soient un peu moins hors-sol, arrogants, idéalistes; et les paysans un peu moins susceptibles et méfiants. Il faudrait une ouverture d'esprit des deux côtés, comme dans un couple, afin de rétablir le dialogue.

Et si une de vos deux filles vous disait: «papa, je veux faire paysanne»?
Je serais probablement un peu inquiet, mais aussi très heureux.

Bon pour la tête, par Jean-Louis Küffer, mars 2023.

<https://bonpourlatete.com/culture/par-nos-racines-et-nos-sources-le-paysan-survit-en-nous>

Par nos racines et nos sources, le paysan survit en nous...

Une série alémanique diffusée à l'international, Neumatt, et deux livres de grande qualité, Faire paysan de Blaise Hofmann et Les sources de Marie-Hélène Lafon, constituent trois approches d'une réalité souvent problématique voire douloureuse à de multiples égards, mais qui restera, à l'avenir, notre affaire à tous...

« La Suisse trait sa vache et vit paisiblement », écrivait Victor Hugo dans La légende des siècles, et la formule – cliché obsolète pour d'aucuns mais qu'on aurait tort de rejeter avec mépris, comme l'a compris Isabelle-Loyse Gremaud qui en a fait le titre (assorti d'un point d'interrogation...) d'un spectacle-témoignage auquel ont participé une trentaine d'agriculteurs de nos régions et qui tourna en Suisse romande il y a deux ou trois ans de ça.

Or cette même citation réapparaît dans le dernier livre de Blaise Hofmann, intitulé Faire paysan, relançant lui aussi le dialogue avec quelques paysans de sa connaissance, et j'y ajouterai ici trois vers en bonus: « La Suisse trait sa vache et vit paisiblement. / Sa blanche liberté s'adosse au firmament », et en début de strophe : « La Suisse dans l'histoire aura le dernier mot. / Puisqu'elle est deux fois grande, étant pauvre, et là-haut ; / Puisqu'elle a sa montagne et qu'elle a sa cabane »...

Dans la foulée des anti-clichés farouches, je me rappelle en outre le vif agacement de certaine ministre de la culture lausannoise à la seule évocation de la formule fameuse de notre cher Gilles pour qui Lausanne était « une belle paysanne qui a fait ses humanités ».

Comme s'il y avait honte à cela ! Et comme s'il n'y avait pas du vrai dans ce raccourci malicieux de poète : comme si, même citadins de naissance, nous n'avions pas tous des liens filiaux, même lointains, avec des aïeux paysans, comme si Les petites fugues d'Yves Yersin, et Pipe son valet de ferme, ou L'âme sœur, chef-d'œuvre de Fredi M. Murer, ne participaient pas de la même culture de souche terrienne – comme si la énième interprétation du Ranz des vaches, à la Fêtes des vigneron, ne nous tirait pas, à toutes et tous, des larmes qui n'ont rien pour autant de chauvin. Et pas besoin, au demeurant, de «faire paysan» pour le ressentir. Mais lire Faire paysan de Blaise Hofmann devrait relever du « devoir citoyen », comme on le dit aujourd'hui pompeusement, à programmer dans les écoles et les universités pour sa formidable synthèse, à la fois subjective et très documentée – chiffres éloquentes à l'appui-, appelant au débat pacificateur.

Entre la chaise d'écrivain et le botte-cul...

« Faire paysan » n'est pas une pose ou une posture : c'est un métier. Blaise Hofmann, fils et petit-fils de paysan, a connu la campagne par le nez avant de la reconnaître par son intelligence sensible et son esprit d'investigation. Comme celle de beaucoup d'entre nous, la mémoire de son enfance est pleine d'odeurs, avec celle, en premier lieu, du fumier-roi.

C'est en évoquant son grand-père le Bernois, débarqué de son Belpberg natal chez les « Welches » et fier de son fumier « à la bernoise », aujourd'hui remplacé par une place de parking, que Blaise Hofmann amorce son travail de mémoire englobant ses souvenirs personnels et l'aperçu détaillé d'une évolution dont quelques chiffres précisent l'accélération : « En 1905, il y avait 243.000 exploitations en Suisse. L'agriculture concernait 30% de la population. En 1950, elle représentait encore 20% de la population. En 1970, plus que 6,7%. En 2003, 3%. En 2021, il subsiste 48.864 exploitations, soit 2% de la population. Depuis dix ans, 1500 fermes disparaissent chaque année. Quatre par jour ».

De quoi désespérer ou se réfugier dans les images d'un passé maquillé en idylle ? Telle n'est pas du tout la conclusion de Blaise Hofmann au terme de ses nombreuses et souvent belles et enrichissantes rencontres, témoignages parfois contradictoires voire vifs (les sujets qui fâchent ou divisent les générations), au gré desquels s'incarnent les thèmes relevant de l'économie et de la politique, également éclairés par de nombreuses lectures technique ou littéraires, l'écrivain se faisant tantôt historien et tantôt polémiste (mais toujours nuancé), chroniqueur et poète au verbe limpide.

Une réconciliation difficile

Comme on ne cesse de le constater, et que confirment les votations populaires : le clivage ville-campagne ne cesse de s'accroître dans notre pays, et les préjugés négatifs réciproques, et autres malentendus ne cessent d'altérer les discussions.

Réaliste de bonne volonté, Hofmann ne dore pas la pilule, ni ne fait dans l'abstrait idéologique, moins encore dogmatique. Non sans obstacles (pudeur, méfiance de celui qui s'est senti trahi par un reportage télévisé auquel il a participé, etc.), il fait parler les gens, les écoute, compare les expériences, en transmet la substance. « Faire paysan », lui dit un jeune qui débute dans le métier, « c'est travailler plus que tout le monde et gagner moins que tout le monde pour nourrir des gens qui croient qu'on les empoisonne ».

Mais c'est, aussi, auprès de (plus ou moins) jeunes agriculteurs entrepreneurs – femmes et hommes cela va sans dire – que notre enquêteur trouve des raisons de ne pas désespérer.

Et d'introduire ces braves : « Il existe plusieurs types de paysans. Il y a le « résigné », un besogneux qui s'acharne dans ses choix, dans le déni de la situation actuelle. Il y a le « nostalgique », un désillusionné qui espère en secret la chute du système et le retour de l'ordre ancien lors de la prochaine grande crise mondiale. Enfin il y a « l'entrepreneur », celui qui a compris les règles du système en vigueur et travaille à y trouver sa place, à répondre aux attentes de la population, en inventant une nouvelle manière de faire. Et voici, après d'autres beaux exemples, Nicolas Pavillard et son entreprise collective, ou voilà le trentenaire Alix Pécoud aux vues largement ouvertes sur le monde en devenir où la qualité primera sur la quantité à tout prix, ou encore c'est Anne Chenevard la courageuse qui envoie promener Migros Suisse et autres distributeurs à marges éhontées ; ce sont les animateurs de la Ferme des Savanes, ou c'est Urs Marti l'écolo « dont le lait végétal n'émet aucun méthane et ne fait souffrir aucun animal », etc. Dans le sillage des figures de haute volée à la Fernand Cuhe, également rencontré par Blaise Hofmann, ces divers personnages illustrent la variété des « réponses » à une situation dont l'avenir est aussi « notre affaire », selon l'expression de Denis de Rougemont...

Ô rage, ô désespoir...

Le chapitre le plus sombre, et le plus émouvant de Faire paysan, est consacré à ceux qui, n'en pouvant plus, ont choisi de se donner la mort, et c'est là qu'en est arrivé, aussi, le paysan Kurt Wyss, très endetté et trompé par sa femme, dont la série alémanique Neumatt (à voir sur Netflix) retrace, en huit épisodes, les tribulations de la famille confrontée à la succession, avec la grand-

mère qui s'accroche au domaine et l'épouse prête à céder celui-ci à la commune qui lui en offre plusieurs millions.

Marquant immédiatement le contraste brutal entre l'univers urbain mondialisé et néolibéral, qu'incarne le fils aîné Michi - cadre dans une boîte de gestion d'entreprises, gay et rêvant de se déployer en Asie ou aux Etats-Unis -, et le monde de la ferme où son frère cadet Lorenz vient de voir naître son premier veau sous le regard de son père encore vivant, le premier épisode de cette série, signée Sabine Boss et Pierre Monnard, bénéficiant par ailleurs d'une interprétation de tout premier ordre, constitue un véritable concentré des thèmes abordés par Blaise Hofmann. De fait, le discours qu'improvise la veuve à l'église, contre toute attente - son fils aîné ayant renoncé à s'exprimer -, dit autant le désespoir impuissant de la femme de paysan que sa rage envers son conjoint et, avec des accents soudain polémiques, sa révoltante condition...

Or celle-ci se trouve précisément documentée dans le chapitre de Faire paysan consacré aux suicides de paysans (un taux de 40% supérieur à la moyenne nationale), où l'aumônier Pierre-André Schütz énonce, comme une litanie déchirante, les raisons qui poussent les agriculteurs même débutants à se donner la mort, tels ces quatre jeunes paysans de la même volée de l'école de Grange Verney, en 2015...

Ce qu'il faut pourtant ajouter, à ce sombre tableau, c'est qu'il a son envers lumineux. Le titre du chapitre en question est d'ailleurs Moins de cordes autour des poutres des granges, correspondant à une diminution des suicides de paysans depuis 2018, et l'on se réjouit aussi de la fin heureuse de Neumatt où le fils aîné choisit, contre la volonté de sa mère, de reprendre la ferme avec son frère cadet...

La source, les racines et les mots pour le dire...

Douleurs paysannes était le titre du premier livre de Corinna Bille, dont les nouvelles se passent en Valais, alors que le très âpre et poignant récit de Campagnes de Louis Calaferte se déroule dans le Dauphiné de l'auteur et que Marie-Hélène Lafon situe la ferme isolée de son dernier roman, Les Sources, sur les hautes terres du Cantal, pour faire parler un drame taiseux, comme le Polonais Ladislas Reymont fait parler ses bouseux sans langage dans la fresque des Paysans, aussi mémorable que La terre d'Emile Zola ou que le premier roman de Ramuz, l'inoubliable Aline, et maints autres ouvrages qu'on pourrait dire de la mémoire paysanne, conçus par des « gratte-papier » qui n'ont jamais mis « la main à la pâte », dont une vingtaine, avec ou sans beau style, sont cités dans la bibliographie de Faire paysan.

« Quand on entre dans une étable bien tenue, l'odeur large des bêtes est bonne à respirer, elle nous remet les idées à l'endroit, on est à sa place », écrivait Marie-Hélène Lafon dans son Joseph (2014), cité par Hofmann qui dit, par ailleurs, avoir été touché par les mots de Gustave Roud dans Campagne perdue, etc.

Blog d'Etienne Dumont, BILAN, 15 mars 2023.

Comment «Faire paysan» selon Blaise Hofmann?

L'écrivain revenu à la terre signe une enquête pamphlet sur l'agriculture suisse. Elle se voit menacée, alors que la vache était une icône nationale.

La couverture du livre est verte. Rien de plus normal, vu son sujet: «Faire paysan». La nuance choisie possède cependant un côté acide. Rien d'étonnant là non plus. L'ouvrage de Blaise Hofmann n'a rien d'une idylle campagnarde. En quelque 200 pages, l'auteur va illustrer la difficulté d'être et surtout de rester agriculteur en Suisse, où quatre fermes disparaissent chaque jour dimanche compris. La terre romande n'est aujourd'hui plus parsemée de fermes

propres, avec des tas de fumiers bien hauts lissés «à la bernoise» comme s'il s'agissait de temples de marbre. Tout a disparu en trois générations face à la bureaucratie, l'extension des villes et la mondialisation. Une civilisation agraire a disparu. «Dans les campagnes, la dot était jadis estimée à l'importance du tas de fumier devant la ferme des parents.»

Que s'est-il donc passé? Petit-fils et fils de paysan, lui-même récemment revenu à la terre pour y faire pousser la vigne, Blaise Hofmann l'explique dans un petit bouquin tenant du récit, de l'enquête auprès de ses proches et de la leçon d'histoire. Il y a selon lui eu un lent désamour. A la sortie de la guerre, en 1945, le paysan tenait du héros national. Mettant en application le «plan Wahlen», il avait permis l'autosuffisance alimentaire du pays. Du moins en partie. J'ai récemment entendu un historien fribourgeois dire qu'elle était demeurée loin du compte, vu les faibles rendements agricoles en ce temps-là. Ce solide coup de main n'en avait pas moins parachevé l'image d'une Suisse aux bras nouveaux, dont les paysans demeuraient la figure centrale. Un peu comme dans les tableaux peints à l'huile au XIXe siècle. Les plus méritants étaient ceux qui trimaient sur la montagne, plantant et fauchant sur des terrains pentus. Ils avaient du reste leurs représentants à Berne. Un véritable lobby. En Suisse, les partis agrariens ont longtemps conservé un rôle politique moteur.

Et puis il y a eu le saccage territorial des années 1960 et 1970, avec une population qui se mettait à exploser. Retour de manivelle, a ensuite déboulé l'écologie militante. Il fallait à la fois préserver le paysage, par endroits dramatiquement mité, interdire l'usage des pesticides comme des engrais dévastateurs et surtout mettre fin au règne de la vache. Le symbole helvétique par excellence, comme aimait à le rappeler l'ethnologue valaisan Bernard Crettaz, récemment disparu. «Je l'ai vu à la télévision: 40% des émanations de méthane, ce puissant gaz à effet de serre, proviennent de l'élevage», nous dit Blaise Hofmann. «Je l'ai entendu à la radio: certains paysans, sanctionnés pour maltraitance envers leur bétail, continuent de recevoir des subventions fédérales.» Ce sont des millénaires de traditions qui devraient partir d'un coup à la poubelle, alors que nous sommes simplement trop nombreux sur Terre. D'où d'ailleurs le fait qu'en Suisse chaque mètre carré libre, ou presque, vaut aujourd'hui une petite fortune...

Mais il n'y a pas que cela. Lentement, insensiblement presque, l'individu urbain s'est détourné de la campagne qu'il ne perçoit plus que comme un grand jardin. Depuis 1950, les relations des citadins avec leurs origines rustiques se sont distendues. En 1969 déjà, le cinéaste Kurt Gloor, mort aujourd'hui depuis vingt-six ans, suivait une famille à l'ancienne face aux temps nouveaux dans «Die Landschaftsgärtner». Autrement dit «les jardiniers du paysage». Ce n'était pourtant que le début du déclin, poursuivi depuis au rythme d'une avalanche. En 1969, on ne mangeait pas encore à prix cassés des fraises du Cap et des papayes du Yucatán. Pour Blaise Hofmann, qui a un pied dans le monde agricole et un pied en dehors (une bonne position d'observateur!), il y a ainsi eu des paliers, avec une intrusion toujours plus grande de l'administration, forcément compliquée et tatillonne. Celle-ci apparaît en effet moins pesante quand je regarde à nouveau «Femmes de la terre», le beau livre d'images commentées de la photographe Monique Jacot (1984-1989).

Pour Blaise, cette transition s'est vue brutalement accélérée en 1996. Une année noire. C'est à la fois celle de «la vache folle» qui annonçait, par son mélange de fantasme et de réalité, la Covid de 2020 et de «l'apparition des paiements directs». L'État, qui n'intervenait pas la politique agricole que depuis 1951, est alors devenu tout-puissant. Il rémunère depuis les agriculteurs comme s'il s'agissait de citoyens de seconde classe. Une chose facilitée par la disparition de ces derniers parmi les représentants politiques fédéraux. Il y aura le 23 octobre 1996 à Berne une manifestation mémorable, même si le monde officiel feint aujourd'hui de l'oublier. La police va alors charger les manifestants. Du jamais vu. Mais que pouvaient faire

ces derniers, broyés sur le plan économique, toujours moins nombreux et désorganisés sur le plan politique? Pour le gouvernement, la seule chose importante restait le fait les supermarchés soient bien remplis. Sans clients mécontents, surtout! Et tant pis si les marges des grandes chaînes demeurent scandaleuses, «jusqu'à 92% sur un yogourt de chez Coop».

Quasi désespérée, la situation actuelle, où l'Etat demande aux paysans de produire moins de lait (vendu de moins en moins cher) et d'abattre les vaches n'apparaît pourtant pas insoluble aux militants interrogés par Blaise Hofmann. Il faudrait un rééquilibrage financier, avec des produits décemment payés, des distributeurs moins avides et des consommateurs acceptant l'idée que l'alimentation ne doit pas toujours rester bon marché. Seulement voilà! Le monde paysan, jadis si nombreux, ne représente plus guère que quelques pour-cent de la population. Autant dire qu'il ne conserve plus aucun poids, même moral. Il se voit grignoté sur tous les plans. Si les villages français ou italiens se désertifient parfois jusqu'à l'abandon, leurs homologues romands servent aujourd'hui de dortoirs pour les exclus des cités. Regardez ce qu'est devenu Gland! Pensez à ces bourgades du Gros-de-Vaud où ont poussé de petits immeubles ressemblant à des cartons à chaussures crépis avec du fond de teint! La Suisse a réalisé le vieux rêve de bâtir la ville à la campagne, mais en sacrifiant ceux qui la faisaient fructifier.

C'est pour cela que Blaise Hofmann a rédigé ce «journal intime, enquête, portraits, pamphlet». Le librettiste de la dernière «Fête des Vignerons» de Vevey en 2019 a voulu «tordre le cou aux clichés». Dans leur immense majorité, les paysans ne sont pas des empoisonneurs du sol. La plupart de ces gens apparaissent responsables, même s'ils ont comme tout le monde leurs défauts. Mieux vaudrait les aider que les culpabiliser sans arrêt. «On les rend coupables de tous les maux. Au point qu'ils sont honteux de se présenter comme tels. Ils se disent «exploitants agricoles», cela fait plus moderne, plus en phase avec le siècle.» Leur présence proche se fait pourtant d'autant plus essentielle que notre monde, réchauffé et surpeuplé, court à toutes jambes vers des disettes. Les paysans ne font pas que jardiner le paysage, par ailleurs menacé esthétiquement par des éoliennes servant à flatter notre gloutonnerie électrique... Ils nous nourrissent!

Blog de Francis Richard, 2 mars 2023.

« Je souhaite par ces lignes témoigner au monde paysan ma reconnaissance, mon attachement. » Comme tout le monde en Suisse, Blaise Hofmann est descendant de paysans et de paysannes. Son *Faire paysan* dresse le portrait du monde paysan actuel. Ce qui frappe en lisant ce livre, c'est l'honnêteté intellectuelle dont l'auteur fait preuve. Il ne jette pas la pierre aux uns et ne passe pas la pommade aux autres.

Sans doute est-ce parce que, pour écrire ce livre, il ne s'est pas contenté de lire sur le sujet et qu'il s'est rendu sur le terrain pour rencontrer les uns et les autres. Les uns sont les paysans conventionnels, les autres, les alternatifs. Selon un manichéisme citadin, les premiers seraient les méchants, et les seconds, les gentils.

Quoi qu'il en soit, tous sont subventionnés et reçoivent ce qu'on appelle des paiements directs, une perfusion économique qui se fait aux dépens de leur dignité. Cette redistribution, comme toutes les autres - et aussi répréhensible que les autres - s'accompagne de paperasse, de normes et de réglementations étatiques.

Quel est le propos de l'auteur? « Je souhaite simplement transcrire un maximum de points de vue, ouvrir le débat, apporter de la nuance et partager des informations. »

La liberté d'entreprendre paysanne n'est plus seulement entravée par la météo ou les épizooties, mais par la connivence des puissants, les directives internationales.

Pourtant tous les paysans, qui ne représentent plus que 3% de la population, ne sont pas résignés ou nostalgiques. Ceux qui s'en sortent sont de vrais entrepreneurs.

Productivité et durabilité sont conciliables: Avec des moyens modernes on peut "se sortir des salaires", tout en répondant aux exigences légitimes des consommateurs: « Circuit court, autonomie énergétique, limitation des gaz à effet de serre, affranchissement progressif de l'agriculture chimique. »

Ceci étant dit, me semble-t-il, ce n'est pas, à l'État, comme le pense l'auteur, d'intervenir, en taxant ou en interdisant, pour que l'agriculture suisse fasse sa mutation.

Il est plus convaincant quand il a un rêve, celui de réconcilier les villes et les campagnes, et imagine le paysan descendre de son tracteur, le citadin de sa tour d'ivoire:

« Il s'agit du plus vieux métier du monde » [faire paysan], « il est aussi le plus essentiel ».

Les paysans, en ce monde de plus en plus virtuel, fait de fantasmes, d'idéaux et de spéculation, apportent « la stabilité, l'équilibre, les pieds sur terre, la tête sur les épaules ».

L'événement syndical, 4 mai 2023, par Pierre Aguet.

C'est certainement parce que j'ai grandi à la campagne et que j'ai eu le privilège de pratiquer le «métier de bovaïron» entre 8 et 12 ans, mais c'est aussi certainement «parce qu'on est tous filles ou fils, petites-filles ou petits-fils, ou parents de paysans» que j'ai lu d'un trait le dernier livre de Blaise Hofmann avec une réelle émotion. L'auteur a rêvé que les paysans et les citadins se parlent, se comprennent, se soutiennent, construisent ensemble un monde meilleur, durable. Depuis la sortie, il y a bien longtemps du livre *Le courage de la terre*, de Louison Dutoit qui, à 80 ans, assistait à la victoire du veau d'or décimant notre société, je n'avais plus consacré assez de temps à comprendre l'évolution du monde agricole.

Nous avons tous été choqués par le nombre affolant des suicides paysans. Ils sont 40 fois plus nombreux que ceux qui arrivent dans le reste de la société. C'est un métier à risques puisque les accidents y sont trois fois plus fréquents que dans la moyenne suisse. La solitude d'un nombre important d'exploitants nous a été expliquée lorsque nous avons entendu que l'EERV avait nommé un aumônier pour leur venir en aide. La paysannerie n'a plus assez de défenseurs sous la Coupole. L'ancien PAI est depuis longtemps aux ordres d'un milliardaire. Comme les libéraux-radicaux, il a besoin que le pays respecte scrupuleusement les règles de l'OMC pour pouvoir exporter. Dès lors le prix du lait est passé de 1,07 franc en 1991 à environ 0,60 franc aujourd'hui. Dans ce bouquin, la réalité des paiements directs n'est pas oubliée pour autant.

Le livre de Blaise Hofmann nous entraîne dans toutes sortes d'exploitations diverses. Elles essayent de se diversifier, d'être résilientes, d'inventer des collaborations modernes avec les consommateurs. Mais aussi avec des manières nouvelles de se soustraire à l'exploitation des grands distributeurs. Nous apprenons que, comme il en existe dans nos grandes banques protectrices d'importants millions d'argent sale, des fuites ont prouvé que Migros et Coop

dégageaient des marges sur les produits laitiers de 57%, respectivement de 46 %. Ou de 67% sur une tomme vendue par Migros et 92% sur un yogourt de chez Coop.

De toujours, ceux qui ont conduit les luttes ouvrières ont cherché à unir ouvriers et paysans. Mais le conservatisme crasse d'un grand nombre d'agriculteurs a été largement exploité par la grande bourgeoisie. Le paysan se sent plus entrepreneur que travailleur acharné et mal payé. La première qualification le rend plus fier que la deuxième. De toute manière, pour que nous soyons le plus nombreux possible à accorder un profond respect à ces concitoyens et ces concitoyennes qui nous nourrissent, je vous invite tous à lire Faire paysan, de Blaise Hofmann, paru aux Editions Zoé.

Le sillon belge, 19 juin 2023, par Jean-Marie Parmentier.



LE SILLON BELGE

🏠 À la une Élevage Cultures Équipements Occasions Dossiers Agenda

Faire paysan, un livre qui cherche à dépasser le clivage qui s'installe

Si j'étais ministre de l'agriculture, j'offrirais à tous les agriculteurs de Wallonie, le livre « Faire Paysan », du suisse Blaise Hofmann aux Éditions Zoé.

C'est un petit bijou d'humanisme, de clairvoyance et de simplicité. Sorti ce printemps, il est l'expression d'un malaise, un questionnement, mais porte aussi pas mal d'espoirs. C'est l'ADN d'un paysan qui peut comprendre que les questions des citoyens soient légitimes et qui tente de leur expliquer pourquoi leurs réponses sont erronées.

C'est un livre qui cherche à dépasser le clivage qui s'installe : « d'un côté, les agriculteurs conventionnels ne seraient que des pions entre les mains des multinationales, des empoisonneurs, des pollueurs de rivières, des tueurs d'abeilles, des complices de « l'holocauste agricole ». Et malgré leurs pratiques honteuses, l'argent du contribuable continue de couler à flot pour les aider à acheter de plus gros tracteurs, alors qu'avec leurs terrains à bâtir, ils seraient tous millionnaires...

De l'autre côté, ce sont des bobos rêveurs, des étudiants attardés, des idéalistes arrogants, des citoyens critiques mais qui continuent d'appliquer sur leur visage des crèmes anti-rides chimiques, qui ne parlent que de « sobriété heureuse » tout en restant accrochés aux compagnies low cost et aux vins bios chiliens, en consommant leur « chimie de ville », leurs antibiotiques, antidépresseurs, anti-vomitifs, anti-stress, anticholestérol, anti-moustiques, anti-gueule de bois. »

Au fil du livre, des enquêtes, des rencontres et du vécu des agriculteurs, la situation apparaît bien plus complexe. Chacun essaie de trouver sa place. Il y a l'entrepreneur agricole qui maîtrise les paramètres technico-économiques d'aujourd'hui et le « coming out végan » qui transforme sa ferme en sanctuaire, en faisant financer la plantation d'arbres et leur entretien par des parrainages de citoyens écologiquement bien-pensants. Il y a un très beau chapitre sur les femmes paysannes, et un autre, bien plus triste, sur les suicides et les faillites en agriculture.

Un témoignage parmi d'autres : « Faire paysan, c'est travailler plus que tout le monde et gagner moins que tout le monde, pour nourrir des gens qui croient qu'on les empoisonne ! »

En Suisse, c'est la Confédération qui fixe les normes, et celles-ci sont encore plus exigeantes en matière d'environnement que celles émises depuis Bruxelles pour l'Europe, depuis Namur pour la Wallonie. Mais ce n'est jamais assez ! Dans ce pays pourtant très bucolique, par deux fois, les lobbies écologiques ont généré des référendums voulant imposer un seul modèle agricole : en juin 2021 pour le bio, en septembre 2022 concernant l'élevage.

Paradoxalement, dans le même temps, aux Pays-Bas, à l'autre bout de l'échelle au niveau d'une certaine artificialisation du territoire et de l'agriculture, les fermiers ont aussi dû se battre politiquement pour défendre leur outil de travail et faire comprendre à la population que l'importation massive et mal contrôlée qui résulterait de ces a priori idéologiques serait la pire des solutions.

Je terminais ce livre lorsque Marc Assin, dans son billet « Mort aux vaches », début juin, évoquait exactement le même sujet, avec la même analyse et la même empathie. Produire ne suffit plus, c'est désormais la communication qui prime, dans ce monde moderne, jamais plus satisfait.

JMP

Revue Suisse, août 2024, Stéphane Herzog

L'écrivain qui alerte sur le mauvais sort réservé aux paysans

Avec son ouvrage «Faire paysan», l'écrivain et viticulteur vaudois Blaise Hofmann décrit des travailleurs de la terre en souffrance. Il appelle à sauvegarder une agriculture suisse à taille humaine.

À l'entrée du village où se tient la ferme familiale des Hofmann, le panneau indicateur de Villars-sous-Yens (VD) a toujours la tête en bas, souvenir des manifestations de février qui ont incité des paysans romands – solidaires avec les paysans français – à exiger davantage de reconnaissance. «Le monde marche sur la tête», commente l'écrivain et viticulteur Blaise Hofmann, auteur de «Faire paysan», un essai publié en 2023 sur les conditions de vie des travailleurs de la terre. Depuis dix ans, 1'500 fermes disparaissent chaque année en Suisse, soit quatre par jour. «Tout un pan de ce monde est en train de s'évanouir – des gestes, des odeurs, des bruits, des goûts, des savoir-faire, des savoir-être – et on se comporte comme si

rien n'avait changé», écrit ce fils et petit-fils de paysan, dont l'arrière-grand-père se suicida. Comme nombre de paysans ces dernières années.

Dans la ferme familiale, située sur les hauts de Morges, nous passons dire bonjour aux parents de Blaise Hofmann. Walti et Anne-Lise nous accueillent avec un grand sourire. Dans leur cuisine, une gravure en couleur, célèbre, est accrochée au mur: «Le labour dans le Jorat» d'Eugène Burnand. «Un membre de ma famille y figure», commente Blaise Hofmann, ce lettré, grand bourlingueur, né en 1978, qui a pratiqué les métiers de journaliste, berger, aide-infirmier et enseignant. Cette ferme est restée une exploitation agricole. Patrick, un cousin de Blaise, y exploite une quarantaine d'hectares.

Une chose manque au tableau: les vaches, et le fumier qui va avec! «Dans les campagnes, la dot était jadis estimée à l'importance du tas de fumier devant la ferme des parents», écrit le Vaudois. Il souligne que la Suisse a toujours compté plus de vaches par habitant que partout ailleurs. Las, le cousin Patrick ne gagnait plus que quatre à six francs de l'heure avec son lait. Exit le patrimoine du grand-père.

La plupart du temps le métier de paysan s'inscrit dans une lignée. Ce fut ainsi le cas pour le grand-père de Blaise, arrivé à Villars-sous-Yens en 1937 avec des vaches de Belpberg (BE) où «il n'y avait aucune ferme de libre». Le village vaudois ne comptait que deux tracteurs, dont le sien. «Il a aidé aux labours alors que nombre de paysans étaient mobilisés. Cela l'a aidé à s'intégrer dans le village», raconte Walti devant un verre de chasselas issus des vignes du fiston. «Faire paysan» permet au lecteur citadin d'entrer dans la tête d'un paysan suisse. Il donne envie d'aller à la rencontre de ces hommes et de ces femmes qui nous nourrissent. L'essai évoque la dureté du métier, le sentiment d'abandon ressenti par une partie du monde paysan, les suicides.

Il parle de la colère de certains agriculteurs face aux initiatives «biologiques» qui se succèdent, sans qu'un dialogue soit établi entre les différents protagonistes de cette pièce. Il décrit un monde où nombre de paysans se sentent dépossédés de leur liberté, soumis à des forces qui les dépassent. Celle des coopératives, car elles favorisent les grandes exploitations. Celles des acteurs de l'agro-alimentaire, qui abuseraient de leur position dominante. Celle de la Confédération, qui les oblige à laisser en friche une partie de leurs terres. «L'Union suisse des paysans défend un système malade», juge Blaise Hofmann. L'écrivain estime que le moment est venu en Suisse de se lever pour préserver une «agriculture à taille humaine». Il faudrait s'opposer à ces mauvais vents qui mènent à une «intégration verticale» des paysans.

Il cite l'exemple de la Fédération nationale des coopératives, qui contrôle «la moitié du marché national des céréales (...), les semences UFA (numéro un des semences sur le marché helvétique: ndlr), les engrais Landor, les magasins Landi, les supérettes Volg, les boissons Ramseier, les stations-service Agrola et des dizaines d'autres entreprises». Ces géants imposent les prix, mais aussi les règles de production, regrette le Vaudois, qui cette fois s'est éloigné de son thème de prédilection: le voyage. Comme dans «Billet aller simple», publié en 2004, qui relate un périple de 16 mois entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique.

Père de deux filles, Blaise, parle aussi des moments de joie du paysan, de sa connaissance intime de la terre et de ses cycles de vie. «Les vaches ne s'éteignent pas le dimanche, elles vivent en continu, comme les plantes, les insectes, les oiseaux et les paysans, les paysannes», résume le Vaudois.

«Faire paysan» suscite chez le citadin le regret d'être coupé de la terre. «Même derrière les vitres de la cabine de son tracteur, le paysan figure parmi les derniers êtres humains modernes

à savoir lire un paysage», écrit Blaise. Les associations paysannes (de droite ou de gauche), les groupes écologistes font incessamment appel à lui. En juin, il a été invité à une table ronde avec le directeur de Migros Vaud. Il fait office de médiateur. Il décrit le duopole orange comme «l'un des fossoyeurs de l'agriculture suisse», mais ne nie pas non plus que le bilan de l'agriculture des soixante dernières années a été une catastrophe pour l'environnement.

Que faire? Le politique devrait agir en premier. Il pourrait taxer davantage les produits agricoles importés notamment du Maroc et d'Espagne, dont le coût écologique et humain est catastrophique. L'écrivain appelle à un système qui permettrait de fixer un plafond aux plus-values des grands distributeurs, qui dégagent des marges allant jusqu'à 57% sur les produits laitiers. Blaise Hofmann rappelle aussi que les solutions à la crise de l'agriculture moderne ne peuvent résider uniquement dans le développement de microfermes. Enfin, le consommateur a aussi une influence sur la direction prise par l'agriculture. «C'est moi qui, en achetant des pommes (...) parfaites décline indirectement les trois quarts de la récolte de l'agriculteur», reconnaît le Vaudois. Il rêve malgré tout d'un monde où des enfants diront encore «Papa, je veux faire paysanne! Maman, je veux faire paysan!».

Swissinfo, 20 août 2024, Katy Romy

«Les citadins ne voient pas les efforts de l'agriculture en matière d'écologie»

Vivement combattue par les milieux agricoles, l'initiative sur la biodiversité met à nouveau en évidence le fossé qui sépare la population rurale et urbaine. Auteur d'un livre intitulé «Faire Paysan», l'écrivain vigneron Blaise Hofmann décrypte la relation complexe entre deux mondes qui ne parlent pas le même langage.

Actes de vandalisme, insultes et même menaces de mort avaient entaché la campagne avant le scrutin sur les initiatives anti-pesticides en 2021. L'écrivain et vigneron vaudois Blaise Hofmann a mal vécu cette période. De ce malaise est né son livre «Faire Paysan», qui cherche à faire dialoguer villes et campagnes.

L'initiative sur la biodiversité, qui veut obliger les pouvoirs publics à consacrer plus d'espace et de moyens à la nature, irrite à nouveau une partie du monde agricole, qui craint qu'elle ne limite fortement la production de denrées alimentaires. De leur côté, les agglomérations y sont majoritairement favorables, comme le montre le premier sondage de l'institut gfs.bern publié à la mi-août.

La campagne en vue de la votation du 22 septembre a cependant commencé de manière pacifique. Blaise Hofmann estime que les relations entre ruraux et urbains sont désormais plus apaisées qu'il y a trois ans, même si les divisions persistent.

swissinfo.ch: Vous avez vous-même par votre parcours traversé le fossé entre villes et campagnes. Vous êtes fils et petit-fils de paysan, mais vous avez vécu une quinzaine d'années en ville avant de revenir vous installer à la campagne, près de Morges, dans le canton de Vaud. Comment avez-vous vécu ces changements?

Blaise Hofmann: J'aurai toujours une sensibilité paysanne. On ne la perd pas, lorsqu'on a grandi dans une ferme. J'ai encore des cousins paysans. J'exploite un hectare de vigne. J'ai été moutonnier. J'ai beaucoup écrit sur la ruralité.

Donc, le lien avec le monde agricole est là, mais je sais que je n'en fais plus partie, parce que j'ai vécu en ville, parce que j'ai étudié à l'université, que je fais un autre métier.

Aujourd'hui, je suis écrivain-vigneron. Je suis ainsi à mi-chemin entre la ville et le milieu agricole. Je me suis rendu compte que mon malaise était en fait une richesse. Ma position permet de servir de passerelle entre les deux mondes.

Dans votre livre «Faire Paysan», vous parlez du fossé qui sépare les villes et les campagnes comme du «nouveau röstigraben». À partir de quand la campagne et la ville ont-elles commencé à moins se comprendre en Suisse, selon vous?

Je dirais que 1996 est une année charnière. La crise de la vache folle fait rage et provoque une crise de confiance parmi les consommateurs, inquiets de la transmission de cette maladie bovine à l'homme. Cette année-là, une grande manifestation paysanne est également réprimée par la police à Berne.

Mais surtout, le peuple accepte en votations fédérales une nouvelle politique agricole, qui consacre le système des paiements directs [des contributions versées aux agriculteurs en échange de prestations fournies dans l'intérêt général]. Les paysans ne sont plus uniquement ceux qui nourrissent la population, mais aussi ceux qui entretiennent le paysage. Cela produit un changement radical dans la perception de l'agriculture.

Pour quelles raisons?

D'un côté, les personnes qui ne sont pas du métier se disent que ce sont elles qui financent l'agriculture avec leurs impôts. De l'autre, les paysans ont l'impression de perdre une partie de leur légitimité, de leur dignité. Dans leur esprit, ils ont fait ce métier pour nourrir la population et pas pour être des jardiniers du paysage. Cela crée des tensions entre les agriculteurs et les autres.

À vos yeux, qu'est-ce qui divise ces deux mondes?

Il n'y a plus que 2% de la population qui travaille dans l'agriculture. On a ainsi perdu le lien direct. On vit à proximité des agriculteurs, mais on ne connaît pas forcément leur métier. On n'a pas forcément un ami agriculteur qui peut nous l'expliquer. Résultat: les citoyens ne comprennent pas la réalité des agriculteurs et vice versa.

On constate même cet éloignement dans le langage. Par exemple, le paysan va parler de terroir et le citoyen de circuit court, un terme qui agace les agriculteurs. On parle de la même chose, mais on n'a pas les mêmes codes.

N'avez-vous toutefois pas l'impression que ce clivage est moins marqué en Suisse que dans d'autres pays, par exemple aux États-Unis ou en France?

Depuis l'écriture du livre en 2021, je me suis effectivement aperçu que ces deux mondes sont encore très liés en Suisse par rapport à ce que l'on observe dans d'autres pays. Ici, les villes sont tellement petites que tout le monde a un lien quelconque avec la campagne: des souvenirs d'enfance, des vacances, une connaissance ou un membre de la famille qui cultive la terre.

Il y a également eu une évolution depuis la pandémie. Les gens ont essayé de cultiver des choses dans leur jardin, ont découvert la vente directe. Avec l'éclatement de la guerre en

Ukraine, on s'est aussi plus questionné sur la souveraineté alimentaire. Il y a désormais aussi de jeunes agriculteurs qui abordent leur métier de manière différente, qui sont meilleurs pour communiquer et qui ont acquis une meilleure conscience de la biodiversité.

Vous avez rencontré beaucoup d'agriculteurs qui fournissent des efforts pour moderniser leur exploitation, la rendre plus durable. Cela n'est-il pas suffisamment remarqué en ville?

Effectivement, les citoyens ne voient pas les efforts de l'agriculture en matière d'écologie. Un virage écologique a été amorcé depuis 30 ans. Certes, le changement est trop lent, mais de nombreux pas en direction de plus de durabilité ont été faits.

De plus en plus de produits phytosanitaires sont interdits, ou alors on les utilise plus parcimonieusement. Il existe déjà des terres dévolues exclusivement à la biodiversité. Beaucoup d'exploitants cultivent certaines de leurs parcelles en bio, sans pour autant détenir le label. Des haies sont replantées, l'agroforesterie est développée, associant des arbres et des cultures pour mieux protéger les sols.

Il faut toutefois expliquer ces initiatives en faveur de l'environnement aux gens qui ne sont pas du métier. Les agriculteurs pourraient davantage communiquer, vulgariser, et les citoyens devraient être plus curieux, ne pas seulement aller à la campagne pour pratiquer le sport et être tranquilles.

Les autres, les agriculteurs qui campent sur leurs positions et ne veulent pas changer, ont-ils encore un avenir?

Cette agriculture-là est déjà en train de disparaître. Il y a des résistances, mais elles se trouvent surtout chez les anciens. Comme dans tous les métiers, il y a des gens qui innovent, qui aiment prendre des risques et d'autres qui craignent le changement. Il ne faut pas oublier que le poids de la tradition est particulièrement présent dans le travail de la terre, car il est lié au respect des anciens. Si on change de pratique, on a parfois l'impression de leur manquer de respect.